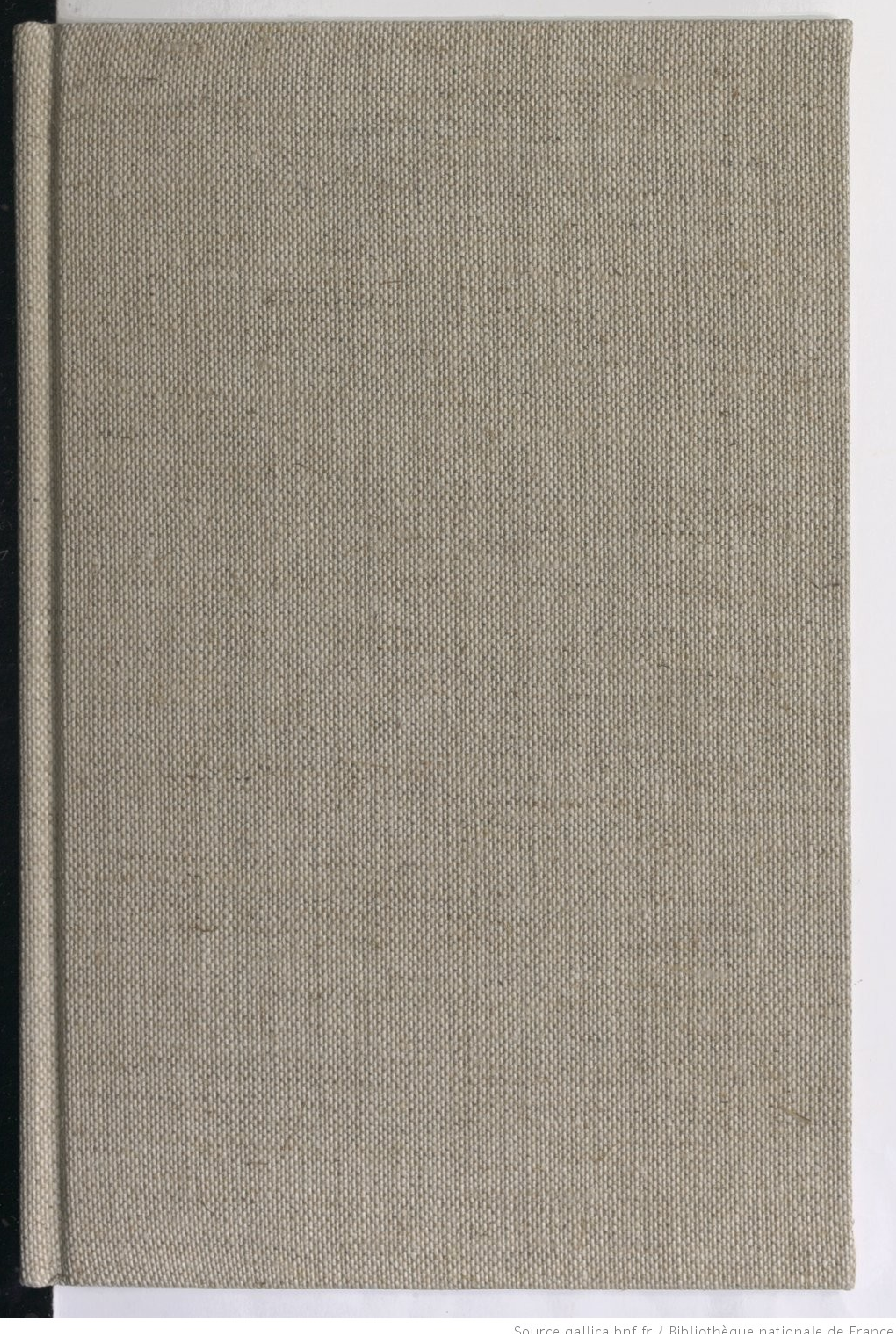


Le Mari de Lucie. Le Soulier de Rosine. Par Mme Manoël de Grandfort









GAMBETTA

Discours politiques. Un vol. in-18 et une brochure de 70 p. 4

CHALLEMEL-LACOUR

BROCHURES POLITIQUES

Le Bonapartisme.......................... »
Discours sur les Marchés de Lyon.................. »
Discours sur la Loi des Maires.................... »
Discours sur la Loi de l'Enseignement.............. »

EUG. PELLETAN

Première aux Électeurs. Est-ce la République? Br. in-8... 1
Deuxième aux Électeurs. La Candidature officielle. Brochure in-8.. 1

GELLION DANGLAR

La République française et l'Europe. Brochure in-18.... » 7

A. DUSOLIER

Ce que j'ai vu du 7 août 1870 au 1er février 1871. Un vol. in-18.. 1

C. DE REIGNIÉ

L'Impôt avant 1789. Un volume in-18................. 1

G. AVENEL

Lundis révolutionnaires, nouveaux éclaircissements sur la Révolution française. Un vol. in-8................. 7 50

Imprimerie Eugène Heutte et Ce, à Saint-Germain.

LE

MARI DE LUCIE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

Mme MANOËL DE GRANDFORT

Format grand in-18

L'amour aux champs	1 vol.
L'autre monde	1 —
Madame n'est pas chez elle	1 —
Le mari de Lucie. — Le soulier de Rosine . .	1 —
Octave. — Comment on s'aime, quand on ne s'aime plus	1 —
Ryno	1 —

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN.

LE MARI
DE LUCIE

LE SOULIER DE ROSINE

PAR

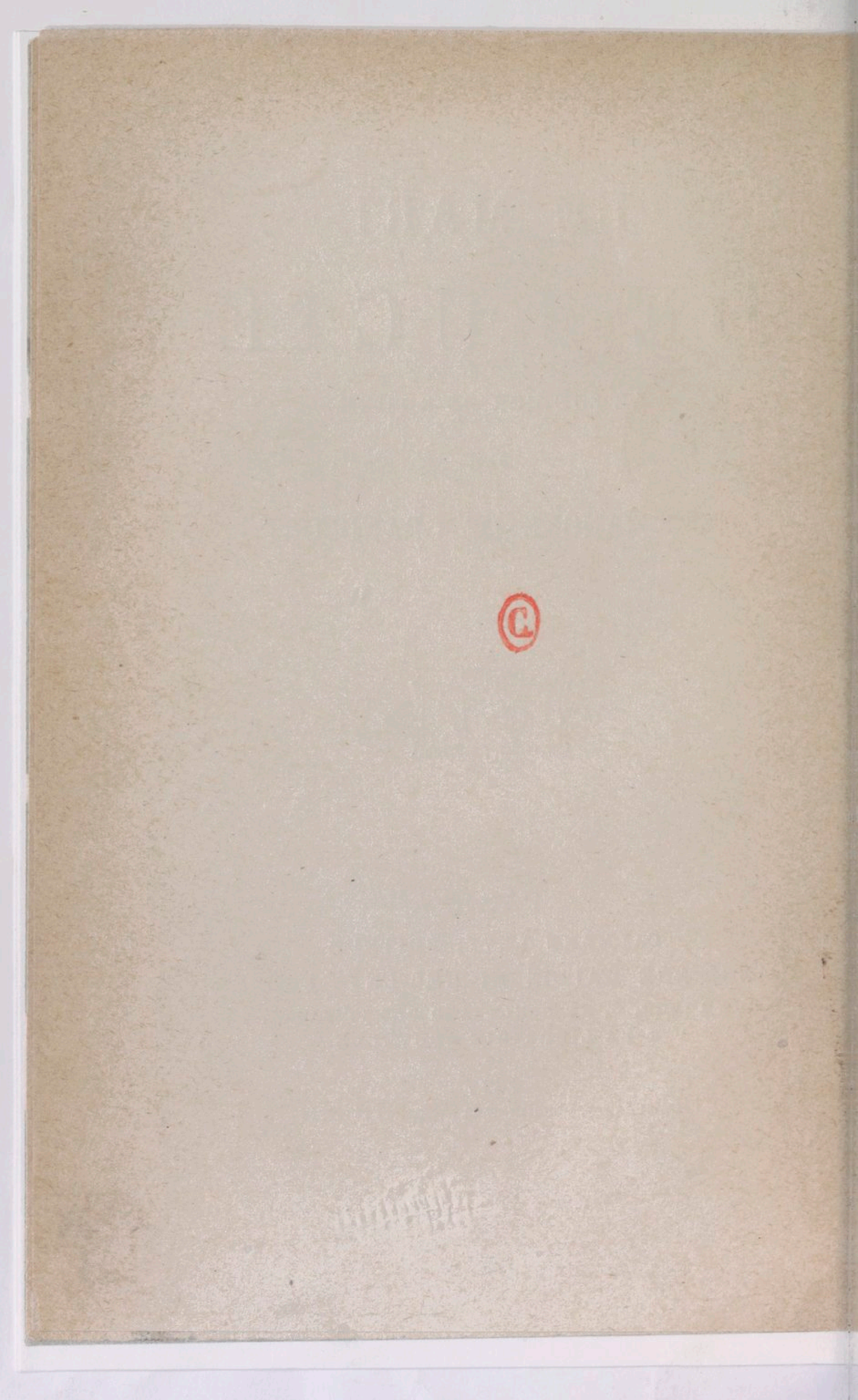
Mme MANOËL DE GRANDFORT



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1877



LE
MARI DE LUCIE

PREMIÈRE PARTIE

I

Deux années après son mariage avec mademoiselle Lucie de Veyrier, Francis de Valavran passait pour l'homme le plus heureux de Paris ; il avait du moins tout ce qui semble constituer le bonheur : un beau nom, une belle fortune, l'estime du monde, l'amitié de quelques-uns, et de plus une femme que chacun citait comme un modèle de beauté et de distinction.

M. et Madame de Valavran sortaient peu; quelques intimes prirent ainsi l'habitude de se réunir le

soir dans le charmant salon mauve de la rue de l'Université; on se retirait vers minuit car la santé de la jeune femme lui défendait les longues veilles; quelques hommes demeuraient après son départ, et tandis que Lucie montait à l'étage supérieur où se trouvait son appartement, Francis et ses amis continuaient dans le fumoir une partie de jeu engagée; cette petite réunion devint très à la mode et recevait de ses habitués le nom de *Club Val*, en abréviation du nom de son fondateur. C'étaient pour la plupart des amis de longue date, des compagnons de chasse et des voisins de campagne, tous gens du même monde et dont le nombre ne dépassait pas une douzaine.

Quelques femmes venaient aussi le soir chez madame de Valavran soit en prima sera, soit en sortant des Italiens ; la maîtresse de la maison, délicate de santé, indolente de goût, passive de caractère, s'accommoda admirablement de cette vie sédentaire; elle renonça sans peine aux grandes fêtes du monde ; elle avait le reflet de l'étourdissement de la vie parisienne par le mouvement qui se faisait chez elle. On venait lui montrer les toilettes destinées à

faire sensation; elle eut ainsi la primeur de certaines innovations demeurées célèbres, et plus d'un grand scandale tomba dans son oreille discrète, avant d'éclater dans le monde.

Souvent Lucie, demeurée seule, entrait vers minuit dans le fumoir où l'on jouait; elle s'appuyait dix minutes sur l'épaule de son mari, regardait vaguement le jeu sans y rien comprendre, et lui disant adieu dans une imperceptible caresse, se retirait bien vite, chassée par la fumée des cigares, et l'air absorbé des joueurs.

Elle était très-belle, non point comme une héroïne de roman, mais comme une femme du monde élégant dans lequel elle vivait: taille droite, fine, souple, visage pâle, sourire expressif, regard charmant; rien d'éclatant qui attirât violemment les yeux, mais un ensemble pur, si harmonieux que ses imperfections mêmes devenaient un charme de plus. Les hommes dont les succès datent de 1830, la trouvaient trop maigre, et quelques jeunes gens d'aujourd'hui, accoutumés à la désinvolture hardie des femmes, la jugeaient froide et peu spirituelle; mais ceux qui l'approchaient savaient que sous une

exquise réserve et sous une timidité délicate se cachait un esprit fin, qu'illuminait parfois l'enthousiasme d'une âme dont aucune mauvaise passion n'a terni la primitive beauté.

Elle s'était mariée l'hiver où elle fit son apparition dans le monde. Francis l'aima en la voyant ; elle, de son côté, n'eût pu rêver un mari plus accompli. Il était arrivé depuis un an à peine d'un long voyage entrepris après la mort de son père. Sa mère, il l'avait perdue tout enfant... Son éducation avait été forte, sérieuse, presque austère.

Il avait été élevé par un vieil abbé et par le baron de Valavran. Ses amis eurent peur, en le voyant si jeune entrer en possession de sa liberté ; on lui fit faire le tour du monde. A vingt-cinq ans il rentrait à Paris. Au grand étonnement de ses contemporains, Francis n'eut ni duel éclatant, ni aventure scandaleuse; on le connaissait peu dans *le monde où l'on s'amuse;* mais chaque mère de *celui où l'on se marie*, l'enviait pour sa fille ; les dots les plus considérables lui furent offertes; il refusa tout, jusqu'au jour où ayant aperçu Lucie de Veyrier

assise près de sa mère, dans un raout chez la duchesse de G..., il se fit présenter à ces dames et épousa la jeune fille au mois d'avril suivant, quand les lilas sont en fleurs et que les prés sont semés de violettes.

II

Ils passaient leurs étés à Valavran, dans un beau vieux château du Midi de la France. Francis avait été élevé là; le souvenir, si lointain pourtant, de sa mère y était encore vivant; chacun se rappelait cette femme aux cheveux blonds, à la main compatissante. La trace de ses bienfaits se retrouvait partout... Elle avait marié celui-ci, doté celle-là; payé les mois de nourrice de cette autre. La Simone lui devait sa maisonnette; Jean Pierre le commencement de sa fortune, et cette brave fermière, aux joues rouges, le droit de pouvoir se dire une honnête femme. La cloche de la paroisse portait son nom, elle avait orné l'église et donné un terrain pour agrandir le cimetière. Son mari la laissait maîtresse de dépenser leurs grands revenus à sa guise, et bien peu de cet argent allait vers les coli-

fichets à la mode... Elle avait ce qui nous manque aujourd'hui; la foi simple, la foi naïve, celle qui transporte les montagnes et qui, par un miracle plus surprenant encore, change nos cœurs, en éloigne les passions mauvaises, et les remplit d'amour et d'abnégation.

C'était pour ces souvenirs sacrés que Francis aimait sa vieille demeure, quoiqu'elle fût d'un style passé de mode et que les jardins fussent encore plantés à la française; sa jeune femme partagea son goût; rien ne fut changé par elle à l'arrangement des parterres, où les rosiers fleurissaient depuis le printemps jusqu'à l'automne sans interruption. On la vit comme autrefois le faisait la mère de son mari, parcourir la longue avenue de tilleuls, terminée par un vaste étang, marcher doucement sur le sable fin des allées, s'arrêtant pour cueillir une fleur, regarder le soleil se couchant derrière la colline empourprée, ou écouter rêveusement, le soir, la lointaine chanson du pâtre qui, à pas lents, ramène son troupeau.

III

L'hiver, ils habitaient à Paris un petit hôtel, rue de l'Université... Un vaste jardin quadruplait le prix de la maison... mais quoique ce terrain lui fût instamment demandé et qu'on lui en offrît de très-belles sommes, Francis qui se trouvait suffisamment riche, s'obstina à le garder, au grand désespoir de ses hommes d'affaires, qui ne voyaient là qu'un énorme capital sans produit. Les beaux arbres, les chèvrefeuilles, la glycine qui tapissait les murs de son feuillage léger et de ses belles grappes mauves, le gazon vert semé de violettes, le réséda qui fleurissait au midi, cela valait mieux pour lui que les revenus dont son notaire lui montrait les chiffres accumulés en une respectable rangée.

Après la mort de madame de Valavran, le père et le fils vécurent à Paris : quoique Francis ne fût des-

tiné à aucune carrière, son éducation fut complète. — Il suivit avec assiduité les cours universitaires, passa par toutes les épreuves ; il avait le goût du travail, l'amour des études sérieuses, et tenu avec fermeté par la main de son père, il eut une première jeunesse studieuse et pure.

M. de Valavran, baron de Saint-Cergues, ancien gentilhomme de Louis XVIII, était d'une nature austère et concentrée, mais grande et magnifique en tous ses actes; ce vieux noble avait pris au sérieux la grande devise de l'aristocratie : *Il obligeait*, non-seulement parce qu'il était chrétien, mais aussi pour honorer le nom qu'il portait, et dont il avait accepté les responsabilités, en même temps que les prérogatives.

Il aimait passionnément son fils, seul enfant que lui eût donné sa femme. Il l'aimait, mais sans aucune de ces faiblesses, aujourd'hui en usage ; cependant une tendresse infinie perçait au travers de ses façons graves, quoiqu'il en maintînt la puissance et l'expansion dans des bornes inflexibles.

Il considérait comme nuisible à l'autorité dont il était revêtu, l'attendrissement qui le gagnait en

face de ce jeune visage, et c'était toujours au moment où son amour était le plus véhément qu'il se montrait le plus rigide. Que de fois, tandis que Francis, assis auprès de lui, gardait un respectueux silence, que de fois il eut la pensée ardente, soudaine, irrésistible de le serrer dans ses bras, et d'ouvrir toutes grandes les portes de son âme! Quels flots de tendresse se seraient échappés de ce sanctuaire si longtemps fermé !!... Quels beaux rayons eussent éclairé ce front que l'enfant voyait toujours sérieux !... Lorsque le regard de Francis, ce regard si semblable à celui de sa mère, montait jusqu'au vieillard, une indicible émotion faisait trembler ses mains, mouillait ses paupières, quoique sa bouche restât fermée et que nulle parole attendrie ne vînt trahir son secret.

Quand Francis eut vingt ans, son père lui attribua une pension mensuelle à peine suffisante pour défrayer la journée d'un de nos modernes gandins; mais le vieux gentilhomme ne connaissait pas cette existence coûteuse et banale, et ne l'eût pas, en tous cas, permise à son fils.

Il lui donna de très-beaux chevaux et tout le

train qu'un jeune homme de son nom et de sa fortune devait tenir, mais il lui demanda, tout en lui accordant une liberté absolue, d'assister au repas qu'ils avaient l'habitude de prendre en commun. Tant que dura la vie de son père, Francis, malgré les plus brillantes et les plus tendres obsessions, ne manqua jamais d'être rentré à sept heures précises, et de rester près de lui jusqu'à ce qu'il convînt au baron de lui donner congé, en rentrant dans sa chambre.

La conversation de ces deux hommes était sérieuse, — l'esprit de Francis y gagna une sorte de gravité mâle qui n'est guère plus aujourd'hui dans nos usages et qu'on dédaigne, du reste, pour les racontages frivoles, les mots brillants et les paradoxes excentriques.

Francis avait vingt-deux ans, lorsque M. de Valavran sentit sa fin approcher. Depuis longtemps déjà une grave maladie de cœur l'avait averti que le nombre des années qu'il avait à passer sur la terre était restreint; c'était avec une sorte de joie mystique qu'il songeait aujourd'hui que sa mission était accomplie. Son fils était un homme ferme dans

ses principes, instruit et courageux ; — il pouvait donc aller retrouver celle qu'il avait aimée d'un si profond amour, et qui, si jeune, lui avait montré le chemin ; le pressentiment de son prochain départ adoucit un peu la sévérité de ses manières et l'orgueil dans lequel il renfermait son tendre cœur fut vaincu par la pensée d'une imminente séparation ; plusieurs fois, le soir, il retint longuement son fils près de lui, pour lui parler de sa mère ; il lui racontait, en termes éloquents et attendris, qu'elle était noble, généreuse, belle entre toutes les femmes... Combien elle fut aimée des pauvres... et pleurée et bénie ; de quelle tendresse elle l'aimait, lui, son fils, et quel espoir elle avait de lui voir mener une vie utile et grande ; il entrait dans de menus détails et ne tarissait point. Si vous avez été longtemps séparé d'une personne que vous aimiez, vous pouvez ne point parler d'elle, mais que son retour vous soit annoncé, ou que vous deviez aller la rejoindre, elle a tout de suite repris possession de votre âme, — son nom revient à chaque instant sur vos lèvres, vos souvenirs se réveillent en foule et agitent votre cœur comme aux jours

heureux où vous viviez près d'elle ; c'est ainsi qu'en pressentant sa prochaine réunion avec sa femme, le baron de Valavran parlait d'elle avec une joie intime et une espérance mystérieuse.

Vers la fin de l'hiver, aux premiers jours du printemps, son état ne laissa point d'espoir ; sa maladie, tout en lui permettant de se livrer à ses lectures journalières, emportait chaque jour un peu de sa vitalité ; Francis ne le quittait plus ; il ne pouvait se lasser de contempler ce noble visage que la terrible voyageuse marquait de plus en plus de son empreinte ; une grande sérénité avait remplacé sur ses traits l'expression tendue d'autrefois ; le père et le fils se rapprochaient aussi davantage, et maintenant il n'était plus rare de voir la main amaigrie du vieillard reposer sur l'épaule du jeune homme, tandis qu'assis à côté de lui, Francis lisait à haute voix un de ses auteurs favoris.

Cette caresse, qui fût demeurée inaperçue pour la plupart des enfants gâtés de l'époque, remplissait de joie ces deux cœurs aimants et concentrés... Chaque jour la main s'appuyait avec plus de langueur et d'abandon, et, un soir, tandis que le livre

restait fermé et qu'ils songeaient en eux-mêmes combien ils s'aimaient, le bras du père attira l'enfant sur son sein, et ils versèrent ensemble des larmes de tendresse.

Quelques nuits après, Francis fut réveillé en sursaut; il lui semblait entendre la voix de son père, l'appelant avec angoisse. Se lever en toute hâte et courir chez lui, fut l'affaire d'un instant : Le vieillard dormait, sa lampe allumée jetait sur son visage une étrange lueur; Francis crut lire sur ses traits altérés un avertissement soudain; saisi d'une épouvante indicible, il réveille le vieux valet de chambre endormi sur un fauteuil et l'envoie chercher le docteur... Les gens de la maison, alarmés, se lèvent; on rallume le feu, on prépare une potion. — Ce sommeil ne finissait point... mais une sorte de mystérieuse grandeur couvre de plus en plus ce visage endormi... Francis se jeta à genoux près du lit et couvrit de baisers la main de son père, afin de mettre un terme à cet étrange sommeil et de l'éveiller doucement. — Un soupir souleva la poitrine de M. de Valavran, il ouvrit les yeux et regarda son fils; mais déjà ce regard n'appartenait

plus à ce monde, — il entrevoyait une forme chérie; sa longue espérance n'avait pas été vaine, car sa bouche s'entr'ouvrit, un pâle sourire détendit ses lèvres et ce mot : Enfin ! prononcé avec une ardeur intense, montra la puissance de cet amour qui reprenait sa force et ses joies au moment où tout semble s'éteindre.

Ses yeux se fermèrent de nouveau, — sa main ne se détacha plus de celle de son fils, — les serviteurs s'agenouillèrent près de cette couche visitée par la mort. — Un prêtre, qui depuis longtemps déjà connaissait les secrets de cette âme, arriva et récita à voix basse les prières des agonisants. — La nuit se passa ainsi, — longue, douloureuse, poignante pour tous, excepté pour celui qui s'en allait... Vers le matin, M. de Valavran ouvrit de nouveau les yeux, se souleva sur son lit et fit un geste d'adieu à ceux qui l'entouraient, puis posant ses lèvres décolorées sur le jeune front qui se penchait vers lui, il l'embrassa longuement.

— *Elle* est là, dit-il tout bas, *elle* ne me quitte point. O mon fils qu'il est facile de mourir !

Le voile mystérieux devient de plus en plus som-

bre; tout s'efface sur ce visage jusqu'aux traces mêmes de la maladie. — Lorsque le prêtre voulut faire prendre quelque repos à Francis, il y avait déjà bien des heures que l'âme de son père avait quitté sa mortelle enveloppe et qu'elle jouissait de l'éternité.

. . . .

. . . .

Ceux qui ont connu les douceurs d'un foyer, les joies intimes de la famille, qui se sont pliés aux devoirs et aux sacrifices qu'elle impose, ne peuvent s'accoutumer à la vie solitaire qu'affectionnent les égoïstes, et que supportent les déshérités. — Il y a une douleur navrante dans un appartement fermé, des salons déserts, une table où personne ne vous attend.

Le sentiment de la séparation est ainsi renouvelé et rend chaque jour la douleur aussi vivace que celle des premières heures. — Francis était à un âge où les forces de l'âme ont une telle puissance que la résignation lui semblait être un outrage, presqu'un oubli ; ses amis s'inquiétèrent d'abord de ce désespoir immense; mais après quelques visites,

quelques essais faits pour le distraire, chacun reprit le cours de ses travaux et de ses plaisirs.

Un seul lui demeura constamment fidèle, c'était un camarade d'enfance et d'études. — Il put décider Francis à quitter Paris et à entreprendre ensemble de longs voyages. — Ils visitèrent l'Italie, l'Égypte, l'Asie, revinrent par la Russie et s'arrêtèrent quelque temps à Vienne. — C'est là qu'ils apprirent, en 1859, le prochain départ de nos soldats pour l'Italie. — Ils partirent aussitôt, et firent, en qualité de volontaires, cette fameuse campagne qui, au lieu d'une puissance amie, créa près de nous une rivale ingrate et jalouse; la guerre terminée, les deux jeunes gens revinrent à Paris. — Deux années après, Francis était marié et c'est là que notre histoire commence.

IV

Un matin de l'hiver de 1864, M. et madame de Valavran déjeunaient en tête à tête dans une petite salle à manger attenante à leur appartement et consacrée exclusivement à ce premier repas; ils causaient tous les deux comme on cause à Paris, du dernier livre paru, de la pièce nouvelle et de l'anecdote du jour. Celle-ci était toute fraîche en son scandale : une femme du monde venait de quitter brusquement son mari et de rentrer dans sa famille.

— Sait-on, demanda Francis, quelle raison l'a poussée à agir ainsi ?

— Non, dit Lucie, tout le monde l'ignorait hier au soir; vraiment on se perd en conjectures, elle semblait adorer son mari. Vous les rappelez-vous? Nous les avons rencontrés l'été dernier aux Pyrénées. C'était le meilleur ménage du monde.

— Quelque caprice de femme... une querelle d'amoureux, sans importance; je gage que ce soir ils seront réconciliés.

— Ne gagez pas, vous perdriez, dit un nouveau venu, le seul des amis de Francis autorisé à ces visites matinales; c'était le comte Octave de Valleroy, son ancien compagnon de voyage et son camarade d'enfance.

— Vous parlez de la fugue de madame de Soral?

— Justement, dirent les deux époux en lui tendant la main, et nous en cherchions le motif.

— Il est si ordinaire, en notre bonne ville de Paris, que je m'étonne que vous ne l'ayez point trouvé, reprit Octave, après avoir accepté une tasse de café, versé par madame de Valavran, et en s'asseyant près d'elle.

Ils étaient seuls tous les trois, le domestique s'étant retiré sur un signe de sa maîtresse.

— Quoi, dit Francis, ce serait?...

— Oui, c'est cela, reprit Octave en riant, et voici l'histoire. Je la tiens de bonne source. M. de Soral n'a jamais été un homme remarquable, ni remarqué, mais il désirait l'être; il s'était fourré dans la tête,

depuis quelque temps, de devenir un personnage; il voulait qu'on parlât de lui, de ses chevaux, voire même de sa femme; mais comme celle-ci n'a pas voulu donner dans toutes les extravagances qui attirent l'œil et forcent l'attention, il résolut de prendre une maîtresse. Il ramassa dans quelque théâtre une fille assez belle, qu'un Russe quelconque venait d'abandonner; elle eut l'art de lui persuader (ce qui n'était pas difficile, il ne demandait qu'à être convaincu) qu'il avait les façons d'un prince et l'esprit original. Ce nigaud donna en plein dans toutes les grosses flatteries de la petite saltimbanque et il se montra à la hauteur du titre qu'elle lui donnait; la demoiselle vit arriver chez elle des colliers de perles et des robes de la grande faiseuse; bref, il l'entretint si splendidement, que Paris, qui n'avait jamais fait attention à ses chevaux anglais, Paris lui-même le remarqua et fut ému de son luxe généreux... Si bien qu'un de ces matins sa femme a tout appris, et, sans plus tarder, a laissé là son mari pour rentrer dans sa famille. Le pauvre homme qui, au fond, adore sa femme, est au désespoir; il prie, il pleure, il menace, il promet, il jure; mais tout est,

demeuré jusqu'à présent inutile, madame de Soral ne veut accorder aucun pardon.

— Elle a raison, dit Francis, je l'approuve fort.

— Pourtant, mon ami, reprit madame de Valavran, il me semble qu'elle eût dû pardonner si son mari se repent.

— De plus, ajouta le narrateur, madame de Soral a mis la main sur un paquet de lettres de la demoiselle ; l'orthographe et le style sont, comme d'habitude, de la plus haute fantaisie ; elles commencent toutes par : « Mon gros chien, » et sont signées : « Ton petit loup. »

— Une jolie ménagerie ! dit Francis, tandis que sa femme souriait.

— C'est de la démence vraiment, reprit-elle, et le pire de tout, c'est que l'histoire soit connue de tout Paris. A sa place, c'est à dire à la place de madame de Soral...

— Qu'auriez-vous fait? demanda Francis en la regardant avec un air de profond intérêt.

— Mon Dieu ! je serais tranquillement demeurée à la maison, j'aurais considéré mon mari comme un malade, qu'il fallait guérir et ramener à la santé, ou

pour mieux dire, à la raison : ce sont là des fièvres qui ne peuvent manquer de passer; le devoir d'une honnête femme est d'attendre la fin de l'accès avec patience et courage.

Francis se leva et s'accouda sur le chambranle de la cheminée.

— Vous raisonnez bien, dit-il, quand elle eut fini, et non sans un peu d'amertume.

— On ne quitte pas son mari pour de pareilles femmes.

— Quand on aime bien, dit Francis, on est jaloux de tout, et les différences de rang et d'éducation s'effacent complétement. J'avoue qu'à la place de Soral, j'aimerais mieux trouver ma femme irritée, mauvaise, dédaigneuse, pleine de colère véhémente et de reproches courroucés que d'avoir à subir sa banale indulgence et d'être traité par elle comme un pauvre homme égaré, que le devoir et la religion lui ordonnent de ramener... Cette femme à moitié folle, fuyant son mari, menaçante, hautaine, outragée, est bien plus près de l'amour et du pardon, que celle qui n'eût pas daigné s'apercevoir de la faute commise... l'amitié est indulgente parce qu'a-

près tout elle s'explique et se raisonne ; mais la passion exigeante, cruelle, absorbée, sujette aux erreurs, aux défaillances, aux emportements, est autrement plus grande dans toutes ses faiblesses, que les forces de cet autre sentiment, si parfaits que soient ses résultats. Ceux qui aiment bien veulent être aimés de même. Deux cœurs, deux existences ne peuvent se désunir sans se briser. Ceci est l'amour, le reste n'est rien, moins que rien, à peine du savoir-vivre.

Lucie s'était levée ; ses yeux semblaient humides, ses lèvres s'entr'ouvraient comme pour parler... son mari alla vers la fenêtre et souleva le rideau pour regarder les arbres dénudés et les gazons couverts de neige... Elle s'approcha doucement de lui, et le voyant absorbé dans sa contemplation, elle posa ses lèvres sur son épaule, et faisant un petit signe d'amitié à Valleroy qui était resté près de la cheminée, elle laissa seuls les deux amis.

— Faisons un tour de jardin en fumant un cigare, dit Francis ; malgré le froid, je me sens oppressé, l'air me fera du bien.

Ils descendirent et marchèrent silencieusement

sur le sable fin des allées que la gelée faisait craquer; le vent leur jetait au visage les feuilles séchées d'un chêne roussi par l'hiver; de grands nuages gris couraient sur un ciel bas et terne; un rouge-gorge sautait sur les branches des platanes qui, semblables à des bras gigantesques, s'étendaient sur leurs têtes.

— C'est triste l'hiver, dit Francis.

Octave ne répondit pas, mais fixant les yeux sur son ami et suivant sa pensée qui était demeurée à leur dernière conversation :

— Pourquoi, dit-il gravement, en lui mettant la main sur l'épaule, là où les lèvres de Lucie s'étaient posées timidement... pourquoi chercher la passion quand on a l'amour honnête, l'amour chaste, l'amour permis? C'est une impiété et un sacrilége de troubler l'âme d'une femme, et de la forcer à descendre des joies pures de son ciel, pour les fangeuses ardeurs de la terre. Le sacrifice, le dévouement, l'abnégation, ne sont rien pour toi? Tu leur préfères donc les brutales ardeurs d'une imagination effrénée?

Les femmes de notre jeunesse nous ont blasés

avec leurs faux serments attestés mille fois, leurs larmes et leurs baisers menteurs. Nous ne sommes plus dignes de l'amour saint, nos lèvres habituées aux vins capiteux versés par elles, dédaignent l'eau pure qui jaillit de la roche, la trouvent froide et sans saveur, quoiqu'elle réfléchisse le ciel dans son pur miroir... Ah! si j'avais une femme, je la voudrais chaste, un regard d'elle contiendrait plus d'amour que tout le voluptueux abandon d'une créature passionnée.

V

Octave de Valleroy était le fils unique d'une des plus charmantes femmes dont le monde parisien ait gardé le souvenir. C'était une grâce accomplie; elle avait élevé ce fils avec un soin jaloux, et chose étrange (cette histoire a l'air d'un conte), il avait admirablement répondu aux soins et au dévouement de sa mère. — Lorsqu'il eut vingt et un ans, elle se retira en Normandie, et là elle se remaria avec un homme qui l'aimait depuis de longues années et qui lui était resté fidèle. — Son fils allait souvent la voir, et quoiqu'elle eût eu de sa nouvelle union un autre enfant, il était reçu avec la joie la plus tendre et la plus vive. — Ce fut à l'époque de ce mariage qu'Octave accompagna Francis dans ses voyages; — il avait, lui aussi, besoin de changer de lieu, car malgré qu'il eût ren-

fermé au fond de son âme ce sentiment égoïste, il éprouva un mortel chagrin de la résolution de sa mère.

Octave avait l'esprit rêveur et délicat d'une femme; comme il parlait peu on le jugeait monotone, et le monde ne l'appréciait pas à sa juste valeur. — Son extérieur n'était pas plus brillant que son esprit, il manquait de ce charme éclatant qui s'impose et subjugue; sa figure incorrecte et pâle s'éclairait de deux grands yeux intelligents et doux; sur ce masque mobile chaque impression laissait sa trace, et quoiqu'il fût de l'âge de Francis, ses tempes dégarnies et quelques rides sur son front le vieillissaient de plusieurs années. — On ne le recherchait jamais sans le connaître, mais ceux qui le connaissaient l'aimaient fortement et mettaient un haut prix à cette amitié que l'on sentait nette et pure comme l'or.

Le mariage de Francis ne troubla point leur intimité. — Lucie s'attacha tout de suite à cette nature fine, droite, discrète, qui ressemblait à la sienne par beaucoup de côtés; il était pour elle comme un frère. — De son côté, Octave ne cessait de lui té-

moigner l'affection la plus pure. Elle était pour lui l'idéal de la femme et le bonheur de son ami remplissait son cœur de joie.

Il était musicien consommé — quoique sa voix sombre et voilée n'eût aucune puissance, il chantait de façon à vous arracher les larmes — mais ce n'était que dans l'intimité la plus stricte qu'il pouvait être lui-même. — Il composait des mélodies charmantes qu'il n'écrivait pas, dont il avait perdu le lendemain le souvenir, mais qui restaient dans l'esprit de ceux qui les avaient entendues, comme le parfum d'une rose ou la sensation ineffable d'une matinée de printemps.

Il avait aimé, disait-on, à son retour d'Italie, une femme admirable de beauté, célèbre par son esprit et l'éclat de ses aventures... Comment cette âme poétique s'était-elle laissée prendre par ces dons magnifiques?... Naturellement cet amour fut malheureux ; il devait l'être. — Elle était trop belle, trop orgueilleuse, trop admirée pour se contenter de ce grand cœur, si timidement offert. Il fallait pour lui plaire l'éclat d'une haute renommée, la puissance d'une fortune royale, la gloire d'une po-

sition si grande que tous courbassent la tête devant elle ; — pourtant elle eut, pour l'enivrer, des regards tièdes et des sourires doux... Ce fut le caprice d'une heure d'ennui ou d'un moment de dépit... Lui, faillit en mourir. — Plus tard cet amour était fini, sans doute, mais il lui en restait la trace, — cette première empreinte, que rien n'efface, ni la vieillesse, ni peut-être la mort.

VI

Le printemps était revenu avec toutes ses jeunes splendeurs. Contrairement à l'habitude prise par le high-life parisien, M. et madame de Valavran se hâtèrent de quitter Paris pour jouir, en pleins champs, de ce premier épanouissement si frais, si pur, si virginal, qu'il dépasse en vertes promesses toutes les magnificences de l'été, toutes les richesses de l'automne.

Une autre cause les rappelait encore à la campagne : c'était à Valavran que madame de Veyrier devait venir, après une absence de deux années, retrouver sa fille et son gendre.

Après le mariage de Lucie, elle quitta Paris pour conduire en Italie sa seconde fille, maladive enfant de quatorze ans, à laquelle les médecins ordonnèrent l'air tiède, épais et doux de Pise. Ce fut un sacrifice

pour madame de Veyrier que d'abandonner ainsi sa fille aînée pour un laps de temps qu'on ne pouvait prévoir. Elles ne s'étaient jamais quittées. Restée veuve de très-bonne heure avec deux filles, madame de Veyrier les éleva elle-même avec un soin et une sollicitude parfaites. Lucie lui ressemblait de tous points. C'était le même visage calme et doux, la même grâce exquise et cette même nature sur laquelle les passions semblaient glisser sans l'atteindre.

Toutes les vertus de la femme semblaient résider en elles, sans avoir été acquises par la souffrance, le raisonnement ou la volonté, si naturelles, disaient d'elles leurs amies, qu'on finissait par ne plus leur en savoir gré... Ces deux femmes s'aimaient tendrement, et la joie de revoir sa mère animait Lucie d'une façon toute nouvelle ; elle était comme renouvelée, aussi fraîche que les lilas, aussi souriante que le soleil qui l'éclairait.

Francis assistait avec étonnement à cette transformation inattendue. Sans qu'elle s'en doutât, il suivait tous ses mouvements et scrutait l'épanouissement de son âme en joie, sur ce visage en fleur.

Souvent, à la suite de cet examen muet, un soupir

s'échappait de sa poitrine; souvent un éclair sombre jaillissait de ses yeux, ces yeux tantôt d'acier, tantôt de feu; ces yeux qui glaçaient ou qui brûlaient, suivant le sentiment sévère ou passionné qui agitait son âme, mais qui s'étaient toujours fixés sur elle avec affection et douceur.

N'y avait-il pas en lui une certaine amertume en la voyant se réveiller de son apathie? Ne se disait-il pas qu'elle n'avait jamais montré à son approche une joie si intense? N'avait-il pas rêvé de trouver en elle un cœur plus chaud? Et lorsqu'il s'était résigné à cette affection modeste et calme, la jugeant incapable d'en éprouver de plus accentuée, ne lui était-il pas démontré qu'il y avait en elle une force et une puissance qui ne lui étaient pas destinées?

La veille de l'arrivée de madame de Veyrier, Francis et sa femme étaient assis tous les deux sur une large terrasse que le soleil couchant couvrait de mille feux. Un rossignol chantait dans un bosquet d'aubépine fleurie. Des nuages roses flottaient sur le ciel bleu, les arbres frissonnaient sous une brise légère et chaude qui dépliait les feuilles nouvelles. Les insectes couraient sous l'herbe, se cherchaient avec

un empressement joyeux. On sentait la terre jeune, féconde et comme toute soulevée d'amour.

Francis regarda sa femme, leurs yeux se rencontrèrent ; elle lui sourit doucement. Il prit alors entre ses deux mains cette jolie tête dorée et il lui demanda, le cœur palpitant et à voix basse, si elle l'aimait.

Il lui semblait, (tant son cœur battait fort,) que c'était la première fois qu'il lui adressait cette question, et il attendit avec anxiété sa réponse ; allait-il enfin jaillir de ses lèvres tranquilles, le mot brûlant qu'il espérait entendre ?

Oh ! Lucie, il n'était besoin de répondre !

Il fallait vous jeter dans ces bras qu'on vous tendait et laisser battre généreusement votre cœur contre celui de votre mari ! Sans doute un joli « oui » tomba de votre bouche, mais vous l'aviez ainsi prononcé bien des fois, peut-être même ce soir-là étiez-vous plus distraite que d'habitude, car vous ne remarquâtes ni la pâleur soudaine qui envahit le visage de Francis, ni le froncement de ses sourcils.

Francis se leva, fit quelques pas rapides sur la ter-

rasse; la nuit était venue; les étoiles s'allumaient au ciel; quelques éclairs de chaleur jetaient dans le parc des lueurs brillantes et fugitives.

— Lucie, dit-il, en s'arrêtant devant elle, la soirée est si belle! Faisons ensemble un tour de promenade.

— Si cela vous fait plaisir! répondit-elle.

— Cela m'en fera sûrement, vous êtes si occupée ces temps-ci qu'à peine ai-je pu vous voir et causer avec vous. Demain, votre mère arrive, et vous m'appartiendrez à peine, tout entière au bonheur de la revoir. Cette belle nuit tranquille et douce me rappelle les premiers temps où je vous amenais ici. La saison était moins avancée, mais nous eûmes un temps délicieux. Le soir, après notre dîner, nous descendîmes tous les deux et nous fîmes une longue promenade. Vous aimiez ces beaux bois de sapin et le sable blanc où s'enfonçaient vos petits pieds.

— J'aime toujours les sapins, mais je n'aime plus le sable, dit Lucie. Et tenez, cher Francis, si vous êtes bien gentil, vous me laisserez aller me coucher; je suis fatiguée... J'ai un tel désir d'être à demain que je vais faire comme les enfants : m'endormir

bien vite pour le faire arriver plus promptement.

Elle lui présenta son front et rentra dans le château. Il vit les fenêtres de sa chambre s'éclairer, son ombre légère passer et repasser devant les clairs rideaux fermés, puis au bout d'un moment la lumière s'éteignit et tout rentra dans l'obscurité.

Francis continua longtemps sa promenade solitaire ; il se faisait en lui un travail pénible et douloureux. Il découvrait qu'un immense désir d'amour généreux et fort l'absorbait; la douce affection de sa femme ne lui suffisait plus.

Il la trouvait chaque jour plus froide, quoiqu'en réalité elle n'eût pas changé et fût demeurée affectueuse, comme elle l'avait toujours été. Lui, l'avait dépassée déjà de toute la vigueur native de son âme... mais comme il l'aimait, qu'elle était la femme de son choix et de sa jeunesse, l'idée d'un autre attachement ne lui vint point à l'esprit. Il l'eût d'ailleurs repoussée de toutes ses forces; l'amour qu'il rêvait d'avoir, bien qu'ardent et fort, devait être permis et consacré par le monde et par Dieu. Il en désirait les enthousiasmes, les enivrements, les nobles folies. Monté à ce diapason, hanté par ce fan-

tôme brillant, l'affection de Lucie disparaissait à ses yeux, comme si tout croulait autour de lui ; il se sentait abandonné, déshérité à jamais des grandes joies de la vie. Un sentiment intense et douloureux de lassitude saisit son âme et la tortura.

Ce ne fut qu'aux premières lueurs du jour qu'il rentra chez lui. Comme Jacob, il avait lutté toute la nuit avec un ange et il en garda les meurtrissures... Ces angoisses devaient demeurer dans son esprit : ce souvenir lui servit plus tard à apaiser sa conscience et à troubler son jugement.

Ce sont les infiniment petits qui bâtissent les mondes, ce sont les riens qui amènent les catastrophes, c'est la chute d'un grain de sable qui entraine les avalanches.

I

Rien n'est agréable l'été comme une fraîche terrasse, d'où l'on découvre les arbres du parc, les pelouses semées de fleurs éclatantes, les allées contournantes qui se perdent dans des massifs de verdure, l'horizon tout entier avec ses collines, ses villages, ses champs cultivés, ses bois sombres et la rangée de peupliers qui borde la petite rivière, dont on voit, de distance en distance, étinceler l'eau rapide.

Par une belle après-midi de juin, trois femmes étaient assises sur la terrasse du château de Valavran... madame de Veyrier encore jeune, encore charmante, d'une distinction extrême, travaillait avec ses deux filles à côté d'elle. Lucie lui ressemblait prodigieusement. C'était le même visage doux et correct, les mêmes cheveux blonds, le même sou-

rire ; on comprenait, en les voyant ainsi l'une près de l'autre, que leurs âmes comme leurs traits devaient se ressembler.

— Ton mari n'est pas de retour? demanda madame de Veyrier à sa fille aînée.

— Je ne le crois pas, il serait venu nous rendre compte de sa course ; par cette chaleur elle est vraiment méritoire, et si les gens pour lesquels il s'est ainsi dérangé, dans le dessein de les obliger, ne sont point reconnaissants, Dieu tiendra compte à Francis de son dévouement. Il est toujours ainsi, s'oublian lui-même pour les autres ; du reste, il ne fait que suivre en cela les traces de son père, qui était, d'après les gens du pays, d'une bienfaisance sans égale.

— Mon beau-frère est une perfection! s'écria Valérie, que les intimes appelaient *Vava*. On n'est ni plus beau, ni meilleur ; je l'adore...

— Toujours tes expressions exagérées, dit sa mère avec reproche.

— Je n'exagère pas, maman, je vous assure que je ne connais à Francis qu'un défaut.

— Un défaut, et lequel? demanda Lucie.

— Ma chère, un seul, un irréparable : c'est qu'il est ton mari, et que j'aurais mieux aimé qu'il fût le mien.

Lucie se mit à rire.

— Tu es folle, ma pauvre fille, reprit madame de Veyrier en haussant les épaules.

— Folle! pas du tout. Francis m'aurait infiniment mieux convenu qu'il ne convient à ma sœur ; il est grave, je l'eusse amusé ; souvent préoccupé, je l'aurais distrait de lui-même et des autres ; je me serais enfin certainement occupée de lui, tandis que madame ma sœur...

— Eh bien, tu t'arrêtes ?

— Oui, j'ai peur de dire une bêtise... mais puisque tu as la bonté d'insister, j'ajouterai, ma chère, que... tiens, sais-tu ce que tu me rappelles?... tu as des yeux délicieux, et ils ne voient point; des oreilles charmantes, et elles n'entendent point ; tu vas, tu viens, tu marches ; mais au milieu de tout cela, sais-tu ce qu'il te manque? le ressort, la vie ! es-tu sûre de n'être pas endormie par un magnétiseur inconnu? Si tu allais te réveiller ! .. c'est Francis qui serait étonné !...

— C'est-à-dire, répondit madame de Veyrier, que ta sœur est modeste, tandis que tu es effrontée comme un page! Ce que tu appelles pompeusement la vie, n'est chez toi qu'une turbulence fatigante, un désir sans cesse renaissant qu'on s'occupe de ta petite personne, qu'on la regarde, qu'on l'admire; aussitôt que l'attention se porte sur un autre objet, tu t'ennuies, tu bâilles, tu tombes dans une tristesse profonde, jusqu'à ce que tu aies pu de nouveau occuper les esprits, et ramener les yeux vers toi. Je t'ai souvent fait remarquer combien chez une enfant de ton âge cette prétention était déplaisante et ridicule, et combien elle est loin du calme et de la décence d'une femme comme il faut; mais c'est surtout à toi et à propos des observations qu'on t'adresse, qu'il faut dire que tes yeux ne voient point et que tes oreilles n'entendent pas.

— C'est cela! dit la jeune fille en souriant, j'étais bien sûre qu'en touchant à Lucie, je serais grondée!.. Va, ajouta-t-elle, en se tournant vers sa sœur, tu n'es plus une idole, tu es l'arche sainte!... Maman me foudroie parce que j'ai levé sur toi mon tout petit doigt!... Eh bien, puisque je suis si turbulente,

si fatigante, si ridicule, je vais vous faire le plaisir de m'en aller; poursuivez donc en paix vos entretiens sacrés, le diable va faire ses devoirs d'anglais.

Elle se leva avec vivacité, et tira une des longues boucles qui tombaient sur les épaules de sa sœur.

— Au revoir, ange du ciel, dit-elle.

Puis, avec cette promptitude de mouvements qui n'appartenait qu'à elle, elle jeta les bras autour du cou de sa mère.

— Je vais bien travailler, méchante mère, ajouta-t-elle avec câlinerie; car tu es méchante, va!... Lorsque tu me grondes, tes beaux yeux si doux deviennent froids comme de l'acier; mais ça n'empêche pas que je t'adore.

Et elle s'éloigna en riant.

— Je l'ai trop gâtée, dit madame de Veyrier en la regardant avec tendresse.

— Elle a été si longtemps malade! et puis il n'est guère possible de se fâcher avec elle: elle est si amusante, si originale et si bonne en même temps!

— Oui, elle a du cœur, mais sa personnalité est si vivace et si ardente que je crains toujours de la

voir absorber tout à son profit; elle ne connaît et ne comprend qu'une chose : c'est qu'elle est jeune et qu'il faut qu'on s'occupe d'elle ! Si elle est dans ses gaietés, on est abominable de n'y point participer; le jour où elle tombe dans ses grandes tristesses, si vous osez seulement sourire, elle s'écrie qu'elle est la plus malheureuse des créatures humaines, que personne ne l'aime et ne sympathise avec ses maux; le dévouement le plus absolu, l'abnégation la plus constante, la satisferaient à peine, si on n'y joignait l'enthousiasme et l'admiration; je m'effraye d'un tel caractère si différent du tien, et je me demande où elle a pris ce tempérament de soufre et de feu, qui ne s'alimentera un jour, je le crains, qu'en brûlant tout autour d'elle.

— C'est une vraie fille du siècle ! dit Lucie, devenue pensive.

— Il est joli, le siècle, répondit sa mère.

Quelques instants après, Francis, de retour de son excursion, vint au jardin rejoindre ces dames. Il tenait à la main une grande enveloppe et paraissait contrarié.

— Je suis obligé d'aller à Paris passer quelques

jours, dit-il, tandis que Lucie préparait pour lui un mélange de jus de citron, de glace et de xérès. Je viens de recevoir une lettre de mon notaire, qui réclame ma présence immédiatement.

— Vous partez, Francis, s'écria Valérie déjà de retour, ses devoirs n'ayant pas le privilége de la retenir longtemps absente.

— Voulez-vous venir, Lucie? reprit le jeune homme, sans prendre garde à l'interruption de sa belle-sœur; si vous venez, nous descendrons à l'hôtel, et nous y passerons huit jours en garçons.

— Je veux bien, mon ami, mais...

— Du moment qu'il y a un mais, je sais ce que cela veut dire. Vous avez peur de la chaleur, de la fatigue et du brouhaha de l'hôtel, vous avez raison. J'étais égoïste en vous faisant une telle proposition, excusez-moi.

— Revenez vite, dit Lucie avec un doux regard, et en tendant à son mari sa petite main blanche.

Tout d'un coup, Valérie bondit jusqu'à sa mère et entourant son cou de ses deux bras, au grand mépris de son peignoir brodé, elle lui parla à l'oreille avec une grande animation.

Madame de Veyrier semblait stupéfaite et répondait négativement à la demande de l'enfant, qui finit par se jeter à ses genoux et semblait se répandre en supplications passionnées.

— Qu'a-t-elle donc? dit Francis qui se détourna de sa femme pour regarder ce tableau.

— Il y a, dit sa mère avec humeur, que cette enfant est tout à fait folle.

Vava s'était relevée les joues en feu, le regard brillant.

— Personne ne m'aime! s'écria-t-elle, tandis qu'un torrent de larmes inondait son petit visage; personne ne songe à me faire plaisir. On me refuse tout!... Je m'ennuie, moi; vous êtes tous trop raisonnables et trop absorbés... Maman n'aime plus que Lucie; Francis ne songe qu'à elle. Quant à ma sœur, ajouta la malicieuse fille en souriant au milieu de sa colère, elle ne pense à rien... Qu'est-ce que cela ferait à mon frère de m'emmener à Paris, je vous le demande, puisque ma sœur ne veut pas y aller? Je serais si contente! dit-elle avec passion.

Madame de Veyrier leva les mains au ciel pour le prendre à témoin de la folie de sa fille.

Lucie riait de tout son cœur.

— Tu veux que je t'emmène à Paris! s'écria Francis ; c'est donc là le sujet de ta petite comédie... Ah ça, mais tu perds la tête!... que veux-tu que je fasse, grand Dieu, d'une petite fille comme toi... Je te connais, tu voudras sans cesse manger et sortir... Donne-moi tout de suite un tablier blanc, va me chercher celui de ta bonne et fais-moi enseigner à faire des tartines.

— Francis, cria la petite emportée, je me repens d'avoir demandé à maman d'aller avec vous. . je n'irais pas maintenant pour tout l'or du monde. Vous êtes un méchant, et je vous déteste!... Vous parlez de tartines, vous savez bien que je ne suis plus une enfant, et que je n'ai que faire de vos confitures. J'ai seize ans, oui, j'ai seize ans, je suis une jeune fille, pas aussi belle que Lucie, mais pouvant plaire aussi bien qu'elle. On n'aime pas seulement les madones, en ce monde... ajouta-t-elle avec un air moqueur.

— Tu es vraiment sotte, ma pauvre fille, dit madame de Veyrier en la regardant avec compassion; je te plains d'avoir un tel caractère et je plains aussi ceux qui sont obligés de te supporter.

— Vava, dit Lucie, qui voyant sa mère affligée cherchait à calmer la jeune indocile, veux-tu vraiment aller à Paris? Je puis t'y conduire si Francis nous accepte.

— Je ne veux rien, rien! Pourquoi s'occuperait-on d'une petite fille à laquelle une poupée doit suffire? Vous riez, vous, ajouta l'irascible petite créature, en tournant vers Francis son visage altéré et ses grands yeux de feu... Vous riez... eh bien, je vous déteste autant que je vous aimais.

— Bon, je suis de force à supporter la haine d'un moucheron comme toi. Allons, ajouta-t-il plus sérieusement en voyant s'altérer le visage de sa belle-mère et pâlir celui de sa femme; c'est assez comme cela, tu nous ennuies avec tes scènes, va te promener!...

— Ainsi vous me renvoyez! dit-elle, en se levant toute droite.

— Au jardin. Oui.

— Soit, mais faites attention; je ne rentrerai plus chez vous... plus jamais... jamais... entendez-vous?

Son visage bouleversé, ses dents serrées, l'effrayante pâleur de son visage, indiquaient assez quels

orages agitaient ce corps débile. Elle fit deux pas vers la porte ; là ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba évanouie sur le parquet.

Les deux femmes s'élancèrent vers elle.

Francis la prit dans ses bras et la porta sur son lit.

— Comprenez-vous maintenant, disait madame de Veyrier à son gendre, pourquoi je l'ai gâtée? La moindre contrariété lui donne la fièvre, une violente émotion lui fait perdre l'usage de ses sens.

Les médecins me répètent sans cesse que je dois éviter les crises jusqu'au jour où il y aura plus d'harmonie entre les forces de son corps et celles de son âme.

— Elle a un bien joli caractère, dit tout bas Francis à sa femme, et bien assez de forces pour faire donner au diable le mari qu'elle aura... Si on l'eût vigoureusement fouettée dans son enfance, elle n'aurait aujourd'hui ni crises nerveuses, ni évanouissements ; il n'y a rien de tel, ajouta-t-il en riant, pour mettre en équilibre la santé du corps avec celle de l'esprit.

VIII

Francis partit le soir même pour Paris; sa femme fut seule l'accompagner à la gare, madame de Veyrier étant restée près de la petite indomptée.

— Revenez bien vite, disait la jeune femme, tandis qu'elle attendait avec son mari l'arrivée du train.

— Samedi je compte être ici. Il est probable que je ramènerai Valleroy.

— Ah! tant mieux ! dites-lui qu'il sera le bienvenu.

Ils firent quelques tours, au bras l'un de l'autre, dans la salle des bagages, qui était déserte.

— Lucie, dit tout d'un coup Françis, comme répondant à quelque pensée secrète... si je ne revenais que dans un mois, vous ennuieriez-vous?

— Sans doute, je trouverais le temps long.

— Même avec votre mère ?

— Même avec ma mère.

— Et si je restais deux mois?

— J'irais vous rejoindre.

— Cela vous ferait donc de la peine, si je prolongeais mon absence?

— Francis, en doutez-vous?

— Quelquefois. Il me semble que vous êtes d'une nature si éthérée que rien de ce qui est sur la terre ne peut absolument vous attacher.

— Ne croyez pas cela, je vous en prie; je serai très-malheureuse si vous ne revenez pas samedi.

— Bien vrai, cela?

— Oui.

Le signal de l'arrivée en gare du train se fit entendre; c'était une petite station après Bordeaux, il y avait à peine cinq minutes d'arrêt.

Lucie jeta ses bras autour du cou de son mari.

— Vous me laissez, dit-elle, comme un froid dans l'âme... j'ai envie de partir avec vous.

— Trop tard, ma chérie; il fallait vous décider ce matin. Adieu!

— Dites au revoir, Francis.

— Vraiment, dit-il avec un sourire, vous y tenez. Eh bien ! allons : au revoir !

— En voiture ! cria l'employé.

Francis embrassa sa femme et disparut dans la salle d'attente, à peine éclairée.

Il était déjà sur la route de Paris, quand elle songea à regagner sa voiture.

— Je ne sais ce que j'ai, dit-elle en frissonnant, mais quand Francis m'a embrassée, il m'a semblé que quelque chose se brisait en moi... S'il n'allait plus revenir !...

Elle songea aux accidents si fréquents en chemin de fer et se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme. La lune se couchait, de grands nuages couraient sur un ciel pâle et doux.

Quand elle descendit de voiture, elle trouva sur la terrasse sa mère qui l'attendait.

— Comment va l'enfant? dit-elle en l'embrassant.

— Calme, elle repose ; mais toi !... tu es pâle comme la mort ; tu as eu froid en traversant les bois de Chimpré?

— Oui, j'avais oublié mon schall.

— Mon Dieu, dit la pauvre mère, déjà inquiète, tu te seras enrhumée ; l'air des marais est perfide. Comment as-tu négligé de te couvrir? Oh! les enfants! oh! les enfants! on n'a jamais une heure de tranquillité avec eux.

IX

Francis descendit au Grand-Hôtel; prévenu par une dépêche, Octave de Valleroy vint l'y retrouver. Ils passaient ensemble leurs journées, et le soir dînaient dans quelque restaurant des Champs-Élysées. L'affaire qui avait appelé M. de Valavran à Paris se trouva terminée comme il l'avait prévu à la fin de la semaine; et leur départ fut fixé au dimanche soir.

— En prenant le train de huit heures, nous serons à sept heures du matin à Valavran, disait-il à son ami, tandis que par une étouffante soirée ils montaient tous deux l'avenue des Champs-Élysées, encombrée de voitures, de promeneurs et de poussière.

— Pourquoi pas dimanche matin? dit Octave; le dimanche est affreux ici.

— J'ai encore des papiers à recevoir et une signature à donner. Sans cela nous serions partis ce soir, car j'avais promis d'être de retour aujourd'hui. Heureusement que ma femme n'est pas seule ; je crois qu'elle préfère sa mère à tout le monde, ajouta-t-il après un instant de silence.

Ils étaient arrivés au restaurant ; ils prirent une petite salle dans le jardin, et commandèrent leur dîner.

— Madame de Veyrier est toujours la même ? demanda Octave.

— Toujours, elle est comme sa fille, d'une nature si calme que les années ont glissé sur ses traits sans y former un pli ; je me demande souvent si un coup de pistolet tiré à l'improviste à leurs oreilles, pourrait altérer leur tranquillité ; je ne le crois pas. La petite fille fait avec elles deux un terrible contraste ; c'est une tempête perpétuelle, un volcan en ébullition, un ciel de feu, ou versant des torrents de pluie. Elle eût dû naître sous l'équateur, cette petite enragée.

— Est-elle jolie ?

— On ne sait pas ; maigre, brune, avec des bras

trop longs et un buste trop court ; un visage allongé, pâle, mobile, expressif ; jolie à ses heures, grâce à des dents admirables et à des yeux éblouissants ; animée, bouleversée, transfigurée par un esprit hardi, inquiet, passionné, qui la fait passer sans transition du rire aux larmes. Où diable cette enfant-là a-t-elle pris cette nature ? Tu sais la placidité de la mère ? Eh bien, son père était, dit-on, pire encore ; il n'eût pas pour tout au monde, dans ses plus mauvais moments, écrasé une mouche, et sa fille brûlerait le monde entier pour satisfaire la plus légère de ses fantaisies. Sais-tu que c'est effrayant, cela ? Quelle sécurité peut-il y avoir dans les familles si, étant donné un père et une mère exceptionnellement calmes et doux, le produit peut être une petite créature que la patience exaspère, que la douceur fatigue, que le calme tue ?

Il y a en elle une telle fougue, une ardeur si intense, que sa mère la regarde effrayée, comme une poule qui aurait couvé un oiseau de proie, et qui le verrait s'élancer dans les airs pour y poursuivre sa chasse. Cette enfant ne sait rien de la vie ; son es-

prit est aussi pur, j'en jurerais, que celui qu'elle apporta en naissant; songe qu'elle n'a jamais quitté sa mère, qu'elle n'a pas eu d'amies et n'a jamais été en pension. La femme qui l'a élevée et qui est encore près d'elle, est une sœur de lait de sa mère, une brave et pieuse femme, honnête s'il en fut. Aucun élément délétère n'est donc venu ternir sa pureté et troubler son ignorance; j'ajouterai qu'elle n'a ouvert un roman de sa vie.

Ce ne sont donc ni les mauvais exemples, ni les pernicieuses confidences, ni les lectures exaltées qui ont donné à Valérie cette nature inquiète, ce besoin d'émotions, cette audace d'expressions, qui font l'étonnement et le désespoir de ma belle-mère. La nature a tout fait; elle seule est responsable de son œuvre, bonne ou mauvaise, je n'en sais rien encore, mais taillée grandement, ou pour le vice, ou pour la vertu.

Octave avait écouté son ami avec attention.

— Un cœur pur, un esprit exalté, une imagination ardente, enthousiaste et passionnée, ce sont des dons dangereux et fatals; quel homme pourra jamais répondre à l'idéal qu'une telle nature doit se

former ?... et pourtant c'est la réunion de ces qualités qui crée les femmes sublimes, les mères admirables, les épouses énergiques, les héroïnes et les saintes !...

— Et les filles indisciplinées, ajouta Francis en riant.

X

Comme après leur dîner ils étaient allés au concert Musard, une femme au bras d'un jeune homme passa devant eux et salua Octave d'un signe de tête familier.

— Qui est-elle ? demanda Francis.

— La comtesse d'Arbussan. Ne la connais-tu pas?

—Non. Qui est-elle?

— Une jeune fille de la bourgeoisie aisée, mademoiselle Blanchart ou Chapart ou Bérart, je ne sais, mais quelque chose d'analogue. Elle a épousé, il y a cinq ou six années, le comte d'Arbussan, que tu dois au moins connaître de nom.

— Oui, sa famille est ancienne et originaire du Poitou, je crois.

— C'est cela même ; il la vit quelque part, ou aux

bains de mer, ou à la campagne, je ne sais; il venait d'être refusé par la famille de Berisy, qui le trouvait trop jeune et à moitié ruiné par une demoiselle quelconque; bref, il l'a épousée ; elle est, du reste, extrêmement belle.

— Je ne l'ai pas bien vue, dit Francis, mais elle marche comme une déesse.

— Eh bien! quand elle repassera, regarde son visage; c'est un des plus beaux profils que tu aies jamais vus.

— N'est-ce pas elle qui vient de s'asseoir là-bas? regarde, à droite; la lumière tombe d'aplomb sur sa robe, qui me semble d'une étrange nuance.

— Sois sûr que c'est la couleur à la mode de demain, c'est bien elle! Elle tourne la tête de mon côté et me fait un signe. J'ai reçu d'elle, il y a peu de jours, une très-aimable invitation, à laquelle je n'ai pas répondu ; je vais lui offrir mes excuses.

Il se leva et alla vers la jeune femme, qui lui tendit la main.

— Vous venez vous faire gronder? dit-elle.

— Au contraire, je viens pour vous adresser des

reproches. Votre invitation pour le mardi 15 m'est arrivée le 17 au soir.

— Est-ce bien vrai ?

— Je suis là pour l'attester, dit le comte d'Arbussan; vous m'aviez, ma chère, chargé d'inviter verbalement M. de Valleroy, je devais le rencontrer au cercle : j'avais, à tout hasard, une lettre dans ma poche... Peut-être bien l'ai-je oubliée?

— Je vous reconnais à cette exactitude, dit la comtesse en riant; aussi bien ne vous donnerai-je plus de missions délicates à remplir.

— Vous ne nous restez pas?

— Non! j'ai un ami là-bas ; j'étais venu vous saluer seulement.

— Qui est-il? Il me semble que je connais ce visage-là. N'est-ce pas M. de Valavran ?

— Lui-même.

— Oh! il a une délicieuse femme, j'ai beaucoup entendu parler de lui ; présentez-le moi, je vous prie.

— Volontiers, il sera heureux de la faveur que vous voudrez bien lui accorder.

Octave, quoique légèrement contrarié, fut trouver son ami.

— Cela ne t'engage à rien, lui dit-il, après lui avoir exprimé le désir de la belle comtesse ; nous causerons dix minutes, puis nous partons.

— Soit, dit Francis avec indifférence.

— Monsieur, dit la comtesse avec gaieté, après que M. de Valleroy eut présenté son ami, j'avais un grand désir de vous connaître ; on vous donne comme un modèle en toutes choses ; vous êtes, dit-on, une perfection .. et c'est devenu si rare...

Francis s'inclina en souriant devant ce compliment de mauvais goût.

La comtesse lui montra une chaise à son côté. Elle prit à deux mains les plis de sa robe de soie, rose très-pâle, qui brillait comme de la chair sous son vêtement de dentelles blanches, et les ramena sous ses genoux.

Le comte causait avec Octave.

Madame d'Arbussan et Francis échangèrent quelques banalités, puis elle se mit à raconter avec entrain et gaieté une aventure arrivée la veille ; sa voix douce, basse, un peu grave, berçait le jeune homme

comme une mélodie... Cependant cette femme qui lui avait fait un compliment stupide l'ennuyait presque ; et tandis qu'il l'écoutait, il songeait vaguement à son vieux château où dormait Lucie, blonde, frêle, presque diaphane sous ses lourds rideaux de soie brochée... Sans le charme de sa voix, il fût déjà parti ; mais elle le retenait par une sorte de cadence qui arrivait, de temps à autre, et qu'il cherchait à entendre de nouveau ; cela, il ne savait pourquoi, lui faisait l'effet d'une fleur qui s'épanouissait. Du médium, la voix retombait souvent aux notes graves. C'était saisissant, très-doux, très-étrange, très-mystérieux... Il ne savait pas un mot de ce qu'elle disait, mais il écoutait la musique de ses paroles, tandis que son esprit l'emportait vers celle qu'il devait voir le lendemain.

— A quoi songez-vous donc? dit-elle tout d'un coup.

Il fut arraché à sa rêverie, il tressaillit vivement et la regarda en face.

Elle tournait son visage vers le sien, leurs yeux se rencontraient.

— A quoi songez-vous donc? repéta-t-elle.

Et un sourire, un sourire tel qu'il n'en avait jamais vu sur aucun visage entrouvrit ses lèvres roses et grasses et montra ses dents blanches. —Elle était ainsi si admirablement belle avec ses beaux yeux sombres à demi fermés qu'il éprouva un éblouissement....

— Comme vous êtes belle !.. dit-il malgré lui.

Elle ne répondit pas, mais elle continua à sourire ; ses yeux lancèrent un jet de flammes brillantes qui traversèrent le cœur du jeune homme, ses narines roses se dilatèrent légèrement, elle rejeta sa tête en arrière... un flot de lumière l'inonda.

Francis la regardait toujours...

—Il y avait si longtemps que je voulais vous connaître, répéta-t-elle en rapprochant ses lèvres si près de Francis qu'elles effleurèrent ses cheveux.

Il fut pris d'un désir insensé de la saisir dans ses bras...

— Voulez-vous que nous marchions un peu? dit-elle....

Il se leva sans pouvoir quitter des yeux cet admirable visage.

— Puisque vous êtes fatigué, je vais faire un

tour avec M. de Valavran, dit-elle à son mari, en prenant le bras de Francis — je veux voir les toilettes.

— Et montrer la vôtre, répondit-il en riant. — Elle vous va si bien en effet que j'ai à vous demander pardon de vous avoir séquestrée sur une chaise.

— Je suis rompu, dit-il à Octave, j'ai fait des armes ce matin pendant deux heures....

Francis et madame d'Arbussan se promenèrent longtemps. — Que lui dit-elle? presque rien, — mais elle avait une façon à elle de questionner, vous regardant en plein visage et comme aspirant vos paroles... Elle semblait absorbée en vous, et n'ayant d'autre but en ce monde que d'entendre les paroles qui tombaient de vos lèvres; — c'était un de ses charmes... le plus grand peut-être, — et tandis qu'elle vous questionnait avec une hardiesse qui semblait ingénue, et qu'elle fouillait dans votre cœur avec une sagacité toute féminine, son bras reposait sur le vôtre, son corps s'allanguissait, ses yeux admirables vous pénétraient.

Le concert était fini.

— Adieu, dit-elle.

— Adieu ! dit Francis avec émotion, dois-je vraiment vous dire... adieu?

— Vous voulez me revoir? vous le souhaitez?

— Plus que de vivre.

— Alors à demain.

— A quelle heure?

— Je ne sortirai pas, dit-elle, et son visage se troubla, comme si elle eût été en proie à une vive émotion.

Elle avait rejoint son mari, et elle s'éloigna à son bras, traînant derrière elle sa robe couleur chair, recouverte de dentelles blanches. Francis la suivait d'un regard ardent... Quand elle fut sur le point de monter en voiture, elle se retourna ; ce mouvement mit en évidence le charme voluptueux de sa taille.

— A demain, dirent ses yeux.

Octave et Francis descendirent à pied l'avenue des Champs-Élysées.

— Qu'as-tu donc ? dit le premier en s'adressant à son ami. — Je ne t'ai jamais vu si sombre. — Je t'ai ennuyé avec cette absurde présentation...

Comme elle s'est emparée de toi!... plus je la

regarde, plus je la trouve belle — et moins cependant elle me plaît.

— Que sais-tu d'elle? demanda brusquement Francis.

— Rien autre chose que ce que je t'ai déjà dit. — Je les connais parce que je les ai rencontrés l'automne dernier chez les Derval a la campagne ; j'ai chassé avec le mari, et valsé avec la femme, — voilà tout.

— Et... elle est coquette ? n'est-ce pas?

— Ma foi, je ne sais trop — elle est fort élégante, et montre très-complaisamment les plus belles épaules et les plus beaux bras de Paris — mais à part cela je la crois sage.

Francis éclata d'un rire singulier.

— Sage !... avec ces yeux, cette bouche, ce teint, cette chair chaude et vivante... ce mari moitié idiot... sage ! tu me fais rire.

— Mon Dieu, dit Octave avec bonhomie, je dois te dire que je me suis toujours très-peu occupé d'elle; — c'est une nature qui ne me va pas ; j'admire sa beauté, mais elle ne me touche point. — Il y a dans ses yeux une expression qui me repousse, et

sur ses belles lèvres un sourire qui me laisse froid ; — d'ailleurs elle a toujours été à mon égard, très-charmante et très-aimable, sans coquetterie aucune, presque bonne enfant et je m'en suis quelquefois voulu de ne pas ressentir plus de sympathie pour elle.

Ils étaient arrivés au Grand Hôtel.

— Je crois que j'ai mal aux nerfs, dit Francis en tendant la main à son ami, ces vins du restaurant vous grisent sans qu'on y prenne garde. — Adieu, à demain je rentre chez moi.

Quand il fut seul dans sa chambre, il ouvrit la fenêtre, et respira largement l'air frais de la nuit,

— J'ai la fièvre, se dit-il, — assurément je l'ai.

Puis tout d'un coup, songeant à Lucie.

— Comme elle est pâle et mince !...

D'un bond rapide sa pensée brûlante le reporta à la femme qui, une heure auparavant, s'appuyait sur son bras...

— Qu'elle est belle! dit-il avec émotion ; — son nom doit-être passion et volupté.

XI

Comme Octave rentrait, il vit devant le café Napolitain un jeune homme et une jeune femme de sa connaissance ; il s'arrêta pour les saluer.

— Je vous ai vu à Musard, dit le mari, vous étiez avec d'Arbussan... qui dormait à moitié... sa femme est rudement belle.

— Vous êtes donc amoureux de madame de Valavran, vous, dit la jeune femme en souriant...

— Pourquoi cela, grand Dieu ? dit Octave.

— Parce que vous avez présenté son mari à la comtesse... Ne savez-vous pas que personne ne lui résiste ? Et qu'elle mérite, dit-on, le nom de Circé que lui donnent ses amis... Elle est d'une infernale coquetterie.

— Bah ! dit Octave, Valavran a un ange pour le protéger contre les maléfices.

— Un ange, s'écria impétueusement son interlocutrice, mais il en faudrait vingt pour lutter avec ce démon... et encore ne serait-il pas sûr qu'ils ne fussent pas honteusement battus...

— Vous êtes bien renseignée...

— Je le crois bien, dit-elle avec tristesse, mon frère a failli en mourir.

— Lussac en était idiot, ajouta le mari; Lefèvre s'est fait casser la tête pour elle en Algérie. — Quant au comte de Bellefonds, il s'est plongé de désespoir dans les plus honteuses orgies; — depuis le jour où elle l'a chassé de chez elle, il n'a bu autre chose que de l'absinthe... et cependant elle est entourée d'amis qui l'adorent et la déclarent la plus honnête des femmes.

— Qu'elle soit ce qu'elle voudra, dit Octave, cela m'importe peu; — sainte ou païenne, elle est sans influence, — nous partons demain pour la campagne.

— Si elle a mis dans sa tête de rendre votre ami fou, c'est un homme perdu, ajouta la jeune femme... Je l'ai remarquée, ce soir, elle avait son plus mauvais air... Quoique vous ayez l'air très-sûr, j'ai peur pour cette pauvre petite madame de Valavran,

si douce, si jolie... plus jolie cent fois que cette panthère aux yeux jaunes... Mais les hommes sont si absurdement toqués; j'en ai connu un qui adorait sa femme, ils voyageaient en Italie comme deux amoureux... un beau jour sur la place de la Scala, un attroupement force le mari à s'arrêter; — il allait chercher des bonbons pour sa femme; impatienté il regarde ce qui lui barre ainsi le passage: — c'était une danseuse, une grande diablesse vêtue d'oripeaux, se démenant sur un tapis rouge et sous un soleil de feu... Croiriez-vous qu'il n'est rentré que le lendemain matin, ajouta-t-elle avec énergie... Vous jugez si les bonbons ont été bien reçus!...

— S'il oublie cette aventure, dit le mari, ce ne sera sûrement pas la faute de sa femme... tout la lui rappelle... même les choses qui en paraissent le plus éloignées...

Octave croyait en son ami, mais cependant, il s'en alla avec le pénible sentiment qu'on éprouve quand on commence à soupçonner qu'on a commis une action qui pourrait avoir des conséquences fatales.

Le lendemain, à son réveil, il sembla à Francis

avoir fait un mauvais rêve... Le souvenir de madame d'Arbussan, si brûlant la veille, se décolorait et s'effaçait visiblement; il lui revint cependant à l'esprit qu'il lui avait demandé à la revoir et qu'il avait obtenu la permission d'aller chez elle...

— Je ne sais comment j'ai pu agir ainsi, se disait-il... Je ne puis aller la voir, je serais au désespoir que ma femme la reçût chez elle; — un mot pour me dégager suffira, je l'espère...

Il jeta un coup d'œil sur sa table; la veille il avait refait sa malle et ses papiers étaient déjà enfermés !..

— Une simple carte..., se dit-il...

Et comme pour aller chez son notaire, il devait passer rue du faubourg Saint-Honoré, où demeurait madame d'Arbussan, il résolut de la porter lui-même...Mais à mesure qu'il approchait de sa maison, les souvenirs de la veille s'accentuaient plus vivement et il était presque décidé à monter chez elle, lorsqu'au coin de la rue Royale il rencontra son ami.

— Où vas-tu? dit ce dernier en lui tendant la main.

— Au diable, je crois, répondit-il avec humeur... depuis hier au soir, j'ai une atroce migraine, néan-

moins j'allais mettre ma carte chez madame d'Arbussan, à laquelle j'ai eu la sottise de promettre ma visite.

— Ma foi, si seulement le quart de ce que j'ai entendu dire d'elle hier au soir est vrai, c'est une femme dangereuse à tous égards; et il vaut autant ne pas se trouver sur son chemin...

— Que puis-je craindre?...

— Toi, rien!... mais si seulement tu lui faisais une visite, elle se croirait le droit de saluer ta femme, et je crois que ce n'est pas une société convenable pour madame de Valavran...

— Non, certes, et cependant elle est reçue partout, n'est-ce pas?

— Dans beaucoup de salons, oui; mais ce n'est pas une raison pour l'admettre dans le tien. Tu as le droit d'être plus difficile que bien des gens...

— Laisserai-je ma carte? J'éprouve je ne sais quelle vive répulsion à l'idée de franchir le seuil de sa maison...

— Eh bien, tu l'enverras par un des domestiques de l'hôtel. Nous partons toujours ce soir.

— Plus que jamais.

Ils descendirent la rue Royale et gagnèrent les Champs-Élysées.

— Elle est d'une irritante beauté, dit Francis, qui songeait encore à madame d'Arbussan.

— Oui, dit Octave. C'est la volupté... l'appel aux sens... Tout est trop accusé pour une honnête femme : le regard, le sourire, la taille, la démarche. Il y a beaucoup d'incorrections en elle, et il est très-difficile de s'en apercevoir, tant elle vous enveloppe dans son magnétisme. — As-tu vu ses mains? elles sont très-blanches, admirablement soignées, mais elles manquent de distinction ; son cou est trop large, sa ceinture est lourde.

— Je t'accorde tout, hormis qu'elle ne soit pas extrêmement désirable. C'est un rêve de passion; elle vous donne soif et faim.

— Peste! partons au plus vite... tu es grisé par elle. Heureusement que demain nous serons à Valavran.

XII

Anne Blanchard, femme du comte d'Arbussan, était la fille d'honnêtes bourgeois de Paris; elle avait été élevée avec tout le soin que la bourgeoisie met d'ordinaire à élever ses filles; ni les leçons de maîtres, ni les exemples de sa mère ne lui avaient manqué. Jamais aucun mauvais livre, je dirai même plus, aucun roman ne traîna sur la table à portée des yeux curieux de la jeune fille. On ne raconta jamais devant elle la moindre histoire scandaleuse; sa pureté fut gardée avec un soin jaloux. Sa mère, avant de la conduire au théâtre, lisait la pièce qui s'y jouait, afin de savoir si l'enfant pouvait y assister sans danger pour son innocence. Elle n'eut pas de petites amies, ni ne fut mise en pension; sa vie jusqu'à l'âge de vingt ans se passa dans sa famille avec quelques cousins mariés à des

femmes raisonnables et des parents d'un âge plus que mûr.

On songea à la marier; le choix de sa mère s'était porté sur un beau garçon passablement riche qui adorait la jeune fille, et que celle-ci semblait aimer; le mariage était presque décidé, lorsqu'un hasard mit en présence le comte d'Arbussan et mademoiselle Blanchard.

Le comte en la voyant en devint amoureux fou, *toqué*, comme il le disait lui-même ; ébloui de cette beauté si complète, attiré par son étrange regard, fasciné par ce sourire provoquant, il osa la demander en mariage... Les parents d'Anna, ravis d'une telle alliance, saluèrent jusqu'à terre, mais ne voulurent rien décider sans leur fille. Ils croyaient qu'il serait difficile de lui faire perdre le souvenir de son fiancé. A leur première parole, Anna consentit, sans un mot de regret pour le malheureux qu'elle abandonnait.

Ils furent mariés et firent un excellent ménage... Le comte avait l'habitude de passer ses soirées à son club, sa femme le laissa libre. Il l'avait présentée dans quelques salons, où elle fut bien accueillie;

sa beauté lui fit une réputation. Il se forma rapidement autour d'elle cette coterie qui, à Paris, entoure si aisément les femmes riches et belles... Aucun homme ne sembla être distingué par elle. Sa coquetterie consistait davantage dans l'art de faire valoir sa beauté, que dans ses paroles ou ses actions. Elle n'était ni très-gaie, ni très-spirituelle, un peu absorbée parfois, habituellement silencieuse, mais plus qu'habile à faire valoir son visage incomparable, ses bras de neige et l'ample mais élégante richesse de ses épaules et de son sein...

Son mari en était fier, il la trouvait prodigieusement belle et la jugeait très-froide ; elle avait une très-grande liberté, car lui-même était plus assidu au club que dans son intérieur ; il avait à part cela un petit cercle de femmes amusantes où il allait, dans l'après-midi, passer une heure ou deux...

C'était un singulier sentiment que celui qui l'attachait à sa femme. Il n'avait plus d'amour, sa toquade, ayant été satisfaite, était déjà passée. Quoiqu'elle fût sage à ses yeux, il n'avait pas d'estime pour elle. L'estime, pour être ressentie, demande un certain niveau moral où il n'atteignait pas... Il

était flatté de ses succès, mais lorsqu'on le félicitait, il ne manquait jamais de dire :

— Oui... oui... elle est assez drôle comme ça.

Et avec ses intimes, il ajoutait :

— Mais pas amusante ; voyez-vous... moins que la petite Chose de Machin.

C'était une de ses infirmités de ne jamais se souvenir d'aucun nom, ou de l'estropier d'une façon malheureuse.

Quant à elle, elle semblait parfaitement satisfaite et de son mari, et de la position qu'il lui avait faite. Elle lui témoignait de l'affection et même du dévouement. Un jour qu'on le rapporta blessé de la chasse, elle prit sa robe de chambre, ferma sa porte, s'installa auprès de son lit et ne le quitta que guéri.

— Elle a de ça, savez-vous, disait-il en parlant de sa femme, et en frappant de toutes ses forces sur sa maigre poitrine.

Au physique il était bien, presque joli garçon, un visage régulier, mais déjà couvert de rides, très-fines, imperceptibles le soir, visibles seulement au grand jour... Les yeux rougis avaient ce regard terne et pesant qui gêne les femmes nerveuses, sa

bouche défraîchie se cachait à demi sous une moustache pâle dont il rongeait incessamment les poils rares et longs. Il possédait ce qu'on appelle un air distingué, s'habillait bien, bredouillait en parlant et ne savait guère d'autre langage que celui des filles et de l'écurie.

XIII

Anna d'Arbussan attendit Francis toute la journée. Vous savez comment il se fit qu'il ne vint pas ; lorsque sept heures eurent sonné, sa femme de chambre lui remit, tandis qu'elle l'habillait pour le dîner, la carte de M. de Valavran. Ce ne fut qu'un instant avant de partir qu'il se rappela qu'il lui devait cette politesse ; il n'avait fait que songer à elle toute la journée, et avait oublié de remplir cet indispensable devoir.

— Qui a remis ça ? dit la comtesse d'un ton sec, en prenant, du bout des doigts, la carte de Francis.

— Le concierge à Baptiste, madame la comtesse.

— Appelez Baptiste.

La femme de chambre sortit et ramena le domestique.

Madame d'Arbussan était demi-nue et ses cheveux tombaient sur ses épaules.

— Allez vous informer tout de suite en bas, si c'est la personne elle-même qui a apporté cette carte.

Baptiste obéit.

— Bonjour, Nana, dit le comte en entrant. Où envoyez-vous donc Baptiste ?

— En bas. J'ai reçu la carte de M. de Valavran ; je voulais savoir s'il était venu la remettre lui-même. J'aurais voulu le voir. Puisque nous allons à Luchon et que je sais qu'il y était l'année dernière, je voulais savoir de lui de quelle façon on y vit.

— Je le demanderai ce soir à Machin... Il y a passé deux mois avec je ne sais qui... Vous savez qui je veux dire, ce grand efflanqué qui vous donnait le bras à Trouville...

— Oui, M. de Laredote.

— Justement. Eh bien, je le verrai ce soir, Nanette, et je lui demanderai...

— Vous savez bien, Gustave, que ce pauvre Laredote ne sait ni rien voir, ni rien entendre. Tâchez plutôt de voir M. de Valavran.

— Bon ! je passerai à l'hôtel... c'est là qu'il loge, m'a dit hier... l'autre.

— Savez-vous qu'il a une des plus jolies femmes de Paris! dit Anna, tout en faisant glisser sa robe sur ses épaules. Une blonde adorable... un visage de Raphaël.

— Une Vierge de Raphaël! Est-il veinard, cet animal-là ?..

— N'est-ce pas? dit-elle, avec un singulier sourire.

Voilà ma toilette finie, puis elle ajouta: Comment me trouvez-vous ?..

— Comme toujours, répondit-il en la regardant, pourrie de chic... et puis, vois-tu, ma chère, tu peux t'en vanter, tu as de ça...

Et l'imbécile traça dans l'air, avec son pouce, un galbe arrondi.

Après le dîner, il sortit comme d'habitude. Restée seule, Anna rêva un instant, puis elle mit son chapeau, jeta sur ses épaules un manteau de couleur foncée.

— Envoyez-moi chercher une voiture, dit-elle à sa femme de chambre, je vais chez ma mère. Vous

direz à Jean de venir me prendre chez elle à onze heures précises.

Elle monta en voiture et se fit conduire au Grand Hôtel; elle avait jeté un voile épais sur son chapeau.

— Allez demander si cette personne est sortie, dit-elle au cocher, en lui remettant la carte de Francis.

Il revint au bout de dix minutes.

— Parti par le train d'Orléans à sept heures quarante, madame.

— Bien, conduisez-moi rue Saint-Dominique, n°...

— Que veut dire ceci? dit-elle toute pensive, il est parti. Serait-il donc, comme le dit ce grand fadasse de Valleroy, vraiment amoureux de cette petite niaise?... Allons donc! Une femme dont on pourrait retourner le buste, sans savoir de quel côté on doit placer la figure.

Et relevant ses manches, elle regarda à la clarté des magasins ses beaux bras nus, sur l'un desquels elle appuya ses lèvres...

Arrivée rue Saint-Dominique, elle congédia le

cocher et s'arrêta devant un pavillon attenant à un magnifique hôtel dont il faisait partie...

Elle sonna à une petite porte d'une façon particulière...

Un valet de chambre lui ouvrit aussitôt.

— Monsieur est là ? dit-elle à voix basse.

— Oui, madame la comtesse, monsieur le baron s'habille...

— C'est bien, je monte...

Elle traversa rapidement l'antichambre, gravit en courant l'escalier et rencontra sur le palier un jeune homme qui venait à sa rencontre.

— C'est toi, belle, dit-il, en la prenant dans ses bras, je ne t'attendais plus ce soir...

Ils entrèrent dans un délicieux boudoir, où une seule lampe brûlait...

— Allume vite les bougies, dit-elle, tu sais bien que j'ai l'obscurité en horreur...

Le jeune homme obéit... un beau jeune homme, ma foi, trop beau, trop efféminé, quoique de haute taille et de grande mine...

Quand les bougies eurent rempli de lumière les murs couverts de satin rose et les meubles dorés,

madame d'Arbussan, qui avait jeté sa mante et son chapeau sur un fauteuil, se dressa brusquement.

— Regarde-moi bien en face, dit-elle, suis-je devenue laide ?

— Toi laide, pourquoi cette absurdité ?

— C'est que j'ai eu un échec...

Elle lui raconta alors qu'elle avait attendu Valavran toute la journée et qu'il n'était pas venu.

— Au moins toi, tu ne te faisais pas attendre, ajouta-t-elle en riant.

— Non, répondit-il en riant aussi, et il m'est même souvent arrivé d'être en avance, témoin ce jour...

— Mon cher, en ce monde, savoir arriver à l'heure, c'est tout.

Pendant ce petit dialogue, Roger de Beaufils avait ouvert une armoire et mis sur une petite table des vins fins, des bonbons, des oranges glacées, des sandwiches... Ce service terminé, il s'assit près de la jeune femme et appuya sa tête sur son épaule.

— Quelle diablesse de lubie te prend pour Valavran, dit-il, c'est le plus froid et le plus ennuyeux des hommes...

— Tu crois ça, toi, dit-elle d'un ton moqueur, tandis qu'elle croquait un quartier d'orange... Eh bien, tu te trompes. Il n'est pas de la même pâte que toi, c'est vrai, mais il faut bien changer... Il y a quelque chose dans ce visage qui me plaît. S'il éprouvait jamais une passion, cet homme-là, je crois que ce serait beau... il y a dans ses yeux de la résolution et dans les fermes contours de son visage une énergie qui me plaît. Je veux le rendre amoureux fou... tu verras, il se passera alors quelque chose de tragique, et peut-être éprouverai-je alors ce frisson de terreur que je rêve d'avoir. C'est étrange ! depuis que j'existe, rien ne m'a émue... Le jour de ma première communion, toutes mes compagnes pleuraient sous leurs voiles ; je me serais battue de n'en pouvoir faire autant ; je les enviais, ces petites bêtes, avec leur cœur gros de sanglots, et leurs yeux rougis qui les rendaient laides ; moi j'étais aussi calme que d'habitude ; je me rappelle que je cherchais à attirer les regards et à fasciner un jeune prêtre qui priait près de moi; mes manches de mousseline étaient claires, on voyait un peu mes bras roses sous le fin tissu et j'étais préoccupée de l'effet que

cela pouvait produire... Je n'étais pas novice... mon maître de piano, un affreux bonhomme, d'au moins cinquante ans, était déjà fou de moi. Pauvre vieux, il en est mort, je crois...

— Tu promettais ce que tu as tenu.

— Avec tout ça, je m'ennuie, je suis blasée, sans avoir jamais rien ressenti.

— Nous en sommes tous là... C'est de l'extrême civilisation.

— Bon! j'aimerais mieux en ce cas être sauvage...

Elle se renversa sur les coussins et croisa ses mains sur sa tête...

— L'existence est si monotone, dit-elle!... Ne rien sentir, ne rien attendre, n'avoir jamais une palpitation plus vive l'une que l'autre... Est-ce la vie cela!.. Je suis une magnifique statue, voilà... Si je devenais laide, je me tuerais... ma beauté est la seule chose que j'aime sur la terre, la seule qui me cause quelque émotion, et Dieu sait cependant si je les cherche. J'ai bien cru que je t'aimerais, tu sais, il y a deux ans, mais tu es trop semblable à moi pour qu'il y ait entre nous autre chose que de la camaraderie.

— Allons, tu es dans tes humeurs noires. Veux-tu souper, un souper comme celui d'il y a un mois?...

— Ah ! laisse donc, toutes ces créatures sont laides et bêtes... Cherche autre chose. D'ailleurs j'ai peur d'être reconnue... Je puis souper au café Anglais avec des femmes de notre monde qui sont moins laides, plus amusantes ; mais c'est un plaisir d'hiver, en été on y étouffe. Tiens, je m'en vais chez ma mère, conduis-moi jusqu'à sa porte. J'ai dit à Jean de venir me chercher à onze heures. Tu crois une chose, toi... que tu m'as dépravée... Eh bien, mon cher, quand j'ai passé une soirée chez mes honnêtes parents, leur vertu me semble si ennuyeuse que je tromperais mon mari, en sortant de là, pour le seul plaisir de mal faire.

— Ah ! tu es une rude femme !... dit le jeune homme, en prenant Anna dans ses bras...

Elle rentra chez elle à onze heures, demanda à sa femme de chambre de la réveiller pour la messe, qu'elle ne pouvait manquer sans se sentir bourrelée de remords et s'endormit en souriant...

Et dire, ô mon Dieu ! que tu refuses souvent ce repos réparateur à ceux qui ont la conscience tranquille !...

XIV

Un gai soleil de juin éclaire la pelouse et dore le vieux château. Les fleurs s'ouvrent sous ses rayons brillants, les oiseaux viennent se désaltérer avec des mouvements coquets sur la nappe d'eau qu'entourent les peupliers et les saules. Au loin sur les collines environnantes, au milieu de la prairie, des arbres, des moissons jaunissantes et des pampres verts, le clocher du village, frappé par la lumière, étincelle comme un œil de feu ; les gens du pays vont et viennent par les chemins encaissés et couverts, les sentiers blancs des prairies, chacun à leur ouvrage, heureux de ce beau temps qui mûrit la moisson et fait grossir le raisin.

Octave et Francis reviennent de leur promenade matinale, leurs chiens sautent gaiement devant eux ; ils traversent un bois qui les ramène derrière le

château ; ils hâtent le pas, car la cloche du déjeuner vient de se faire entendre, et dans un quart d'heure elle annoncera que le repas est servi. Ils se hâtent afin d'avoir le temps de changer les chaussures humides de la rosée des bois où le soleil n'a pas pénétré... Tout à coup quelque chose bondit d'un tertre élevé et tombe à leurs pieds. C'est miss Vava.

— D'où diable sors-tu ? s'écria Francis, en reculant d'un pas...

— De là, dit-elle, en montrant une espèce de grotte cachée par des broussailles.

— Voilà un joli saut, pour une jeune personne qui veut qu'on la prenne au sérieux, reprit en riant son beau-frère.

— Ne me taquinez pas, vous, dit-elle en secouant sa petite tête mutine et avec un air de défi.

— Ne te fourre pas sous mes pieds alors. Tiens, petit masque, prends des mains d'Octave ce beau bouquet de fleurs des champs et va le porter à ta sœur. On te permet de mettre dans tes cheveux ces beaux calices blancs...

— Je m'étais déjà donné cette permission, dit la

jeune fille, et elle s'élança en avant, avec la légèreté d'un oiseau ; les chiens coururent après elle et mordillaient le bout de sa longue jupe, qu'elle faisait flotter légèrement devant eux, les excitant du geste et de la voix.

— Elle est mignonne, la petite sauvage, dit Francis, et si elle n'avait pas été si gâtée...

— On ne dirait jamais qu'elle est la sœur de ta femme, répondit Octave...

— Oh! évidemment, elle n'aura jamais la pureté des traits de Lucie, ni son teint si blanc, ni surtout sa douceur, sa patience.

— Et ce je ne sais quoi qui en fait presque un ange... ajouta Octave...

— Dites donc tout de suite que je suis un diable noir comme l'encre, s'écria Vava debout devant eux, les sourcils froncés et les yeux pleins d'éclairs...

Comme une petite chatte sournoise, elle avait tourné une allée et, furtivement revenue sur ses pas, elle avait entendu ce fragment de conversation.

— Voilà ce qu'on attrape à écouter aux portes, dit Francis en riant.

— Bon, si vous y écoutiez, vous, vous en entendriez bien d'autres !

— Surtout si c'était toi qui tins le dé de la conversation.

— Oh ! moi, je ne parlerais pas de vous !

— Vraiment ! je n'en vaux donc pas la peine, selon toi !...

— Monsieur le curé nous a fait dimanche un sermon sur la charité chrétienne, et c'est ce qui me fermerait la bouche.

— Si monsieur le curé parvient vraiment à te la fermer, je lui fais don d'une bannière pour son église, ou d'une aube de dentelle, à son choix...

— Oh ! mon petit frère ! dit-elle en s'arrêtant brusquement et se jetant au cou de Francis, puisque vous êtes en veine de générosité, faites-moi un cadeau, je vous prie.

— Tu veux la lune ?...

— Non, mais un petit cheval. — Maman me le refuse... Lucie trouve qu'elle fait bien, mais si vous me le donniez, tout le monde dirait que c'est à merveille.

— Un petit cheval... avec quatre pattes... ou bien avec des ailes?...

— Non, ne plaisantez pas, Francis. Si vous saviez comme je le désire!... J'en rêve la nuit; je le vois sans cesse devant moi avec sa crinière ébouriffée, ses regards de feu, ses pieds légers... Cela serait si bon de courir le matin dans les bois de sapins, de respirer la bonne senteur qui s'en dégage!...

— Ah! tu me prends par mon faible, dit Francis en souriant, tu vantes mes vieilles forêts. Eh bien, sois heureuse, chère enfant, je te donnerai ce que tu souhaites...

— Vous êtes bon, dit-elle avec passion; puis, se jetant à son cou, elle fondit en larmes...

— Quand l'aurai-je? dit-elle, souriant et pleurant tout à la fois...

— Aussitôt que possible. Je sais que tu n'aimes pas à attendre. Il y a chez les Dorsay un poney...

— C'est celui-là que j'aime, cria-t-elle les yeux pleins de flammes, et montrant sur son visage bouleversé la joie la plus intense.

Elle courut avec des bonds d'une enfant vers sa mère et sa sœur qui venaient au-devant d'eux. .

— Elle me touche et elle m'effraye, dit Francis à Octave ; tant de volonté et de passion chez ce frêle petit être...

— Vous la gâtez, dit madame de Veyrier, à qui Valérie venait de raconter sa joie.

— Non, répondit son gendre, en baisant la main qu'elle lui présentait. J'ai songé à sa santé, que l'exercice du cheval ne peut que fortifier.

— Vous ne la trouvez pas malade, n'est-ce pas?...

— Elle déborde d'ardeur et de jeunesse... Mais voici Lucie qui nous appelle, dit Francis, qui ne voulait pas laisser voir à sa tendre mère que l'équilibre entre les forces du corps et celles de l'âme penchait toujours de plus en plus d'un côté.

XV

— Que veux-tu que je fasse? disait un soir Octave à Francis, tandis qu'assis sur la terrasse ils fumaient leur cigare, et se plaisaient à voir sa légère fumée monter paisiblement dans l'air pur. Je n'ai ni obligations, ni occupations d'aucune sorte, je m'ennuie, la vie est plate, uniforme, malsaine, nauséabonde. J'ai le spleen des Anglais, et si je ne croyais pas fermement en Dieu, je me couperais la gorge, pour aller voir de l'autre côté du rideau s'il n'y a pas pour moi quelque chose à faire.

Je sais bien ce que tu vas me dire, continua-t-il, tandis que Francis faisait tomber la cendre blanche de son cigare. — Aime, et cet avenir qui te semble si vide se remplira soudain. — Aime et tu passeras de l'obscurité à la lumière, aime et le ciel sera toujours brillant ou rempli d'étoiles... Et pardieu,

je le sais bien, qu'il faut aimer, mais le difficile c'est de le pouvoir. Suis-je né avec des sens plus raffinés que les autres hommes, ou est-ce une infirmité de ma nature, mais voici bientôt vingt-huit ans que je suis au monde et je n'ai pu encore trouver une femme avec laquelle j'eusse désiré passer ma vie ; mon premier amour a été une extravagante folie, quelque chose comme celle qui pousse le papillon à se jeter tête baissée dans la lumière. Mes ailes brûlées, je n'ai plus eu l'enthousiasme qui vous emporte au delà du réel. As-tu remarqué la différence qui existe entre ces collines quand le soleil les éclaire et leur aspect lorsqu'elles sont redevenues sombres ? Le matin, tout resplendit, chaque village vous semble un éden, chaque goutte de rosée un diamant de la plus belle eau. Tout se transforme, s'éclaire, s'épanouit, il n'est pas jusqu'à la fumée qui s'échappe du toit de chaume qui ne prenne un aspect poétique et charmant. Quelques heures plus tard, quand la divine lumière a disparu, le paysage apparaît réellement ce qu'il est ; les illusions sont parties avec les flots d'or du matin. Les villages sont pauvres et malpropres, l'herbe est desséchée,

la fumée noire indique le bois vert d'où elle s'échappe... Ah! le soleil! le soleil! Voilà le grand magicien qui change la face de la terre, nous savons bien quels sont ses enchantements, de quelle puissance il les revêt, et malgré tout, chaque fois qu'il paraît, nous nous laissons prendre à ses transformations merveilleuses.

— Le malheur est que tu sois poëte, dit Francis, tu veux trouver des fleurs sur la cime des arbres, et des pierres précieuses parmi les cailloux du chemin. Si tu demandais tout bonnement aux chênes de porter des glands, et aux rosiers, des roses, tu serais un être ordinaire comme je le suis moi-même... Un matériel, comme tu me qualifies souvent. Ce que tu aimes dans le soleil, ce n'est point sa chaleur salutaire et fécondante qui mûrit les moissons et réchauffe la terre, mais l'illusion qu'il te procure en changeant les chaumières en lieux de délices et la goutte d'eau en perle brillante... Cette espèce de folie, cette sorte de vertige, qui n'est pas un état naturel, mais qui provient de l'exaltation de ton cerveau, ne peut durer sans cesse. Quand elle disparaît, au lieu d'en louer le ciel, qui te permet enfin

de voir les choses telles qu'elles sont, tu te plains de ta clairvoyance et tu regrettes le délire de la fièvre. — Tu es absurde. — Je t'ai vu amoureux fou de vingt femmes qui n'étaient ni très-belles, ni très-intelligentes, ni au-dessus des autres ; tu les proclamais des miracles d'esprit et de beauté, tu voulais mourir pour elles, et tu as déjà oublié leurs noms. Tiens, vois-tu, tu me fais l'effet de ces enfants qui s'amusent sur le bord d'une rivière à ramasser des cailloux roses et blancs, lavés par les flots. Ils en remplissent leurs poches avec des cris de joie, et se hâtent de retourner à la maison pour serrer leur trésor. Quand ils arrivent ils sont tout étonnés de voir leurs brillants hochets ternis, décolorés, semblables à ceux du chemin. Ils les jettent avec dépit, et malgré cela, le lendemain, recommencent le même jeu.

Ils gardèrent un instant le silence.

On entendait le murmure de l'eau qui tombait doucement avec un petit bruit monotone et clair du bassin de la fontaine sur le gazon moussu... L'air agitait les feuilles, les oiseaux se couchaient à grands bruits d'ailes dans les arbres, les insectes couraient

dans les prés... Les fleurs s'entr'ouvraient ou relevaient leur calice flétri par la chaleur, pour aspirer la fraîcheur humide de la soirée... Le ciel se nuançait à l'horizon de tons exquis où le vert pâle, le bleu céleste, l'orange éclataient, se rencontrant dans une dernière harmonie, tandis qu'à l'orient le ciel s'unissait à la terre dans de pâles vapeurs, d'où se détachait à peine le profil massif d'une chaîne de rochers.

— Qui est-ce qui est heureux? dit tout d'un coup Francis, comme pour répondre à sa pensée; qui se trouve satisfait de son sort et ne voudrait en changer?. . Quoi! rêveur, poëte, artiste, tu cours après les chimères que ton imagination enfante sans cesse, avec une prodigalité qui m'épouvante. Mais ces rêves détruits l'un par l'autre et se renouvelant sans cesse, n'ont pas l'intensité persistante et douloureuse que peut avoir une idée, née dans un cerveau obstiné comme le mien. — As-tu jamais été hanté par un fantôme, toi?... L'as-tu sans cesse senti à tes côtés, vivant de ta vie et respirant ton haleine?... Quand tu t'endors, quand tu t'éveilles, vois-tu toujours le même visage, sens-tu le même

désir insensé faire battre ton cœur? Et quand ta raison, ta conscience, ton honneur, les devoirs qu'on t'a appris à respecter, les serments que tu as jurés, quand tout te défend de te laisser aller à ce vertige... comprends-tu la force qu'il faut lui opposer... la puissance qui doit le dompter? Il y a des moments où, lassé d'employer une résistance qui semble vaine, on est pris du désir de se laisser aller. Si tu as jamais remonté un courant rapide à la force de tes bras, tu comprendras l'angoisse qu'on éprouve lorsque les forces s'épuisent et de quelle douceur serait le mouvement qui vous laisserait suivre le flot qui vous entraîne.

Francis se leva et marcha quelques instants; puis revenant vers son ami et lui mettant la main sur l'épaule :

— Tu as compris?... dit-il.

— Oui! dit Octave.

— Alors trouve-toi heureux, car demain tu peux réaliser ton rêve et rester honnête homme, tandis que moi...

Il reprit sa promenade interrompue.

Octave se leva et marcha près de lui...

— Il y a un démon malfaisant qui se plaît à troubler les destinées ; tu étais si heureux !

— Depuis longtemps j'avais des luttes avec moi-même, — je trouvais mon bonheur monotone et je souhaitais d'y mettre quelque aliment, qui en renouvelât la verdeur. Je me suis marié jeune... Lucie est vraiment la première femme que j'ai adorée... J'en étais fou... Mais tu l'as souvent dit, ajouta le jeune mari, avec amertume, Lucie est un ange... J'osais à peine lui laisser voir que je l'aimais.

Elle est si bonne, si douce, si dévouée, qu'à la fin ces vertus m'impatientent et que je les donnerais toutes pour lui mettre dans l'âme un grain de cette passion qui dévore la mienne. Si j'étais un débauché je m'estimerais heureux de cette froideur calme, et j'irais demander à d'autres bras une plus vive étreinte... Mais je me connais et me redoute... Le jour où je serai envahi, dominé par une passion, je ne connaîtrai plus de bornes. Je ne tromperai pas ma femme, je la laisserai... et j'irai au bout du monde avec celle qui sera assez folle pour m'y suivre.

— Tu ne feras pas cela, dit Octave, elle en mourrait...

— Elle en mourrait! s'écria-t-il, en brisant son cigare entre ses doigts... Tu crois ça, toi!... Eh bien, moi, je suis sûr du contraire... Elle pleurera peut-être l'ami et le protecteur de sa jeunesse, mais le mari, comprends-tu, l'amant n'aura pas un regret... Elle demeurera avec sa mère... Une douce tristesse rendra son visage encore plus poétique et plus beau. Elle priera doucement, ses petites mains jointes, pour l'égaré et le malheureux... et vaquera tranquillement à ses œuvres de charité... et si un jour je revenais, je la trouverais là tranquillement installée, sans un éclair dans les yeux, sans un reproche sur les lèvres, prête à accueillir mon retour comme si je fusse parti la veille...

— Qui le sait? dit Octave...

— Moi! répondit Francis...

Et tous les deux regagnèrent le salon, d'où la voix de miss Valérie, pleine, sonore, brillante, envoyait le refrain d'une cantilène italienne.

XVI

— Valérie nous laisse bien tranquilles depuis que Francis lui a donné ce cheval, dit Lucie, un matin, en entrant dans la chambre de sa mère...

— Chaque fois qu'elle est possédée par une passion, elle est très-tranquille et très-calme pour tout le reste, répondit la baronne en se disposant à suivre sa fille dans sa promenade du matin.

Les deux femmes, munies de gants et d'ombrelles, descendirent la terrasse, et se dirigèrent vers le bois voisin.

Lucie était ravissante, — son teint légèrement animé et la légèreté de sa toilette lui allaient à merveille.

Tout d'un coup on entendit le galop de deux chevaux, et au détour d'une allée Vava et Octave débouchèrent de compagnie.

— Place! place! cria la jeune fille, en levant sa cravache, et elle passa devant les yeux de sa mère et de sa sœur comme une apparition.

— Elle va se blesser, dit la baronne alarmée.

— Il y a un Dieu pour les folles, dit Francis, qui venait les rejoindre.

— Vous n'étiez pas avec eux? reprit Lucie.

— Non, mais vous pouvez confier la petite à Octave, il est plus prudent que moi-même...

Comme ils remontaient ensemble vers la maison, Valérie, sans quitter son habit de cheval, vint au-devant d'eux...

Elle était fraîche comme une rose et vraiment très-jolie.

Elle sauta au cou de sa mère, et comme elle le faisait dans ses beaux jours, embrassa son beau-frère et sa sœur à leur faire perdre la respiration...

— Dieu, que je suis heureuse! s'écria-t-elle, en levant les bras vers le ciel. Il n'y a pas sur la terre une personne plus heureuse que moi. Quelle matinée!... Quelle bonne promenade!... Que c'est amusant d'aller vite, vite... de sentir le vent frais vous

frapper au visage ! les battements de votre cœur se précipitent, on se sent pris de fièvre et on voudrait ne plus s'arrêter.

— Toujours modérée, dit Francis, en riant.

Un cri de Lucie lui coupa la parole.

Tous s'élancèrent vers elle... Elle se soutenait à peine et son visage était d'une pâleur mortelle.

— Je me suis blessée au pied, dit-elle. Mon talon a tourné sur une pierre... J'ai très-mal.

Son mari la soutint dans ses bras, sa mère s'agenouilla pour regarder le pied blessé, et Valérie s'élança pour appeler au secours... Mais Lucie, pâlissant de plus en plus, s'évanouit tout à fait...

On la porta dans sa chambre. Octave courut à cheval chercher le médecin. Elle avait une entorse et devait rester étendue pendant plusieurs jours.

On la descendait le matin à l'ombre des grands marronniers et elle restait couchée sur une grande chaise longue, jusqu'à ce que la fraîcheur fût trop vive. Francis alors la remontait dans ses bras.

Octave tout le jour lui tenait fidèle compagnie. Il y avait une grande sympathie entre ces deux cœurs et ces deux esprits. Ils aimaient les mêmes livres,

la même musique ; le même nuage les ravissait, et tous les deux préféraient l'aspect changeant et voilé du ciel à une voûte sans nuages... Ils étaient comme deux jumeaux. On sentait chez eux cette douceur qui caractérisait Lucie, tandis que chez Francis, sous ses formes calmes, on devinait une nature violente mais qui employait une énergique volonté à se contenir. Lucie avait toujours eu un peu peur de son mari. Ce profil sévère, ces yeux froids, son air sérieux lui en imposaient. Elle était au fond aussi enfant que sa sœur, mais elle ne le laissait point voir, de peur de s'attirer un reproche ironique, ou seulement un de ces regards d'acier qui troublaient son esprit et glaçaient son innocente gaieté. Octave, par sa nature d'artiste, se rapprochait davantage de celle de cette femme délicate à l'excès. C'était comme un frère pour Lucie, elle causait avec un abandon que Francis ne lui connaissait pas ; elle lui disait de ces riens charmants qui sont la vie d'une femme, et que dédaignait d'entendre son mari.

Octave était heureux, il ne demandait pas autre chose que d'être assis à côté d'elle, qui lui semblait la plus belle de toutes les femmes. Il n'avait jamais

causé avec ce charme, et il trouvait dans ces chastes rapports une douceur extrême où il se laissait aller, sans prévoir ce qu'elle pourrait avoir de dangereux.

Madame de Veyrier, appelée à Bordeaux pour quelques affaires, était absente depuis plusieurs jours. Vava était restée à Valavran. Elle montait à cheval, le matin, et l'après-midi, suivant son humeur, courait les villages, les bois, les prairies, ou restait paresseusement étendue sur sa chaise américaine, se balançant du bout de son petit pied et agitant un grand éventail espagnol que lui avait donné Francis.

Depuis quelques jours elle était plus assidue auprès de sa sœur, elle écoutait la lecture que faisait Octave, ou le regardait dessiner, ou se jetait dans un grand fauteuil, au salon, s'il lui prenait fantaisie d'entendre les mélodies charmantes et douces qui naissaient sous les doigts du jeune homme. Ce changement d'habitude ne pouvait échapper à l'œil pénétrant de son beau-frère, et il souriait malicieusement à l'écart, quand il voyait la jeune indisciplinée venir s'asseoir tranquillement sous les arbres et y rester, le cou penché sur sa broderie, pendant de longues heures.

Une après-midi où la chaleur était excessive, Francis, fatigué d'une grande course, s'était étendu sur le gazon près du petit étang et s'était endormi à la fraîcheur de la source. Vava était rentrée, accablée, disait-elle, par le temps orageux... Octave et Lucie étaient restés seuls : leur organisation s'accommodait à merveille de cette température, qui agitait les nerfs de Francis et brûlait le sang de la jeune femme.

Ils causaient tous les deux à voix basse, elle, la tête renversée sur ses oreillers, enveloppée d'un long peignoir blanc, ses boucles blondes éparses sur son front et ses épaules.

— Voulez-vous me permettre d'esquisser votre portrait, dit-il ?

— Si vous voulez, dit Lucie.

Il prit ses crayons et s'installa près d'elle.

Il ne parlait plus, mais il la regardait. Son crayon effleurait légèrement le papier, et y traçait les purs contours de ce visage charmant. Il semblait à Octave, plongé dans la contemplation, que ses mains elles-mêmes relevaient les ondes de ces cheveux légers, que dorait le soleil, et qu'elles couraient

autour de ces tempes blanches comme la neige, et sur le rose pâle de ces petites joues.

Ils ne se parlaient pas, mais il s'élevait une voix dans leurs âmes et ils s'entendaient et se comprenaient.

Les regards d'Octave se croisaient avec ceux de Lucie.

Tout à coup une ombre se projeta sur le papier, Octave se retourna, c'était Valérie...

— Pourquoi faites-vous le portrait de ma sœur? dit-elle d'une voix sombre. Si Francis veut l'avoir, il peut le dessiner lui-même.

Lucie rougit légèrement.

— Je ferai le vôtre aussi, Valérie, si cela vous plaît, dit Octave, en retombant brusquement du ciel sur la terre.

— Pourquoi? dit-elle, sur le même ton, je suis laide, moi. Mais si j'étais mariée, je ne permettrais pas que personne me regardât comme vous regardiez Lucie tout à l'heure.

— Vous seriez bien sévère, répondit le jeune homme, en donnant à l'œil de Lucie un trait qui en accentua la profondeur.

— Montrez-moi ce portrait.

— Tout à l'heure, lorsqu'il sera achevé.

— Il n'est pas ressemblant. Les yeux sont trop grands, la bouche trop petite, le front trop bas, les cheveux mal plantés. Francis, cria-t-elle, en voyant son beau-frère se lever, venez donc voir le portrait de Lucie, dessiné par M. Octave.

Et, enlevant lestement la feuille de papier, elle courut la porter triomphante à son beau-frère.

Le soir même, tandis que Francis se promenait sur la terrasse, en fumant son cigare, et que sa pensée l'emportait sans doute loin des lieux où il était, un bras mince et délicat se glissa sur le sien, et une forme blanche se plaça à ses côtés.

— C'est toi, petite, tu vas t'enrhumer, avec ta robe légère.

— C'est que... j'ai besoin de vous parler, Francis...

— Bon. Ton poney est-il boiteux?...

— Ce n'est pas cela. Gyp se porte à merveille.

— Alors?...

— Alors... O Francis! personne ne m'aime!... personne ne veut s'apercevoir que je ne suis plus

une petite fille!... Je voudrais tant être aimée!... Écoutez-moi, mon frère, je ne parlerais pas ainsi que je le fais à ma mère, parce qu'elle dirait que je suis inconvenante, ni à ma sœur qui est au-dessus des choses de la terre qu'elle ne comprend pas. Elle serait effrayée... voilà tout. Mais vous, vous êtes un homme!... Triste souvent, vous ne vous moquerez pas de moi lorsque je vous dirai que, malgré votre affection à tous, je me sens seule, isolée, malheureuse!!... Je voudrais être la première pensée dans le cœur de quelqu'un, Francis. Je voudrais...

Elle s'arrêta embarrassée.

— Continue, dit gravement son beau-frère.

— Eh bien, poursuivit-elle avec résolution, je voudrais avoir un être auquel je puisse me dévouer, qui occupe les forces de mon cœur et celles de mon esprit, pour lequel j'aimerais vivre et qui vécût pour moi... Je vous le répète, je me sens seule!... Quand je suis triste, personne ne me dit : Qu'as-tu? Quand je chante, nul ne m'admire... Si je suis en beauté, on ne me dit pas : Tu es plus jolie aujourd'hui qu'hier! Toutes les jeunes filles sont-elles ainsi? Je l'ignore... Je n'ai reçu de confidences d'au-

cune d'elles! Suis-je une exception en pensant ainsi? D'autres que moi souffrent-elles?...

Elle s'arrêta, et, dans sa pureté, regarda son beau-frère en face. Celui-ci contempla ce visage expressif qui resplendissait d'innocence ; il ne savait que dire. Tous les mots lui semblaient grossiers. Il ne pouvait pas la renvoyer à ses poupées, sans blesser la confiance qu'elle mettait en lui. Il gardait donc le silence, tandis que les grands yeux brillants d'anxiété de la jeune fille se fixaient sur lui...

— Quand j'étais seule avec maman en Italie, reprit-elle, j'étais heureuse, parce qu'elle était toujours occupée de moi. Nous sortions ensemble, nous causions comme deux amies. J'étais malade, et pourtant j'éprouvais un bien-être que je n'ai plus aujourd'hui, quoique j'aie recouvré la santé. Mais depuis que nous sommes ici, maman cause toujours avec ma sœur, vous avec elles deux, M. de Valleroy...

— M. de Valleroy?...

— Avec tout le monde, excepté avec moi.

— Tu n'as pas les distractions de ton âge, dit

Francis, voilà la cause de tes ennuis ; tu es seule au milieu de gens sérieux, doux et paisibles ; tu me fais l'effet d'une petite hirondelle dans un nid de tourterelles. Nous t'avons trop oubliée... je te croyais à tes leçons d'anglais et à tes broderies. Gyp ne te suffit plus ?... il te faut un autre dada, n'est-ce pas ? Que dirais-tu d'un voyage ?...

— Où ça ?

— Où tu voudras !...

— Aux Pyrénées, alors !... Nous ferons des excursions. Nous gravirons des montagnes, nous traverserons des glaciers... Ah ! je me sens renouvelée... Quand partons-nous, cher frère ?...

— Laisse-moi le soin de décider à cela ta mère et ta sœur.

— Que vous êtes bon, cher Francis !... Tenez, toutes mes idées noires se sont envolées à la pensée de partir... Pourvu que Lucie !... Bah ! elle voudra puisque vous voulez... et maman voudra parce qu'elle veut.

— Et je veux parce que tu as voulu... Tu vois bien, petite, que c'est toi qui nous mènes...

— Je crois que j'ai été très-ingrate, n'est-ce pas,

Francis ?... Je me sens dévorée de remords... Dire que je me plaignais de n'être pas aimée... et que voulais-je donc, mon Dieu ?

— Puisses-tu l'ignorer encore longtemps ! murmura Valavran avec l'accent de la prière.

XVII

UNE POIGNÉE DE LETTRES

A monsieur Octave de Valleroy

Château de Valavran, 1er novembre.

Ne nous attends pas à Paris, nous n'y reviendrons pas cet hiver ; le prétexte, c'est la santé de Valérie qui est encore mal affermie ; la raison, c'est la volonté que j'ai de fuir le péril qui me menace. J'aime ma femme, j'ai juré de l'aimer, je veux, je dois lui demeurer fidèle. Je ne sais vraiment pas pourquoi ce serment, prononcé en face de Dieu et du monde, serait tenu moins rigoureusement que toute autre promesse. On peut, sans forfaire à l'honneur, le trahir, dit-on. Cela n'est pas mon avis, je le tiens pour sacré, et je me déclare misérable si j'y manque.

Je sais que je prêterais à rire si je tenais tout

haut ce langage... mais cela m'importe assez peu, et mon estime, qui est après tout celle d'un homme d'honneur, me suffit. Chacun a sa conscience, la mienne me trace une voie, je dois la suivre, sans m'inquiéter si celle de mes voisins est la même, et s'il n'y a pas chez eux des détours qui ne sont point dans mon chemin.

Nous sommes restés deux mois à Luchon. J'ai rencontré partout madame d'Arbussan, à la promenade, au concert, au casino, dans la vallée du Lys, au lac, toujours belle, toujours fêtée et vivant dans la meilleure compagnie. Son mari l'accompagnait, — quel piètre personnage! — Il s'était engoué d'une fille rousse avec laquelle il faisait de nombreuses excursions dans les environs. Il faut que cette jeune femme ait des principes solides, pour qu'ainsi abandonnée, elle garde son attitude hau taine qui lui a concilié ici le respect de tout le monde.

C'est une âme ardente, mais fière... Elle mourrait plutôt que de laisser soupçonner les souffrances que son mari lui impose... J'ai vu cependant quelquefois ses beaux yeux s'attrister et le sourire expirer

sur ses lèvres en regardant des fiancés ou un ménage heureux.

Ce n'est pas qu'une aussi noble femme puisse aimer ce pâle polichinelle, mais elle voit sa vie perdue, condamnée à l'isolement, et, pour un cœur comme celui qui anime son beau visage, cette solitude sans espoir doit être pire que la mort...

Quelques mots jetés dans les conversations, même les plus frivoles, m'ont fait soupçonner ce que je t'écris. Je n'ai jamais causé seul avec elle, mais ma femme et sa mère la trouvaient charmante, si douce, si résignée, et Valérie la déclarait irrésistible.

J'ai dû résister au courant qui les entraînait. J'ai eu à me vaincre, crois-le bien, et mon courage est de ceux qui ne doivent pas affronter le danger... Enfin j'espère ne plus la revoir; elle demeurera dans mon souvenir comme un rêve brillant; d'ici quelque temps j'y penserai sans remords sans doute, et la victoire que j'aurai remportée sur moi-même, si elle me coûte cher à l'heure qu'il est, sera pour moi un gage de sécurité et de paix.

Viens nous retrouver à Nice, Lucie t'en prie avec moi; quant à Vava, elle ne prononce plus ton

nom. Je crois qu'au fond elle t'en veut de n'être pas venu nous rejoindre ici.

Du reste, elle commence à avoir quelques succès. A mon grand étonnement, cela ne lui tourne pas la tête ; il y a de la résolution dans ce petit corps chétif... Je commence à être plus rassuré sur ce caractère où tant d'éléments divers s'agitent et se combattent.

Lucie est toujours un ange. . elle passe à côté du mal le plus évident et le plus triomphant sans s'en douter... Peut-être vais-je dire une chose monstrueuse... mais pour apprécier cette candeur si grande, cette placidité si sereine, faudrait-il avoir plus vécu que je ne l'ai fait...

Te rappelles-tu A*** qui, après avoir aimé pendant quinze ans les filles les plus belles et les plus dépravées de Paris, a fini par épouser une femme presque laide, mais d'une bonté et d'une éducation parfaite ?

— Comment peux-tu l'aimer, après avoir connu de si belles créatures ? lui demandait son frère.

— Parce qu'elle me repose des autres, répondit-il.

Je crois que, dans ma jeunesse, je n'ai ni assez souffert ni assez aimé.

Décidément nous avons dans le cœur un trop plein qui a besoin de s'épancher.

Il faut pleurer. La douleur est une bonne mère, elle épure l'âme et la fortifie; ceux qui n'ont pas vu les orages, qui n'ont pas affronté les tempêtes, ne comprennent pas la douceur d'un ciel pur.

Adieu, viens nous rejoindre.

FRANCIS.

Roger de Beaufils à madame d'Arbussan

Nice, novembre.

Je suis dans une villa merveilleuse, assise au bord de la mer. Ma mère l'a louée pour la saison. Que fais-tu à Paris, petite reine? Tout Paris est à Nice, en grande toilette, en grande dépense, en grande gaieté.

Ton mari s'est arrêté ici pour passer une journée avec moi. Très-touché du procédé, je l'ai entretenu tout le temps de tes vertus. J'ai remarqué avec joie qu'il y croyait plus que jamais... On n'est pas plus

habile que toi. Dis-moi, belle, où as-tu trouvé ce joli torrent de larmes, versé avec tant d'art au moment où il te quittait? Il m'en a parlé avec un parfait contentement... je le crois pardieu bien, ce n'est pas pour tout le monde que tu tiens en réserve ces belles perles liquides qui semblent à regret quitter tes yeux dorés pour glisser sur tes joues en fleur.

Bref, le cher homme emporte ce souvenir avec lui en Égypte. Ce n'est pas lourd et ce n'est pas coûteux. Ceci te préservera de le revoir de sitôt... il trouve une grande douceur à se sentir ainsi regretté... Si tu avais pu t'évanouir de douleur, tu ne l'aurais plus revu. Les émotions de la vanité satisfaite sont plus fortes, chez cet être imparfait, que les douceurs de ta présence.

Allons, viens ici, j'ai besoin de te voir, — l'existence est fade sans toi, — tu es si franchement mauvaise ! Pas l'ombre de cœur, tu sais... rien sous cette belle poitrine... rien du tout.

Adieu, belle des belles, je pars pour Monaco. La chaise de poste tout attelée attend devant la grille, je n'ai plus que le temps de plier ma lettre et de t'embrasser.

A propos, j'ai retrouvé, ce matin, tes lettres de Luchon ; ton amoureux transi est ici en famille. Si tu as toujours la vieille toquade de le rendre insensé, arrive vite... Mais prends garde, il ne me paraît pas des plus complaisants... et si tu poussais trop loin la plaisanterie cela deviendrait sérieux.

Cependant, si cela te faisait venir ici, mignonne, je bénirais cet honnête et cher garçon... On peut encore s'amuser à Nice. On ne soupe pas mal, et il y a une foule d'étrangères très-lancées...

Dis-moi si tu viens ; je te trouverai quelque joli nid comme tu les aimes, très-confortable et très-brillant...

ROGER.

P.-S. — Ton mari est très-malade, t'en es-tu aperçue ? Il a une petite toux sèche qui indique qu'il ne doit pas faire un long séjour dans cette triste vallée de larmes... Il compte beaucoup sur le climat du Caire pour le remettre. Il vante du reste sa force et sa santé à tout venant ; tu sais, les gens ruinés parlent toujours de leur fortune...

A propos de gens ruinés, je suis très en train de faire mon chemin pour entrer dans cette illustre compagnie. Heureusement que j'ai encore deux oncles et une tante... mais ils se portent à... m'enterrer...

DEUXIÈME PARTIE

I

NICE

Par une belle après-midi du mois de janvier, Roger de Beaufils fut chercher madame d'Arbussan à la gare pour la conduire à la villa qu'il avait louée pour elle, la veille ; ils étaient ensemble dans une de ces petites voitures basses, si fort à la mode à Nice, et qui ont sur toutes les autres l'avantage de ne vous préserver ni de la poussière des rues, ni des éclaboussures du ruisseau.

— Tu n'es pas fatiguée ? demanda le jeune homme à sa belle compagne qui, d'un air languissant, regardait les passants.

— Moi!... point; j'ai dormi toute la nuit, comme

un ange... Tiens!... tiens!... voilà le gros d'Aible-val là-bas... Quelle est cette maigrichonne au nez retroussé à laquelle il donne le bras?...

— Ça?... c'est madame Karouskoff, une Russe qui joue à Monaco un jeu assez drôle... Figure-toi qu'elle prend dix louis, elle les met à Passe, et si c'est...

— Je n'entends rien à ces affaires-là... passe ces détails.

— Ça te manque... Elle habite ici, sur la promenade des Anglais, une très-belle villa, et tous les jours que le bon Dieu fait...

— Ou le diable, il me paraît ici beaucoup plus présent...

— Ou le diable, si tu veux, tu dois t'y connaître. Eh bien, elle s'embarque sur la *Palmaria*, un méchant petit bateau qui fait le trajet de Nice à Monaco, et, par tous les temps, et quoique souffrant horriblement du mal de mer, elle va jouer. Elle repart à onze heures par la même voie, après avoir perdu jusqu'à son dernier louis, et mille francs en plus qu'elle emprunte au garçon de l'hôtel de Paris, en lui laissant sa montre et ses bracelets en gage... Le

lendemain matin, son valet de chambre vient à la première heure dégager les bijoux... Dans l'après-midi elle recommence sa petite affaire... C'est ainsi qu'elle emploie l'énorme pension que son mari lui paye pour la tenir éloignée de lui. C'est à peine si elle achète pour sa toilette ce qui lui est nécessaire; elle fait de rudes économies de blanchissage, va!... Quant à payer ses gens et son cuisinier, ceux-ci ont dû y renoncer. C'est beaucoup quand elle ne leur emprunte pas de force l'argent que son mari leur envoie...

— Tiens!... Elle a une passion cette femme... Elle est heureuse... Il faudra que j'essaye de jouer, moi aussi... Si cela allait m'amuser!

— Je te conduirai à Monaco, c'est assez drôle, du reste. On s'y amuse, tu sais. Mais, dis-moi, qu'as-tu dit à ta mère pour quitter Paris aussi subitement?

— Que mon médecin m'ordonnait un air plus chaud, et que d'ailleurs, en l'absence de mon illustre époux, je ne pouvais aller dans le monde. Figure-toi (ô sainte simplicité!)... que ma mère croit que Nice est un refuge pour les malades, une manière

d'hôpital, et que je viens y remplir l'office d'une sœur de charité.

— Jolie sœur de charité, murmura le jeune homme avec un sourire...

— N'est-ce pas?... Mais que veux-tu?... Ces braves gens me croient de leur espèce... Ce n'est pas leur faute si je ne leur ressemble pas... Du reste, je suis enchantée d'être ici, — c'est joli, et ça sent bon, ajouta-t-elle en enflant ses jolies petites narines, et puis tu y es, c'est quelque chose.

— Et Valavran aussi...

— Je ne l'ai pas oublié, — puisque c'est pour lui que je viens...

— Quel drôle de caprice, je ne puis le comprendre. Qu'est-ce qui t'amuse chez ce grand garçon?

— Sa bêtise.

— Bon!... il n'y a pas que lui de bête au monde.

— Non... Mais tu sais, au milieu d'un verger, il faut bien se décider à choisir un fruit. Mais quelle famille, mon ami, quelle famille! comme dit Hyacinthe dans je ne sais quelle pièce... Ils sont inouïs... Le mari a ce qu'on appelle des principes...

Tu sais, moi, j'appelle ça le droit d'ennuyer les autres, et il y tient avec une fermeté digne d'un meilleur sort. Ce qu'il y a d'amusant, c'est que juché sur eux, il se croit invulnérable. Mais le jour où il se débarrassera de sa petite cargaison, il ira bien... je t'assure... et il ira loin... Il croit à tout, ce garçon là... à l'honnêteté des femmes et à l'honneur des hommes...

— Où donc a-t-il vécu?

— Pas dans ton milieu, assurément... Quant à sa femme... c'est une jatte de lait, une couche de neige, nouvellement tombée, une première communiante après l'absolution... Elle est d'un blanc idéal. Ce qu'elle doit amuser son mari, je te le laisse à penser. Elle ressemble d'ailleurs à sa mère, qui est veuve.

— On le deviendrait à moins.

— Elle lui ressemble comme deux gouttes d'eau; seulement la jatte de lait a été écrêmée, la neige s'est fondue, et la première communiante suit son catéchisme de persévérance... A Luchon je voyais souvent ces honnêtes gens. On m'appréciait fort... Mais le Valavran, qui m'adore et qui a peur de

faillir, a ralenti l'ardeur qu'on mettait à me rechercher.

— A cause de ses principes ?

— Toujours, il dort avec...

— Ça doit être un bon soporifique !...

Au même instant, la voiture entrait dans un délicieux jardin d'une des nouvelles rues de Nice. La maison basse, large, d'un seul étage, un rez-de-chaussée élevé sur une terrasse de marbre blanc, était bien exposée au midi et se cachait sous une avalanche de fleurs.

— Es-tu contente de ta maison ? dit le jeune homme en mettant pied à terre, et en aidant madame d'Arbussan à descendre.

— C'est ravissant... Comment as-tu trouvé cela ?

— Ceci a été préparé *con amore* pour une femme qui avait promis et qui n'a pas voulu venir ; j'ai profité de son caprice.

Ils parcoururent l'appartement où se trouvaient réunies deux chambres à coucher, deux cabinets de toilette, une salle de bains, un salon et une salle à manger. Au sous-sol les cuisines et les chambres des domestiques.

— C'est parfait, dit madame d'Arbussan, et tu m'as trouvé une cuisinière ?... Tu sais que je mange, moi...

— Mieux que cela, — un cuisinier, un véritable artiste. — C'est un garçon très-intelligent que j'ai eu pendant quelque temps à mon service l'an dernier. Il est Italien et valet à tout faire... Tiens, le voilà.

— Approche, Ménéghin. Voici ta nouvelle maîtresse.

Un homme mince, pâle, à la figure rasée, se présenta et salua jusqu'à terre.

— La signora contessa dînera à six heures ?

— Oui, pour aujourd'hui. Demain vous recevrez mes ordres définitifs, et surtout, épargnez-moi les détails du ménage ; sachez vous-même vous commander ; ma femme de chambre qui va arriver avec mes bagages vous dira quelles sont mes habitudes.

— A tes fourneaux, Ménéghin... ajouta Roger, et fais tes preuves aujourd'hui... La contessa m'a invité à dîner.

— Il a une singulière figure, dit madame d'Arbussan, quand le cuisinier se fut retiré. Il assassine-

rait un homme, comme il tord le cou à un poulet, je gage.

— Comme tu y vas !... Il est resté deux ans chez le prince Straby, et on était fort content de lui... Un jour cependant il se prit de querelle avec un des valets de chambre, et...

— Et...

— Eh bien ! tu sais qu'ici les gens, en guise de coups de pied...

— Donnent des coups de couteau, c'est ce que je te disais : il a quelque chose sur la conscience.

— Bah ! un mouvement de colère et des ragoûts délicieux...

— Il est de fait que cela vaut mieux qu'une conduite irréprochable et le brouet des Spartiates.

II

Pour qu'Anna d'Arbussan eût quitté Paris et fût venue s'installer à Nice, il fallait que l'attrait qu'exerçait Valavran sur elle fût plus fort qu'elle ne voulait le dire. Ce n'est pas qu'elle l'aimât — elle ne le pouvait — n'ayant ni un cœur, ni même des sens... Mais elle était avide d'émotions et elle comptait en trouver dans l'amour de Francis. — Il ressemblait si peu aux hommes qui l'avaient déjà aimée... Il y a des femmes nées pour le mal : elle était du nombre ; sa conscience n'existait pas; si avec cela elle eût eu des passions, son influence pouvait être terrible... Mais comme elle était incomplète, le désir seul d'en avoir la tourmentait ; le mal a sa grandeur, l'ange déchu sa beauté, les passions leur magnificence... comme les orages du ciel et les tempêtes des océans... Mais la déprava-

tion de l'esprit jointe à la sécheresse du cœur ne produisent que des fautes sans excuse et des désordres dont rien de vraiment humain n'atténue la laideur.

C'était une femme manquée, que cette belle Anna, si fière de sa beauté. Un marbre splendide cachant une grossière argile ; elle n'aimait rien et n'avait jamais rien aimé ; elle était un être à part en ce monde n'ayant jamais touché ni à ses joies, ni à ses douleurs.

Elle avait fait des extravagances, des folies pour se sentir vivre et elle n'avait jamais réussi à réveiller une émotion de terreur, de plaisir ou d'amour dans ses sens, non pas engourdis, mais morts... anéantis avant d'être nés... Elle était frappée de stérilité et ressemblait à ces beaux fruits dont parlaient autrefois les voyageurs des plaines de Sodome ; l'apparence en est splendide et ils ne contiennent qu'une cendre nauséabonde.

Et Francis, cet homme au cœur pur, à l'âme généreuse, forte, vivante, l'aimait... Il l'aimait comme la personnification de son rêve ardent et doux. Elle lui représentait l'amour avec ses dévoue-

ments, ses héroïsmes, ses entraînements absolus. Sur ce beau visage pâle et velouté, dans ces yeux sombres qu'éclairait un rayon d'or, sur ces belles lèvres empourprées, dans les ondes épaisses de ces immenses cheveux, il croyait reconnaître les signes évidents d'une nature qui répondait à la sienne et qui, souffrant comme lui des mêmes espérances trompées, des mêmes déchirements douloureux, cachait son mal avec le soin scrupuleux d'une âme délicate et d'une conscience rigide.

Il l'aimait... il l'aimait... et lorsque, par une belle matinée où le soleil dorait les montagnes, la ville et la mer, il la rencontra près des flots, les yeux sur eux (lui qui les avait tant de fois contemplés ainsi, le regard perdu, l'âme soulevée), l'homme fort se sentit faiblir. Elle vit la pâleur de son front, le tremblement de ses lèvres quand, se levant soudain et couvrant son visage de l'éclat d'une joie passionnée, elle alla vers lui et posa ses deux mains dans les siennes avec l'élan d'un sentiment contre l'impétuosité duquel elle se trouvait sans défense.

Dès ce jour-là, le cœur de Francis ne lui appartint plus... Sa résistance était vaincue. — Circé

triomphait.— Il passait toutes ses soirées chez elle, à ses pieds, éperdu d'amour, fou de bonheur, mais cruellement déchiré par les remords de sa conscience qui lui montrait, au milieu de ses joies coupables, Lucie trahie, Lucie délaissée, au mépris des serments les plus sacrés.

III

La villa qu'avait louée M. de Valavran était spacieuse et confortable ; elle donnait d'un côté sur la promenade des Anglais et de l'autre sur la route de France; un grand jardin l'entourait, et dans les belles après-midi, Lucie et sa sœur, leur ouvrage à la main, venaient travailler sous un pavillon de plantes grimpantes, d'où elles voyaient et la mer qui se brisait à quelques pas de leur jardin, et la promenade encombrée à cette heure de tout le high-life étranger... C'était un coup d'œil charmant, et plus d'une fois Valérie abandonna son livre et sa broderie, pour regarder les belles promeneuses, leurs toilettes élégantes et les hommes qui s'empressaient autour d'elles, avec des allures familières et gaies.

Madame de Veyrier n'était pas avec ses filles. A

8

peine arrivée à Nice, elle fut soudainement mandée par un télégramme auprès d'un vieux parent malade qui avait pris soin d'elle dans sa jeunesse. Il habitait le nord de la France, dans un climat brumeux et froid ; elle n'osa pas y conduire Valérie, et elle céda, avec joie, aux instances de sa fille aînée qui lui demandait de la lui laisser ; elle était devenue une compagne pour sa sœur, qui apercevait chaque jour davantage les grandes qualités dont l'enfant gâtée avait été douée.

Elle avait grandi depuis l'époque où je vous l'ai présentée, et quoiqu'elle fût encore trop maigre, son visage commençait néanmoins à prendre une sorte de beauté, attirante, singulière, pleine de contrastes charmants ; les yeux étaient de flammes, la bouche fine, le sourire doux ; sa santé s'était beaucoup fortifiée, sa turbulence attiédie, son inquiète vivacité apaisée ; l'équilibre si longtemps souhaité commençait à s'établir, mais il était encore si faible qu'il eût fallu à peine le poids d'une fleur pour le faire chanceler.

C'était encore une enfant difficile à conduire, mais non pas à surveiller, car jamais un mensonge

n'avait souillé ses lèvres ; si elle commettait une faute elle était la première à s'en accuser ; la difficulté était de lui donner la science du bien et du mal suivant les lois du monde, car son esprit franc, généreux, passionné, détruisait les règles du convenu avec une étonnante logique et une hardiesse de paroles qui faisait trembler sa mère, tandis qu'un sourire vague, mystérieux errait sur les lèvres de sa tranquille sœur.

Leur vie, à Nice, dans cette colonie brillante, était aussi paisible qu'à Valavran ; elles se levaient de bonne heure, et, sous la direction de Francis, on faisait, dès les premières heures de la matinée, une longue promenade, soit sur le bord de la mer, soit dans les sentiers de la montagne, sur les pentes couvertes d'un gazon épais, sous les grands oliviers, sous les caroubiers aux rameaux tourmentés. Après la promenade, ils déjeunaient ensemble, sur une petite terrasse inondée des rayons du soleil levant. Après ce premier repas, les deux jeunes femmes rentraient dans leur chambre, Francis sortait ; on se retrouvait l'après-midi pour faire une promenade en voiture jusqu'à l'heure de dîner. Dans la soirée

ils allaient quelquefois au spectacle; le plus souvent M. de Valavran restait avec elles à la maison jusqu'à dix heures, puis il sortait de nouveau pour fumer un cigare, disait-il, ou pour aller au cercle. A onze heures, Lucie et sa sœur se couchaient, sans attendre Francis, qui avait la clef d'une petite porte donnant dans son cabinet de toilette; de cette façon il ne réveillait personne et aucun de ses domestiques ne l'attendait...

Cette douce existence passée en plein air avait amené sur les joues de Valérie de pâles petites roses, semblables aux premières églantines que nous donne le printemps, mais elle ne semblait pas aussi favorable à sa sœur ; sans qu'elle se plaignît cependant, son doux visage de madone s'altérait chaque jour davantage, une ombre bleuâtre marquait un cercle autour de ses yeux bleus... Valérie s'inquiéta; Francis, un jour, à déjeuner, lui en fit la remarque ; la jeune femme rougit beaucoup, puis devint très-pâle, sourit faiblement, puis tout d'un coup fondit en larmes. Sa sœur s'élança vers elle pour la soutenir dans ses bras, mais déjà son mari, pris d'une inquiétude mortelle, tenait sa main

dans les siennes et la questionnait tendrement.

Ce n'était qu'un malaise, dit-elle, dont elle ne pouvait se rendre compte et pour lequel on ne devait pas s'inquiéter. Mais ce jour-là, Francis ne sortit pas et resta près d'elle; il semblait qu'il y eût entre eux un secret prêt à s'échapper de leurs lèvres... Les yeux profonds du jeune homme interrogeaient le visage altéré de sa femme ; elle-même plusieurs fois le regarda, comme si elle allait parler, mais bientôt elle détournait la tête et cachait les nouvelles larmes qui coulaient sur ses joues.

Un soir, à l'heure où Francis sortait d'habitude, il s'installa près de la lampe où Vava dessinait, avec beaucoup plus de hardiesse que de bonheur, un caroubier dont les branches gigantesques offraient quelque ressemblance avec les pattes d'une araignée de mer... Lucie, étendue sur un canapé, feuilletait un album.

— Tiens, dit Valérie, vous ne sortez pas ce soir, Francis?... comme c'est gentil à vous...

— Il ne faut pas vous gêner, mon ami, reprit faiblement Lucie. Vous avez passé toute la journée à la maison, vous devez avoir besoin d'air et d'exercice...

— Bah, il n'en mourra pas... Tenez, voilà votre porte-cigare, fumez et prenez le thé avec nous... n'est-ce pas, Lucie, nous allons lui donner des sandwiches pour fêter l'enfant prodigue... Tiens! si maman était ici, je me croirais à Valavran, ajouta la jeune fille, avec une expression de tristesse...

— N'aimes-tu pas mieux Nice?...

— Non, non, j'aime bien la vraie campagne, moi. Là, au moins, vous restez toujours avec nous... il n'y a pas de club Masséna à Valavran... Qu'est-ce que vous trouvez de si amusant à aller au cercle?

— T'ai-je dit que j'y allais? demanda Francis en prenant un crayon pour le tailler.

— Ma foi, je le suppose; où vont donc les hommes quand ils ne passent pas la soirée chez eux?

— Où il leur plaît d'aller, dit tranquillement Lucie.

— Ils sont bien heureux... je voudrais être comme eux. Avez-vous vu quelques noms de connaissance, dans la liste des étrangers, Francis?

— Fort peu, les Russes sont en majorité avec les Américains.

— Moi, j'ai cru voir, ce matin, passer devant la

maison notre belle voisine de Luchon, madame d'Arbussan; elle avait dépassé le jardin, marchait vite, je n'ai pu voir son visage, mais je jurerais que c'est elle.

— L'avez-vous rencontrée, Francis? demanda Lucie.

— Non.

Pourquoi mentit-il? Ce *non* s'échappa de ses lèvres, comme malgré lui... S'il eût été plus sûr de son visage, il serait revenu sur cette dénégation, mais il eut peur d'être trahi par lui.

— Je l'ai reconnue à sa démarche, continua Vava, et à la façon dont elle soulève d'une main ses longues jupes brodées. Pourquoi ne portons-nous pas des robes à traîne dans la rue, Lucie? C'est si joli!... Et j'ai encore reconnu ses tresses énormes qui, quoique admirablement lisses et brillantes, ont l'air d'être toujours prêtes à se détacher pour l'entourer comme d'un voile... C'est ce qu'on appelle, je pense, une coiffure artistique. C'est bien plus joli que nos énormes chignons... Elle sait très-bien s'habiller, et de plus elle est vraiment belle. Nous la verrons, je pense, au bal que donne après-demain

madame de Saint-Sauveur ; car nous y allons, n'est-ce pas, Lucie ?

— Sans doute, si cela n'ennuie pas Francis de nous y accompagner. .

— Je voudrais bien voir cela, s'écria Vava. N'est-ce pas, petit frère, que vous serez très-orgueilleux et très-fier de nous conduire au bal? Lucie a une robe bleue avec laquelle elle aura l'air d'une fée, et moi, je serai tout à fait gentille avec ma robe blanche garnie d'aubépine rose...

— Si cela vous amuse, murmura Francis, je suis à votre disposition. Mais je croyais, Lucie, que vous détestiez les grandes fêtes...

— Oui, à Paris, dans notre délicieux intérieur, avec tous nos amis autour de nous... Mais ici, si souvent seule!... et puis, ajouta-t-elle avec un sourire, me voilà mère de famille, en l'absence de maman, et je dois mener ma fille dans le monde...

— Aussi, tu es chérie, va!... dit Vava en se penchant vers sa sœur pour l'embrasser.

Francis contempla ce tableau, ces deux visages frais, penchés l'un vers l'autre. C'étaient les joies

pures, modestes, chastes, sans éclat, mais fidèles, constantes, permises. Un sombre nuage, d'où se détacha une tête ardente et pâle, passa devant ses yeux ; il poussa un soupir et son cœur s'emplit d'amères pensées.

IV

Le lendemain, comme Lucie et sa sœur sortaient en voiture, une grande affiche attira leurs yeux ; c'était l'annonce d'un spectacle pour le soir même, avec le nom d'une célèbre artiste italienne de passage à Nice. Lucie adorait la musique, et la pensée lui vint d'aller chercher une loge, à la grande joie de sa sœur qui n'avait eu que rarement ce plaisir ; elles donnèrent l'ordre à leur cocher de les mener au théâtre, où elles espéraient trouver encore des places vacantes.

— Il n'y a plus de loges, madame, dit la personne préposée à la location, mais si voulez me donner votre adresse, peut-être pourrai-je vous en avoir une. Il y en a souvent qu'on renvoie.

— Eh bien, dit Lucie, je vous en serai fort obligée.

Voici mon nom : Madame de Valavran, promenade des Anglais, villa des Palmiers...

Comme elles allaient se retirer, un grand jeune homme qui était derrière elles les salua respectueusement.

— Vous avez mes deux loges?

— Oui, monsieur le comte, les voici.

— Vous pouvez disposer de l'une d'elles pour ces dames, dit-il à voix basse, et très-vite.

Lucie, qui était déjà partie, fut rappelée par la femme...

— En voici une, madame, dit-elle. Monsieur en avait retenu deux, il n'en a plus besoin que d'une seule.

— Je vous remercie, monsieur, dit Lucie, et si vraiment je puis l'occuper sans vous gêner...

— Elle était destinée à ma mère, qui se trouve souffrante, madame; je suis heureux d'être arrivé si à propos. Madame Berini a un talent splendide et mérite d'être entendue... C'est un de ses meilleurs rôles qu'elle chante ce soir.

— Je crois vous reconnaître, monsieur, reprit Lucie avec un charmant sourire, je vous ai déjà rencontré à Paris, chez madame...

— Chez madame d'Hauterive... J'eus l'honneur, il y a quelques années, d'être présenté à madame votre mère.

— Monsieur de Beaufils, n'est-ce pas?...

— Oui, madame. M. de Valavran va bien?... Je le vois quelquefois, le soir, au cercle Masséna...

— Je vous remercie pour lui. Il est aujourd'hui à Monaco, mais nous l'attendons pour dîner.

Le jeune homme conduisit ces dames à leur voiture et causa un instant avec elles; il leur demanda la permission d'aller les saluer, le soir, dans leur loge, ce qui lui fut accordé avec beaucoup de grâce et d'amabilité...

— Elle est délicieuse! se disait Roger, en regardant la voiture s'en aller... Elle est délicieuse! et Valavran lui préfère... Si j'avais eu une femme comme ça, je me serais rangé, moi!... Le diable sait si j'eusse seulement regardé Anne de ma vie!... La petite sœur est mignonne aussi!... Tout ça c'est honnête... c'est vrai... c'est sincère... et ça ne les empêche pas d'être furieusement jolies!...

Il s'en alla à pied du côté de la mer, puis, comme s'il avait pris une résolution subite, il rebroussa

chemin, remonta vers le jardin public et arriva chez madame d'Arbussan... Celle-ci rentrait de la promenade, comme il arrivait devant chez elle.

— Tu as ma loge? dit-elle, en lui tendant la main.

— Oui. Mais devine à qui j'ai cédé celle de ma mère, qui est trop enrhumée pour sortir?

— A quelque créature sans doute très-laide et très-maquillée, mais que tu es en train de trouver superbe!...

Elle était descendue de voiture, ils entrèrent, s'assirent dans le salon où les dernières lueurs du soleil couchant jetaient de tièdes reflets dorés...

— A qui donc l'as-tu donnée?...

— A madame de Valavran.

— A madame de Valavran?...

— Elle-même! Sais-tu qu'elle est jolie comme un ange!... Et que sa sœur est comme une petite perle!...

— Eh bien, mon cher, prends la femme comme j'ai pris le mari... Tu le débarrasseras bien, va, le pauvre homme!...

Cela fut dit d'une voix dure et d'un ton cynique!...

— Les femmes comme elle ne se prennent pas si aisément que...

— Que moi, veux-tu dire? Oh! va toujours!... Tu sais que je ne me fâche pas!... Je me trouve tant de qualités que si, par hasard, une vertu, qui ne sert à personne, me manque, je ne la regrette pas!... Mais ne te fais pas illusion, mon pauvre ami! Ton ange a, de par le monde, d'autres consolateurs que toi!... — Valavran a un ami!... Tu sais ce que cela veut dire, dans notre siècle!... Un ami, c'est-à-dire un homme qui vous emprunte de l'argent... et qui vous enlève votre femme!... et votre maîtresse!... Cela se voit tous les jours!

— Bah!... Tu es une méchante langue!... Madame de Valavran est irréprochable... Et Valleroy, dont tu veux parler, est le plus honnête des hommes!... Sur mon honneur, tu dirais du mal de Dieu le Père lui-même, s'il descendait sur la terre!...

— Si Dieu le Père descendait sur la terre, je dirais qu'il a fort mauvais goût de quitter son ciel pour elle!... Car c'est une vilaine chose que de vivre ici... On s'y ennuie à mourir!... Fais-moi passer une cigarette, et sonne pour qu'on m'apporte le thé...

J'ai déjeuné tard, je ne dînerai pas... mais je souperai en sortant du théâtre... Ces machines italiennes finissent de bonne heure; elles ont toujours cela d'agréable.

On servit le thé, on apporta des lumières. Madame d'Arbussan restait silencieuse. Roger fumait assis près de la fenêtre...

— Pourquoi Valavran est-il allé à Monaco? demanda-t-il...

— Parce que, ce matin, je l'ai mis à la porte!... Il n'est pas venu hier au soir!...

— Ah! tu as joué ta petite scène de jalousie! avec tes cheveux dénoués et tes petites dents serrées à se briser!... Diable, tu en es déjà là!... Tu marches vite!

— J'ai sauté quelques chapitres, répondit Anna, et je crois que je vais arriver au dénouement. Et je suis à me demander ceci : — Verrai-je, ce soir, madame de Valavran, ou ne la verrai-je pas?...

— Tu as une loge de premier rang, — une avant-scène. Elle a, elle, la baignoire n° 12 ou 14, je ne sais...

— Ma foi, je ne fais pas de plan... J'ai lu dans les

romans que quelques femmes, de mon caractère, formaient des projets plus noirs les uns que les autres et les suivaient avec une persévérance diabolique. Pour moi, je me laisse aller. Une chose prévue m'ennuie d'avance. Pas plus que je n'aime à savoir le menu de mon dîner, pas plus il ne me plaît de me rendre compte de ce que tel événement, ou telle démarche pourra amener pour moi!... Je vais, je viens sans autre but que ma fantaisie!... Je suis venue ici pour séduire Valavran! pour l'arracher à sa stupide femme!... Qui sait si j'achèverai mon œuvre?... Trouve-moi quelque chose de plus amusant, et tu verras si je ne le plante pas là!... Si on n'avait pas la curiosité du lendemain... si tout était prévu et combiné d'avance, la vie serait encore plus plate qu'elle ne l'est!... Les gens qui souffrent sont des gens heureux!... Je les envie!... Ce matin j'ai eu une scène avec Francis!... Il est parti désespéré! mais ça m'a laissé froide comme le marbre de cette table!... A cette heure, au lieu d'être à Monaco, comme il l'a dit, il est dans quelque repli de la montagne à se demander s'il ne vaudrait pas mieux pour lui se faire sauter la cervelle d'un coup de

pistolet que d'aimer éperdument une femme pour laquelle on trompe la sienne!... Il a de ces idées de séminariste!... J'aurais cru trouver dans son amour quelque chose de plus neuf! quelque chose d'inattendu! Mais bah!... Il est comme tous les autres!... Il ne sait que souffrir! — Qu'as-tu à me regarder ainsi, Roger? — Est-ce d'aujourd'hui que tu me vois ou que tu m'entends parler?

— Je me demandais, répondit lentement le jeune homme, si on commettrait un meurtre en te tuant.

— Eh bien, mon ami, va le demander aux étoiles et aux flots de la mer, car voici l'heure de m'habiller, et je vais me faire extrêmement belle... Tu me retrouveras au théâtre, si tu n'as rien de plus amusant à faire.

V

Francis rentrait chez lui à peu près à la même heure où Roger sortait de chez la comtesse. Il trouva sa femme et Valérie habillées pour le spectacle, l'attendant dans le salon. En voyant son visage pâle, ses traits fatigués, l'air d'accablement de toute sa personne, Lucie fut au-devant de lui.

— Êtes-vous malade, Francis?

— Non, certes... Mais que vous voilà donc parées toutes les deux!... Est-ce pour le bal de madame de Saint-Sauveur?

— Non, mon ami. Mais nous avons retenu une loge pour la représentation de ce soir... Cependant, si vous êtes fatigué, nous pouvons n'y pas aller.

— Ce soir, dit Francis, que joue-t-on?

— Le *Ballo in maschera*.

— Eh bien, je monte dans ma chambre m'habil-

ler. Faites servir dans vingt minutes, je suis prêt à vous accompagner.

— Nous avons bien failli ne pas avoir de loge, dit Valérie, et elle raconta à son beau-frère leur aventure avec M. de Beaufils.

Francis ne l'avait jamais rencontré chez madame d'Arbussan. Il appartenait au meilleur monde. Il n'y avait donc aucun motif pour que cette présentation lui fût désagréable... Il sortit du salon pour monter dans sa chambre.

— On n'a rien apporté pour moi? demanda-t-il à un domestique qui traversait l'appartement avec des bouquets à la main...

— Non, monsieur le baron. Je n'ai pas quitté l'antichambre, personne n'est venu...

Francis s'en alla rêveur...

Le domestique, comme frappé d'une idée, courut après lui...

— Monsieur le baron?...

— Qu'est-ce? dit-il, en s'arrêtant brusquement.

— Quand j'ai dit à monsieur le baron qu'on n'avait rien apporté, je me suis trompé... Madame Duluc a

envoyé ces bouquets pour madame la baronne et pour mademoiselle Valérie.

Francis haussa les épaules, s'habilla, mangea du bout des lèvres, fut distrait tout le temps du repas et n'écouta que d'une oreille inattentive le premier acte du *Ballo*...

Pendant un entr'acte, M. de Beaufils vint saluer ces dames. Francis l'accueillit bien et le présenta à sa femme et à sa belle-sœur dans toutes les règles. Lorsque Roger le voulait il était aimable et bien élevé. Il fut charmant et Francis lui-même l'engagea à venir les voir à la villa des Palmiers. On causa musique, et la conversation s'anima si bien entre ces jeunes femmes et M. de Beaufils que Francis se décida à sortir un instant, afin de jeter un coup d'œil dans la salle. Quoiqu'il fût sûr que madame d'Arbussan n'y fût pas, il ne pouvait se défendre néanmoins de craindre et d'espérer tout en même temps sa présence.

Elle l'avait chassé de chez elle, le matin, dans un accès de colère jalouse! Elle lui avait défendu de revenir, de lui écrire, et avait déclaré leurs relations anéanties pour jamais! C'était avec des

larmes plein ses beaux yeux, avec des sourires de mépris écrasants, avec des sanglots passionnés, qu'elle l'avait chassé!... Comment cette femme abîmée de douleur, dévorée de jalousie, cette femme ardente, passionnée, implacable, qui le voulait, lui Francis, tout à elle, à elle seule, aurait-elle pu se parer et venir, la tête couronnée de fleurs, écouter la musique de Verdi et les fadeurs que ses nombreux adorateurs jetaient partout sur son passage! Il n'avait qu'une chose à faire, pensait-il; tandis que Lucie et Vava étaient tranquillement dans leur loge, il devait courir, rue des Alpes, forcer la consigne, se jeter aux pieds de la jalouse femme, et l'apaiser par des serments mille fois répétés!...

Et tandis que ces pensées se heurtaient dans son cerveau, il entendit le bruit harmonieux de flots de soie qui traînaient sur le parquet; un parfum doux arriva jusqu'à lui, en même temps qu'un frais éclat de rire, sonore et bas pourtant, le rire qui était un de ses charmes et dont elle savait si admirablement se servir! Il se retourna violemment. Ce mouvement brusque le jeta pâle, soucieux, irrité devant celle qui belle, calme, fraîche sous sa couronne de roses

blanches et de diamants, vêtue d'une robe qui laissait nus ses bras et ses épaules, souriait doucement avec la tranquille sérénité d'un sphinx qui garde son secret.

Elle donnait le bras à un jeune homme pâle, blond, mince, d'une tournure distinguée. On l'avait présenté deux jours auparavant à Francis... C'était le comte Nouridgin, un Russe, colossalement riche, qui était, depuis son arrivée, le lion de Nice. Nul ne jetait plus froidement son argent par les fenêtres. Aucun ne perdait ou ne gagnait au trente et quarante avec plus de flegme et d'indolence. Quelqu'un l'avait amené, le soir même, dans la loge de madame d'Arbussan. Il lui avait plu, ce jeune homme froid comme un diplomate, malgré ses yeux sauvages et ses dents de bête féroce, rassasié de tout, d'amour, de vice, d'amitiés et d'argent. C'était une conquête digne d'elle que celle de ce débauché, qui avait eu les plus belles femmes de la terre et qui n'avait jamais aimé qu'une fois en sa vie... à seize ans, une femme de chambre de sa mère, laide, petite, avec un nez camus et une jambe un peu plus courte que l'autre!

Il en avait été fou. On avait eu toutes les peines du monde à l'empêcher de s'enfuir avec elle. Depuis il n'avait plus aimé, quoique d'admirables créatures eussent joué, pour lui plaire, les plus belles, les plus pathétiques, les plus spirituelles comédies. Tout cela se disait, se racontait, se multipliait, et on énumérait ses millions, ses perles fines, ses émeraudes incomparables et ses conquêtes méprisées.

Tel était l'homme qui donnait le bras à Anna d'Arbussan, qui la trouvait belle, et qui le lui disait tout en la conduisant à sa voiture.

— Où allez-vous, disait-il de sa voix mordante et sèche, où allez-vous maintenant ?

— Chez votre compatriote, madame de N***, qui reçoit ce soir. Y venez-vous ?

— Causerez-vous avec moi ?

— Mais comme avec tout le monde.

— Non, pas de coquetterie. Votre visage et votre corps suffisent. Causerez-vous avec moi plus qu'avec tout le monde... en dépit de tout ce qu'on pourra dire ?

— Oui, dit-elle hardiment.

— Eh bien, alors, je vous suis.

Lorsque Francis se trouva en face d'eux, le comte salua, la comtesse sourit en lui lançant un coup d'œil moqueur... Ils passèrent et les flots de dentelles blanches et de soie disparurent dans les profondeurs du couloir.

— Est-ce que je rêve? se dit Francis, suis-je éveillé? Est-ce bien elle qui vient de passer au bras de ce Russe qui compromet les femmes rien qu'en les saluant?... C'est elle que j'ai laissée ce matin mourante, folle... éperdue!

Quelqu'un lui toucha le coude. C'était un de ses amis, grand parleur, fort au courant des scandales du monde.

— Que faites-vous là, Valavran? lui dit-il. Êtes-vous malade? Vous êtes mortellement pâle...

— On étouffe dans la salle, dit-il, en tâchant de reprendre possession de lui-même... J'ai laissé ma femme en bas.

— Je l'ai aperçue. Elle est de plus en plus délicieuse. C'est votre belle-sœur, cette jolie enfant qui écoute la musique avec des lèvres entr'ouvertes, comme une grenade en fleur, et des yeux pleins de flammes?

— Oui. Mais je vous demande pardon, je vais les retrouver.

— Oh ! il y a Roger de Beaufils avec ces dames. C'est un bon garçon, pas bête, et très-gentil, mais il est dévoré par les femmes... Il est ruiné, mon cher, ruiné. Aussi il faut dire que sa fameuse maîtresse qui ne lui coûtait pas un sou, lui a mangé les trois quarts de sa fortune. Vous la connaissez bien, vous, Valavran, c'est une de ces femmes du monde qui n'acceptent que des fleurs, mais auxquelles les roses blanches et les lilas ne paraissent jolis qu'en janvier. Comment s'appelle-t-elle ?... elle était ici ce soir...

— De qui voulez-vous parler ? demanda Francis d'une voix altérée et le cœur saisi d'une angoisse terrible.

— Eh !... vous ne connaissez que ça. Je vous ai vu à Luchon causer cent fois avec elle. Cette comtesse brune, avec des yeux oranges et des lèvres pourprées, madame d'Arbussan, en un mot.

— Elle ! madame d'Arbussan, la maîtresse de Beaufils. Mais elle ne le connaît pas...

— Elle ne le connaît pas !... Comment donc expli-

quez-vous qu'il y a trois jours, elle a soupé avec lui au cabaret, avec deux ou trois femmes du monde, et que c'était lui qui lui servait de cavalier?

Francis se maintint à grand'peine. Il lui prit une envie folle de sauter à la gorge de son interlocuteur et de l'étrangler séance tenante. Il souffrait tant, son supplice était si horrible qu'il crut un moment que tout s'écroulait autour de lui, et que les lustres se balançaient comme les flots de la mer... Quand il reprit ses sens, son ami s'était éloigné, les loges s'ouvraient, quelques personnes s'en allaient. Ivre de douleur, Francis sortit machinalement, oubliant sa femme et sa belle-sœur... Où allait-il? Il savait que la comtesse allait presque toujours dans le monde en sortant du spectacle. Néanmoins, il se dirigea vers sa maison d'un pas rapide et fiévreux. Lorsqu'il fut arrivé, malgré le froid du soir, il avait le visage couvert de sueur. La grille était fermée, la maison obscure, sauf l'antichambre.

— Elle n'est pas rentrée... j'attendrai, dit-il en s'appuyant contre le mur de la maison en face.

Deux heures s'écoulèrent.

Francis croyait bien que cette nuit était la der-

nière qu'il avait à passer sur la terre. Il ne pouvait penser à sa conduite sans horreur. Il avait laissé sa femme et sa jeune sœur, sans protection, à la merci d'un garçon qui demain raconterait son histoire... Puis elle allait rentrer, elle, la menteuse, la trompeuse, l'infidèle... elle allait rentrer et il allait la tuer... et il songeait comme ce beau sang rouge coulerait avec un contraste violent sur ces épaules de marbre et sur ces soies et ces dentelles blanches.

Un bruit de voiture l'arracha à son vertige.

— C'est elle! se dit-il.

Il faisait un clair de lune admirable qui éclairait la rue.

Son coupé s'arrêta en effet devant sa porte. Elle renvoya son cocher avec un ordre pour le lendemain, et, prenant dans sa poche une toute petite clef, elle ouvrit la grille pour rentrer chez elle. Au moment où elle allait repousser la porte, Francis parut, la figure si bouleversée, avec tant d'amour, de colère, de désespoir peints sur ses traits, qu'elle sentit comme une chaleur lui monter doucement du cœur au visage.

— Que voulez-vous? dit-elle.

— Vous voir.

— Il est deux heures du matin, vous vous oubliez étrangement, monsieur de Valavran...

— Est-ce donc M. de Beaufils que vous attendez ce soir, demanda-t-il avec rage, ou votre nouvel amant, le comte Nouridgin?

— Ah! vous êtes jaloux, dit-elle avec insolence, en faisant quelques pas dans le jardin, tandis qu'il la suivait. C'est votre tour, ce soir, comme c'était le mien ce matin. Vous avez votre femme, Francis, moi j'ai mes amants, nous sommes quittes...

— Malheureuse! s'écria-t-il en la saisissant d'un mouvement si violent qu'il la fit tomber à genoux...

Elle leva la tête vers lui, la lune éclairait son magnifique visage. Une goutte de sang coulait lentement de ses cheveux sur son front pâle ; il l'avait blessée avec les bijoux de sa coiffure. Cette attitude brisée, ce visage altéré, ces grands yeux levés vers lui, l'attendrirent. Il l'aimait pour sa beauté et de nouveau son éclat le ressaisissait.

Elle lut sur ses traits l'apaisement qui se faisait en lui ; par un mouvement prompt elle fut sur sa poitrine, et, appuyant sa tête vers ce cœur qui bat-

tait à se rompre, elle éclata en sanglots. Malgré lui les bras de Francis se nouèrent autour de ces épaules nues, dans ces cheveux qui tombaient à flots pressés...

Ainsi appuyée contre lui, elle parla de sa voix si étrangement musicale... Est-il besoin de dire qu'entre un homme sincère et fort et une femme perfide et fausse la lutte n'est pas possible ? Quand Francis sortit de chez sa maîtresse aux premières lueurs du matin, il était convaincu de sa parfaite innocence. Elle connaissait à peine M. de Beaufils; le comte Nouridgin, l'avait quittée à la portière de sa voiture... Elle n'avait jamais aimé que Francis, jamais appartenu qu'à lui ; son mari ne comptait pas, elle l'avait tout à fait oublié ; c'était pure devant Dieu qu'elle était tombée dans ses bras.

Il l'écoutait parler et, quoiqu'une voix secrète lui criât qu'elle mentait, il voulait croire, il croyait... car il l'aimait.

Si le comte Nouridgin fût resté à Nice, Francis eût perdu ce soir-là ses dernières illusions. Mais Anna d'Arbussan savait qu'il partait le matin même pour Paris où l'appelait une affaire urgente, qu'il y

resterait quelques jours à peine, et qu'à son retour sa première visite serait pour elle...

Un magnifique coffret en argent ciselé, garni de pierres de couleur et renfermant des bonbons, fut apporté à dix heures du matin chez madame d'Arbussan. Il contenait une lettre où étaient tracés ces quelques mots :

Attendez-moi, je reviendrai.

VI

Lorsque Roger de Beaufils quitta Lucie et sa sœur, il alla reprendre son fauteuil d'orchestre d'où il voyait à la fois et la baignoire de madame de Valavran et l'avant-scène de la belle Anna. Son étonnement fut grand de trouver celle-ci vide et de voir que Francis ne venait pas rejoindre ces dames ; il crut qu'il avait accompagné madame d'Arbussan jusque chez elle, et il se disait à part lui, que lui, le joueur, le débauché, aurait à peine osé abandonner sa femme pour aller accompagner sa maîtresse.

Quand l'opéra fut fini, il jeta encore un coup d'œil dans la baignoire et vit Lucie debout, très-pâle, un peu agitée, qui regardait sans cesse du côté de la porte et n'osait évidemment pas s'en aller sans son mari. Son premier mouvement fut d'aller se présenter à elle et de lui offrir son bras

pour la conduire jusqu'à sa voiture ; il ne dit pas un seul mot de Valavran, ces dames n'en parlèrent pas davantage, et l'on se sépara sans que son nom fût prononcé. Mais une inquiétude réelle se peignait malgré elle sur le visage de Lucie. Quant à Vava, elle était déjà assez femme du monde pour rester calme devant un événement aussi inattendu.

— Où donc peut être Francis? s'écria-t-elle une fois que Roger les eût quittées.

— Pourvu qu'il ne lui soit arrivé rien de fâcheux, dit Lucie, qui, la tête à la portière, cherchait dans chaque passant à reconnaître la haute taille et la fière mine de son mari.

— Il se sera oublié au cercle... ou il aura été retenu par un importun, ou il rêvasse sur le bord de la mer, ou, pris d'un malaise subit, il sera rentré à la maison.

— Non, rien de tout cela, mais quelque chose de grave, d'inattendu... Que ces chevaux vont lentement ! j'ai hâte d'arriver.

Quand leur valet de chambre vint ouvrir la porte :

— Monsieur est rentré ?

— Non, madame la baronne, répondit-il avec

étonnement, et il leva son flambeau au-dessus de la tête de sa maîtresse pour voir si dans la rue il n'apercevait pas M. de Valavran.

— C'est bien, dit Lucie. Allumez les lampes du salon et couchez-vous. Mademoiselle Valérie et moi attendrons.

Lorsqu'on eut apporté des lumières, que le domestique se fut retiré, les deux sœurs restées seules se regardèrent. Valérie était très-pâle. Un feu sombre éclairait ses yeux... Lucie, aussi blanche que les camellias qui garnissaient sa robe, se tenait accoudée sur la fenêtre ouverte, d'où l'on voyait la rue et le jardin...

Une heure sonna, les deux femmes n'avaient pas échangé un mot.

Puis deux heures.

— Va te coucher, Valérie, dit Lucie d'une voix sans expression, voix morte qui pouvait à peine sortir de sa gorge serrée...

— Je veillerai avec toi, répondit la jeune fille.

Chaque fois qu'un pas ébranlait le pavé, les deux femmes, l'œil fixe et le cœur haletant, regardaient.

Les heures s'écoulèrent une à une, dans une

mortelle angoisse... Le jour parut enfin, blafard, triste et froid. Lucie, elle, était toujours près de la fenêtre ouverte, les yeux fixes, les lèvres serrées et pâles; elle était ainsi debout sans avoir pensé à s'asseoir...

— Les domestiques vont se lever, ma sœur, il faut rentrer dans nos chambres, dit Vava avec une douceur triste.

— Tu as raison, dit Lucie, rentrons...

Elles traversèrent le salon, Valérie marchait à côté de sa sœur... Quand elles furent arrivées dans l'appartement, Lucie ôta lentement son burnous, sa robe de soirée, et les fleurs de ses cheveux. Valérie l'aidait sans dire un mot, mais ses mains tremblantes disaient assez quelle part elle prenait aux angoisses qui agitaient la jeune femme.

Toutes deux revêtirent leur costume du matin, et défirent leurs lits, afin de faire croire qu'elles s'étaient couchées...

Un coup de sonnette retentit dans l'appartement, ce n'était pas Francis, il avait la clef de la porte de la rue et de l'antichambre.

Mais c'était de ses nouvelles...

Les deux jeunes femmes n'osaient pas bouger; mais la pâleur de Lucie devint si livide que Vava fit asseoir sa sœur dans un fauteuil et descendit dans le jardin; elle vit à la porte d'entrée un commissionnaire qui parlementait avec le domestique.

— Donnez, dit Valérie en s'adressant au porteur du message.

Elle reconnut tout de suite à l'adresse l'écriture de son beau-frère. Sans se troubler (Dieu soit loué, il était vivant) elle mit une pièce de monnaie dans la main du jeune homme qui se retira aussitôt. Elle tâcha de modérer son pas et de composer son visage devant le domestique qui, avec le flair qui leur est particulier, supposait déjà quelque chose...

— Madame m'a chargée de vous recommander d'avoir du gibier ce matin, Antoine, puisque c'est vous qui allez au marché, dit-elle avec une grande présence d'esprit. Puis elle se dirigea vers la chambre de sa sœur...

— Monsieur n'est pas rentré, dit-il en ouvrant la porte de la cuisine, où les domestiques déjeunaient, et il vient d'envoyer un mot.

— Ces dames ne sont pas inquiètes? demanda la

femme de chambre qui était très-dévouée à sa maîtresse, près de laquelle elle était avant son mariage.

— On veut du gibier pour déjeuner, répliqua-t-il en riant.

— Eh bien, dit la cuisinière, il sera resté au jeu, cette nuit, comme tant d'autres le font.

Pendant ces commérages, Lucie haletante s'était adossée au mur et attendait sa lettre... Lorsqu'elle fut hors de la vue d'Antoine, Vava monta l'escalier comme une folle.

— Tiens, dit-elle, en donnant la lettre à sa sœur, il écrit... Il n'est pas mort.

Lucie déchira l'enveloppe et parcourut d'un regard les quatre pages qu'elle renfermait.

Vava, devant elle, la regardait...

A mesure qu'elle avançait dans sa lecture, ses yeux se cernaient de teintes lilas, les ailes de son nez blanchissaient, ses joues prenaient la rigidité du marbre.

Quand elle eut fini, elle chercha sa respiration et ne la trouva pas, ses yeux s'agrandirent, un sourire fou passa sur ses lèvres et elle tomba de sa hauteur sur le parquet.

Valérie, courageuse comme un lion, la prit dans ses bras, la porta sur son lit, dégrafa son corsage et lui fit respirer des sels...

Mais Lucie demeurait immobile. En enlevant des mains crispées de sa sœur la lettre, Valérie y jeta un coup d'œil. Les premières lignes lui dirent tout...

— Misérable ! dit-elle avec force, je craignais qu'il ne fût mort, et maintenant je regrette qu'il vive...

Elle s'agenouilla près de Lucie et versa sur ses mains un torrent de larmes...

Cela plus que tous les topiques ranima Lucie.

Elle ouvrit les yeux... Aussitôt ils se remplirent de larmes...

— Tu as lu ? dit-elle.

— Quatre mots.

— Tu sais tout alors... Ferme la porte au verrou, ma chérie, je crois que je vais mourir.

Valérie se jeta dans les bras de sa sœur et elles pleurèrent doucement pour qu'on n'entendît pas le bruit de leurs sanglots. Il fallait sauver l'honneur

de la maison et garder le secret de leur douleur. Les femmes ont de ces héroïsmes. C'est plus que d'affronter des balles ennemies... Aucune gloire humaine ne récompense ces courages, que Dieu seul soutient et rémunère.

VII

Quand Francis sortit de chez sa maîtresse, il songea d'abord machinalement à rentrer chez lui, et il prit le chemin de sa demeure... Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il réfléchit qu'il ne pouvait excuser ni son absence du théâtre, ni sa nuit passée hors de sa maison, sans descendre à des mensonges indignes... Il ne voulait pas tomber à ce degré d'infamie dégradante qui consiste à accumuler faussetés sur faussetés, jusqu'au jour où l'édifice si déloyalement élaboré s'écroule et laisse voir un homme non-seulement coupable, mais encore digne du mépris de tous les honnêtes gens...

Il fallait donc dire la vérité; le jour était venu où elle allait éclater; il ne pouvait rentrer tranquillement chez lui sans un prétexte quelconque et aller embrasser sa femme. Ceci, il ne le pouvait pas.

Il se sentait le courage de la quitter, puisqu'il en aimait une autre, mais jamais il ne pourrait la tromper mesquinement, vulgairement, avec de faux prétextes et de faux baisers; ceci lui semblait indigne de lui, indigne d'elle surtout...

Quel parti prendre?... Lui parler?... Il se sentait sans force devant ce doux visage, qu'il avait tant aimé. Il redoutait ces yeux pleins de larmes et cette bouche résignée qui lui dirait: Qu'as-tu fait du bonheur que je t'avais confié?...

Si Lucie l'avait aimé!... Si Lucie eût laissé jaillir de son âme les mots brûlants de l'amour passionné!... Si elle se fût montrée jalouse, inquiète, prête aux larmes, prompte au sourire, vivante, animée, quelle femme eût jamais pu rivaliser avec elle?... Il n'était pas rassasié d'elle, il ne l'avait jamais possédée avec cette plénitude et cette abondance de l'amour partagé: elle était restée une enfant douce, tendre, mais sans caractère dessiné, quelque chose de vague, de flottant, d'inachevé, et pourtant d'accompli. Elle n'avait pas même l'irritante saveur qu'on trouve dans les choses mobiles et changeantes. On n'était pas toujours prêt à s'emparer de son âme, elle vous

l'avait donnée avec ses calmes mouvements et sa douce placidité.

Il l'avait bien dit à Octave qu'un jour, s'il la quittait, elle se résignerait, et vivrait doucement près de sa mère, non sans pleurer quelquefois, mais de ces larmes qui ne laissent nulle trace sur le visage, qu'une pâleur légère, et dans l'esprit qu'une attendrissante mélancolie.

Il fallait donc lui écrire, lui dire la vérité et lui rendre sa liberté... Le soleil se levait... Francis entra chez un papetier qui ouvrait sa boutique et demanda ce qu'il fallait pour écrire. On lui avança une petite table, quelques feuilles de papier et des enveloppes; il s'assit et quand il prit la plume, quelque chose passa devant ses yeux... Des larmes étaient montées de son cœur sous ses paupières... Une douleur l'étreignit, il fut sur le point de se lever, de courir vers sa femme, de la prendre sur son cœur et de lui faire l'aveu de ce qui s'était passé. Mais il la vit en lui-même, si calme, si paisiblement endormie, que son repentir et son amour se glacèrent... Il prit de nouveau la plume et lui écrivit...

Cette lettre... cette lettre, il l'a, depuis qu'elle

est retombée dans ses mains, bien des fois relue, et chaque fois il s'est demandé pourquoi le Dieu de miséricorde ne le frappa pas de mort, avant d'en écrire la première ligne.

La voici :

« Lucie, ma vie se sépare de la vôtre, non pas que je n'aie pour vous une tendresse immense, mais je ne puis demeurer en votre présence... Je vous ai non pas trompée, mais trahie. Vous pourrez peut-être me pardonner, mais je ne puis vous faire le serment de renoncer à ce qui doit nous séparer. Lucie, je ne puis rougir devant vous. Il faut donc que je m'éloigne quoiqu'il se fasse dans mon cœur un grand, un immense déchirement.

« Je suis un malheureux entraîné par ses passions. Je ne suis plus digne de vous et je ne l'ai jamais été. Ne vous y trompez pas; vous me respectiez et si vous aviez pu voir le fond de mon âme troublée, votre affection m'eût été enlevée. Remarquez que je dis affection et non pas amour, Lucie, car vous ignorez ce que c'est. Vous êtes trop pure, trop angélique pour les passions de la terre. Vous ne

connaissez que les sentiments doux et sereins- Rien ne peut altérer la belle limpidité de votre cœur... Lucie, si pourtant vous eussiez été moins parfaite, si vous m'aviez aimé comme une femme aime, et non comme un ange, je serais resté près de vous, car vous êtes ce qu'il y a de plus noble et de plus beau sur la terre !...

« Et je vous quitte ! Hier encore je ne l'aurais pas cru possible, mais tel honnête homme entraîné par sa violence peut se rendre coupable d'un crime... Il faut l'expier ; il ne doit tromper aucune justice...

« Adieu... que ce mot est difficile à dire quand on a eu pendant des années votre doux visage endormi sur son cœur !...

« Si j'avais pu vous tromper, me soumettre à un mensonge déshonorant, je serais resté près de vous... mais je ne l'ai pas pu !...

« Vous pouvez me maudire, mais non me mépriser.

« Dites-moi, que voulez-vous que je fasse ? Faut-il que je m'éloigne, et désirez-vous rester ? Laquelle de nos demeures choisirez-vous ? Irez-vous vivre à Paris dans votre hôtel ou à Valavran ? Écrivez-

moi vos volontés, je les respecterai scrupuleusement.

« Il faut aussi un prétexte devant mes gens qui ne me verront pas. Lequel ? Je suis trop troublé pour rien trouver, mais j'accepte d'avance ce que vous déciderez.

« Lucie, j'attends un mot de vous à Villefranche, chez le pêcheur où j'ai souvent pris un bateau pour vous conduire à Saint-Jean. Envoyez-le-moi par un homme étranger à notre maison... Je ne puis vous redire adieu, Lucie, je suis indigne de vous... »

Plusieurs fois Francis s'arrêta en écrivant ces lignes heurtées où son amour pour Lucie reparaissait à chaque mot ; il fut vingt fois sur le point de déchirer sa lettre, et de courir à la villa des Palmiers... Mais Anna était si belle, elle l'aimait si ardemment ! Et puis, pouvait-il rentrer chez lui, le cœur plein de l'image d'une autre ?...

Il envoya sa lettre à Lucie.

Quelques lignes à madame d'Arbussan, pour lui dire qu'elle devait être satisfaite, que désormais il n'avait plus qu'elle au monde.

Et un télégramme à Octave de Valleroy.

Cela fait, il prit une voiture et se fit conduire chez Joachim, le pêcheur de Villefranche. Il y attendit jusqu'à midi les réponses à ses lettres.

La première fut celle de la comtesse. Elle viendrait dans la soirée le chercher en barque.

Le télégramme d'Octave n'arriva qu'à trois heures, il lui annonçait son arrivée pour le lendemain.

Enfin, à cinq heures et demie on lui remit la réponse de Lucie. Elle ne contenait que ces mots :

« Je vous plains. Je n'accepte ni votre hôtel de Paris, ni votre château de Valavran.

« Je ne vais pas retrouver ma mère, ne voulant subir ni la pitié du monde ni être en butte à sa curiosité.

« Je pars avec ma sœur qui se dévoue à moi. Vous êtes libre, vous n'avez plus de femme.

« Mais moi, chrétienne, j'ai encore un mari pour lequel je vais prier et pleurer...

« Vous pouvez rester chez vous, à Nice.

« Pour vos domestiques, je vous rejoins à Cannes, où vous avez été subitement appelé.

« Vous trouverez un prétexte pour justifier mon absence.

« Je n'emmène personne, excepté Laura, ma femme de chambre. Rien ne doit me rappeler l'existence que je quitte.

« Je termine ma lettre comme je l'ai commencée.

« Je vous plains, Francis !... et de toute mon âme.

« LUCIE. »

VIII

MONACO

Il était huit heures du soir, l'or, l'argent et les billets de banque couvraient les tables de jeu. Une foule sans cesse renouvelée allait et venait dans les salons, autour des tapis verts.

La salle de musique était déserte, à l'exception de trois ou quatre jeunes filles, sous la surveillance de leurs mères et de quelques décavés qui, d'un air triste, écoutaient bien plutôt le tintement sonore de l'or, ou le *rien ne va plus* des croupiers, que les valses joyeuses, ou les mélodies passionnées, exécutées par l'orchestre, sous la direction intelligente de M. Lucas.

Tout d'un coup il se fit une grande rumeur, les jeunes filles se levèrent, leurs mères aussi, les décavés se précipitèrent dans la salle des jeux. Seul

l'orchestre imperturbable continuait ses variations sur la romance de *Martha*, pour le plaisir unique des banquettes et d'un vieux sourd qui n'avait rien entendu.

— Qu'est-ce donc ? dit quelqu'un qui entrait.

La banque vient de sauter, répondit un jeune homme à la physionomie très-exaltée par cette joie immense de voir sauter la banque...

— De combien ?

— Cent quarante mille francs, je crois.

— Et quel est l'heureux joueur?

— Celui de ce matin, vous savez, le comte russe, Imaginez-vous qu'il a mis six mille francs sur la rouge, elle est sortie, il a passé à noire, elle est sortie, puis de nouveau à rouge, etc.

— C'est une intermittence déclarée?...

— Oui, de onze coups, puis le jeu a tourné aux coups de trois accolés, le comte a saisi le changement, il s'y est mis, et après une nouvelle série, il a fait sauter la banque.

— Et dire que ce matin j'ai cherché pendant deux tailles un coup de trois à la noire et que je n'ai jamais pu le trouver. C'est ma chance, ça!...

Tout d'un coup la foule reflua dans la salle de musique à la suite du prince qui, toujours indolent, marchait sans avoir l'air de s'apercevoir de la curiosité dont il était l'objet. Pas une goutte de sang sous ces joues pâles, pas une contraction sur ce visage blasé... Roger de Beaufils l'accompagnait et causait à voix basse avec lui ; ils traversèrent la salle sans remarquer les sourires complimenteurs des mères et l'avide curiosité des jeunes filles.

— Allons-nous fumer un cigare, Roger ? dit le comte à son compagnon...

— Volontiers, je ne serai pas fâché de prendre l'air, car tandis que vous faisiez sauter la banque, je me suis fait raser à la roulette ; j'ai perdu dix mille francs sur le vingt-six et le vingt-neuf que je me suis bêtement amusé à poursuivre.

— Il ne faut jamais courir après ce que l'on veut atteindre, reprit sentencieusement Nouridzin ; c'est le seul moyen de ne pas le manquer.

Ils étaient sur les degrés de marbre du casino, du côté de l'Hôtel de Paris ; et tout en fumant, ils regardaient une chaise de poste qui arrivait rapidement au grand trot de quatre chevaux.

— En voilà encore un pressé d'arriver, dit Roger.

— C'est une femme.

— Comment le savez-vous?..

— J'ai les yeux des fauves; on dit dans mon pays que je suis le petit-fils d'une louve.

— S'il y en a qui descendent du singe, pourquoi d'autres ne revendiqueraient-ils pas l'origine dont vous vous vantez?.. Mais pardieu, vous avez raison, c'est une femme qui descend à l'Hôtel de Paris.

La voiture s'était enfin arrêtée devant le péristyle.

— Elle est de votre connaissance et un peu de la mienne, dit le comte; malgré ses manteaux et ses voiles, il n'y a pas une femme au monde qui sache descendre de voiture comme elle. C'est madame d'Arbussan.

— C'est elle, en effet, dit Roger.

Et à part lui :

— Qu'a-t-elle fait de Valavran? il n'est pas avec elle.

Les deux jeunes gens firent rapidement les quelques pas qui séparent le casino de l'hôtel, et arri-

vèrent près de la comtesse au moment où elle allait entrer.

Elle leur tendit la main et releva son voile.

— Vous venez jouer, dit le comte?

— Non, dit-elle hardiment, je viens vous voir.

— Eh bien, je suis en veine ce soir : j'ai fait sauter la banque et je reçois une visite... Et vous êtes venue toute seule?..

— Pourquoi pas? Vous savez bien que je suis presque veuve, et pour le moment même, tout à fait. M. d'Arbussan est en Égypte.

— Oui, mais M. de Valavran est à Nice; il est joli votre veuvage! dit brutalement le comte.

— Vous êtes grossier, on le sait ; ne vous donnez donc pas la peine de le prouver une fois de plus, dit tranquillement la comtesse, mais plutôt offrez-moi votre bras et demandez à souper; j'ai soif et faim. Roger, vous qui connaissez mes goûts, commandez pour moi.

— Ouvrez le salon vert et mettez trois couverts, dit le comte à un domestique qui passait.

— Vous ne montez pas dans votre chambre ôter tous ces vêtements?

— Je puis m'en débarrasser ici. Je ne mets ni poudre de riz sur les joues, ni carmin sur les lèvres, comme les femmes auxquelles vous êtes habitué. Je suis belle ou je ne le suis pas; mais telle que je suis, je reste.

— Et vous avez raison, vous êtes très-belle, reprit le comte en la regardant fixement.

— Voulez-vous faire un tour dans la salle pendant qu'on prépare le souper? demanda Roger qui était venu les rejoindre.

— Avec vous, oui, dit Anna, mais laissons le prince, il est en grande veine, et il nous porterait malheur; d'ailleurs, s'il a fait sauter la banque, on le regarderait trop...

Elle prit le bras de Roger et se dirigea vers le casino. Mais au lieu, une fois entrée, de se diriger vers la salle de jeu, elle lui fit traverser la salle de musique.

Ils ouvrirent la porte qui donne sur la terrasse du côté de la mer, descendirent les marches et se trouvèrent dans le jardin.

Là elle s'arrêta.

— Tu as à me parler? dit Roger.

— Oui, j'ai reçu ce matin une lettre d'Égypte. Le consul d'Alexandrie m'annonce...

— T'annonce?

— Que je suis veuve! M. d'Arbussan est mort d'une attaque de choléra, le 5 de ce mois.

Roger tressaillit.

— Pauvre diable! murmura-t-il.

— Oui, quoique cela te paraisse étrange, je l'ai regretté!

— Pas longtemps, n'est-ce pas?

— Le temps ne fait rien à l'affaire, je l'ai regretté, parce que... Enfin, j'avais une sorte d'amitié pour lui.

— Il n'était pas gênant d'abord.

— Rien ne me gêne, tu le sais.

— Pourquoi me dis-tu cette nouvelle en secret?.. Tu dois avoir une raison.

— Sans doute, je n'ai pas envie qu'elle se répande encore; j'ai d'abord une résolution à prendre.

— Une résolution, laquelle?

— Savoir si je veux épouser Nouridzin.

— Tu es folle, tu sais qu'il a refusé...

— Mieux que moi, c'est possible... Cependant, si

je veux, il m'épousera; pour cela, il ne faut pas qu'il sache que je suis libre. Comprends-tu?

— Non, mais c'est inutile; et Valavran?

— C'est pour me débarrasser de lui que je suis ici.

— Que vas-tu faire?

— Je ne sais encore, je n'ai pas de plan, tu sais que je n'en fais jamais; mais comme il a horreur que je vienne ici, je suis venue.

— Le sait-il?

— Il l'apprendra demain matin.

— Diable, diable, dit Roger, tout cela se complique, je ne vois pas clair du tout. En attendant, que vas-tu faire?

— Souper d'abord, puis la nuit porte conseil. Tâche de prendre une autre figure, tu as l'air renversé; et rentrons, le comte doit nous attendre.

Ils traversèrent de nouveau le casino et virent Nouridzin qui venait au-devant d'eux.

— Avez-vous perdu? dit-il à Anna.

— Non, j'ai gagné; je suis, comme vous, en veine.

— En ce cas, allons souper.....

IX

Octave à Francis

Marseille, Hôtel des Deux-Mondes.

J'ai retrouvé ici leurs traces; elles y ont passé un jour, à l'hôtel où je suis. Madame de Valavran, très-souffrante, n'est pas sortie de la journée, et sa sœur ne l'a pas quittée. Le lendemain, ces dames ont pris le train de Paris jusqu'à Tarascon. Je pars dans une heure pour les suivre.

Francis, je suis tout à toi, dévoué jusqu'à la mort ! Mais si je la retrouve, qu'elle te pardonne et que tu ne reviennes pas, je ne te revois de ma vie.

OCTAVE.

Madame de Valavran à Madame de Veyrier

Bordeaux, ce 22 mars.

Ma mère, nous sommes arrivées hier. Laure, en deux heures nous a trouvé, presque à la campagne, une petite maison solitaire, retirée, où nous nous sommes installées tout de suite. Nous sommes très-bien, rassurez-vous. Il y a un beau jardin et la Garonne qui coule tout auprès; la maison est confortable, presque élégante. Elle appartient à une vieille dame veuve, qui a été riche et qui ne l'est plus. Elle loue à des étrangers, pour ne pas se séparer de sa demeure, où elle a vécu avec son mari. Elle a gardé, au rez-de-chaussée, un petit appartement indépendant, qui s'ouvre sur un jardin particulier; nous ne la gênerons, pas et elle ne troublera pas non plus la solitude dans laquelle nous voulons vivre jusqu'à ce que nous puissions vous rejoindre.

Vous me demandez, ma mère chérie, pourquoi nous avons choisi Bordeaux de préférence. Ne le devinez-vous pas? Il est tout près de nous le vieux château où j'ai été si heureuse! Je puis presque

d'ici sentir l'odeur de ses rosiers, et l'eau qui passe sous mes yeux a baigné ses pelouses.

Et puis, si un jour il était malheureux, cela peut arriver, c'est à Valavran qu'il viendrait, et je serai là tout près de lui. Ne me dites pas que je suis lâche, ma mère, ne me le dites pas... car je me sens l'âme remplie de compassion pour son égarement, je suis aussi brisée par une douleur qui ne s'éteindra jamais. Jamais! quand je vivrais des milliers d'années.

Je ne savais pas combien je l'aimais! Mon bonheur me paraissait si naturel, que c'est à peine si j'en sentais le prix. Je me laissais entourer d'affection, sans me dire que je devais en bénir Dieu et le prier avec larmes de me le conserver; maintenant, je sais ce que j'ai perdu. Mon indifférence l'a repoussé, il s'est cru méconnu, méprisé peut-être, et je l'adore!

Je l'adore, et jamais plus je ne pourrai le lui dire... Cœur brûlant, lèvres fermées. Voilà comment je dois passer ma vie.

Quandje pense qu'il m'a aimée, que j'ai été sa femme, et que ce bonheur pouvait durer toujours!

Vava est un ange. Je vous assure, chère mère aimée, que je trouve une grande consolation à l'avoir près de moi. Pauvre chérie, je lui fais une vie bien triste ; mais je ne sais pas rendre heureux ceux que j'aime.

Vous aurez souvent de mes nouvelles, mère adorée. Vava veut écrire un journal pour vous l'envoyer. Venez quand vous ne serez plus nécessaire là-bas.

Votre fille,

LUCIE.

Valérie à sa mère

Chère mère, soyez tranquille, je vous en supplie; vous ne pouvez, dans l'état de santé de mon oncle, le quitter; nous serons raisonnables, et nous vous attendrons.

Pauvre chère Lucie!.. quel coup affreux!.. frappée là, en plein bonheur!.. Si vous l'aviez vue pendant cette nuit d'alarme; elle ne parlait pas, elle ne bougeait pas; elle était immobile, glacée, les yeux

fixés sur ce jardin par lequel, tant de fois, elle l'avait vu revenir...

Jamais cette nuit ne sortira de ma mémoire. Elle peut pardonner à Francis, moi je ne l'oublierai pas.

Écoutez, mère chérie, je ne me marierai jamais. C'est trop affreux d'être ainsi quittée, et qu'il n'y ait nulle sécurité dans les amours de ce monde... Il y a quelques mois, quand nous sommes parties pour Luchon, j'avais la tête tournée ; j'aurais voulu être aimée, je ne rêvais que d'amour. Vous ne l'avez pas vu. J'ai horreur de l'avoir confié à cet homme dont je ne veux plus prononcer le nom, et je vous le dis, mère, pour purifier mon aveu souillé par le cœur où je l'ai déposé... Pourtant il fut bon, et il décida ce voyage pour me distraire de cette pensée obsédante. Je crois que j'aimais M. de Valleroy et que j'étais jalouse de l'affection qu'il portait à ma sœur. Vous voyez, ma confession est complète, et je dois dire aussi que ce n'est que depuis peu que j'ai compris tout ce qui s'était passé en moi.

Mais aujourd'hui, je vous le dis sincèrement, ma mère, je ne veux pas donner mon cœur pour qu'on le brise sans pitié. Qu'est-ce, l'amour? C'est le dé-

vouement, n'est-ce pas? C'est-à-dire qu'on est nécessaire à la vie, à la joie d'une autre. C'est de partager ses larmes et ses sourires, et vivre de sa vie. Eh bien, je partagerai la douleur de Lucie, je resterai près d'elle. Je me ferai utile. Nous ferons ensemble de bonnes œuvres, nous prierons. Si nous avions un petit enfant, je crois que je serais heureuse de notre malheur... Un petit enfant, ça nous manque bien, ça, ma mère, c'est si gentil et si bon à aimer!

Si vous connaissez quelqu'un à Nice, tâchez de savoir ce *qu'il* devient, ce qu'il fait. Nous ne savons rien, pas même le nom de la femme pour laquelle il est parti.

Je ne veux pas écrire plus longuement, car il ne faut pas que Lucie reste seule... Ses pauvres petites joues sont toutes blanches, mais elle ne se plaint pas de sa santé; cependant, pourrait-elle bien se porter?.. Elle ne mange ni ne dort.

Votre fille qui vous adore, mère chérie,

VAVA.

Monsieur de Valleroy à Francis de Valavran

Je suis allé jusqu'à Bordeaux, personne ne les a vues. J'ai parlé au Préfet, qui est un de mes amis; tout ce qui sera possible sera fait. Mais si tu n'as pas pris une résolution sérieuse, que veux-tu que je fasse, si jamais je la trouve?.. Que lui dire?.. Sinon baiser le bord de sa robe, en m'agenouillant devant elle.

Ton ami,

OCTAVE.

X

Le lendemain de la soirée où madame d'Arbussan était venue souper à Monaco entre Nouridzin et son ami Roger, Francis de Valavran se promenait, aux premières heures du matin, sur le bord de la mer; elle était agitée : ses flots, d'un gris verdâtre, clairs et transparents, venaient se briser à grand bruit, et sur la grève, et sur les rochers qu'ils couvraient d'une écume argentée. Le ciel ressemblait à la mer, il avait la même teinte pâle et la même agitation; de petits nuages sans forme précise, emportés par le vent, couraient rapidement du couchant à l'est. Il faisait froid, triste, sombre. C'était bien le temps qui répondait à l'humeur de Francis, dont l'âme comme le ciel et comme la mer avait ses tristesses et ses soulèvements.

Qui de nous n'a connu ces heures décourageantes,

où tout revêt la même couleur, où la tristesse est mesquine et la douleur sans puissance, où l'âme se débat contre des flots sans grandeur, et des tempêtes sans magnificence ?.. L'orage, avec ses foudres, ses éclairs brillants et rapides, ses nuées dangereuses, ses tourmentes imprévues, l'horreur même et la crainte qu'il répand sur son passage enlève l'âme et la maintient émue, palpitante, prête à la lutte, prête à la mort, prête à tout ; mais la froide pâleur du matin, sous un ciel bas et de couleur uniforme, avec des flots taquins et la bise qui vous jette au visage ses aigres soufflets, produit ce spleen malsain et irritant qui vous fait rechercher le suicide, comme le seul remède à des maux dont rien ne relève ou n'atténue la sordide vulgarité.

Francis vivait seul, il avait abandonné la maison où il avait vécu en famille ; il logeait à l'hôtel, comme il convient à un homme sans intérieur ; ses domestiques avaient été renvoyés, soit à Paris, soit à Valavran, et lui-même, de ses mains, il avait emballé les objets qu'elle avait laissés et qui lui appartenaient. C'était entre autres choses la robe qu'elle portait le soir où il la vit pour la dernière fois. Une

étoffe blanche, légère, avec des camélias ; ceux du corsage étaient froissés ; on sentait qu'elle avait dû souvent serrer ses deux bras sur sa poitrine, d'une façon convulsive... Pourquoi ? Pour comprimer peut-être un cri, un sanglot, une angoisse ?.. Quoi ! la douce, froide, tranquille Lucie, l'aurait attendu pendant cette nuit fatale ?.. Elle ne se serait pas couchée tranquillement en se disant avec la confiance d'un enfant, qu'il avait été attardé par une raison inconnue et qu'elle le reverrait le lendemain ?.. Et il regardait ce vêtement, il le retournait dans ses mains, comme pour lui demander le secret de celle qui l'avait porté.

Oui, malgré son bonheur, malgré la passion que lui inspirait sa maîtresse, Francis était malheureux Il souffrait un martyre cruel; car si un violent attrait, attrait des sens et de la jeunesse, l'entraînait vers Anna, une flamme mystérieuse et douce, comme celle de ces lampes qui restent allumées dans les ténèbres aux pieds d'une madone, brûlait toujours dans son cœur pour Lucie. A ce sentiment venait se joindre une sorte de colère douloureuse contre lui-même qui n'avait pas su éveiller chez sa femme

d'autre affection que celle d'une tendre amitié.

Où était-elle?.. Que faisait-elle?.. Fugitif, cet oiseau blessé, où est-il allé chercher un nid plus doux et plus respecté? Et Valérie?.. Cette enfant qui, à peine au seuil de la jeunesse, avait compris par lui toutes les douleurs et toutes les fragilités de l'amour... Où donc étaient-elles toutes les deux, sans appui et sans protection? tandis qu'il se promenait sur le rivage, attendant que l'heure de se présenter chez sa maîtresse fût arrivée.

Mais, à mesure qu'approchait le moment où d'habitude Anna le recevait, les pensées de Francis devenaient moins tristes et moins désespérées. La certitude d'être aimé par cette belle créature, qui lui avait sacrifié son honneur, ses principes de vertu, la pudeur d'une femme et les serments de l'épouse, faisait fuir l'image de Lucie et la reléguait dans un lointain pâle et noyé. L'une lui apparaissait avec sa beauté, ses larmes, ses sourires, ses passions, grande par l'amour, foudroyée et transfigurée par lui. Orageuse, folle, énervée, ardente comme la flamme, mobile comme les flots, voulant mourir, voulant vivre et vous donnant en une heure

toutes les joies du ciel et les tourments de l'enfer.

L'autre, un sphinx chrétien avec son tranquille sourire, son cœur pur, ses doux yeux bleus, ce visage que rien n'altère et ce cœur dont aucune passion n'accélère les doux mouvements.

C'est d'un pas rapide que Francis, abandonnant le bord de la mer, se rendait chez madame d'Arbussan; il l'avait quittée la veille avant l'heure de son dîner, souffrante d'une violente migraine, et il avait hâte de savoir si elle était entièrement dissipée; il acheta en passant une énorme touffe de violettes larges et pâles, et se fit précéder par elles comme d'habitude; puis l'heure où elle le recevait étant arrivée, il poussa la porte.

Ordinairement, elle était sur la terrasse, vêtue d'une robe de cachemire rose, et la tête couverte d'un châle léger de laine blanche, les yeux brillants et les lèvres entr'ouvertes, l'attendant... Ce matin, elle ne s'y trouvait pas; les fenêtres de sa chambre étaient closes, et le salon n'était pas ouvert.

Francis poussa rapidement la grille; un pressentiment de malheur le fit tressaillir.

En entendant ses pas sur le sable, un domestique

se présenta : c'était Ménéghin, le cuisinier, qui, un panier au bras, partait pour le marché.

— Il n'y a donc personne ? demanda Francis à cet homme, qui lui inspirait une certaine répugnance.

— No, signor !

— Madame la comtesse ?

— *Sourtie... sourtie*, dit-il avec son accent italien.

— Mariette, sa femme de chambre, est-elle là ? reprit Francis, que ce laconisme impatientait.

— Sourtie avec la signora.

— Quand ?

— Non so, Excellence.

— Il n'y a donc personne que vous dans la maison ; Pierre n'y est pas non plus ?

Pierre était un valet de pied que la comtesse avait pris à Nice.

— No, signor... tous... tous *sourtis*. Pietro allé à Saint-Jean stamane, mangiare de la bouillabaisse. La signora a donné lui permission, Excellence.

— Et il n'y a pas de lettre pour moi ?..

— Niente affatto, niente signor.

— Quand revient Madame ?

— E poveretto !.. Chi lo sa !..

— Vous parlez mieux français que ça, d'habitude, dit Francis, et surtout vous parlez plus longuement. Voyons qu'y a-t-il ?.. répondez, où est madame? elle a dû laisser une lettre, ou un mot — quelque chose enfin. — S'il ne faut que de l'argent pour vous faire me donner ce qu'elle vous a chargé de me remettre, en voici.

Et Francis lui remit quelques pièces d'or. — Méneghin posa son panier et s'inclina jusqu'à terre.

— Signor, dit-il d'une façon beaucoup plus intelligible cette fois, la Signora comtesse est partie hier au soir à sept heures; elle reviendra pour le dîner; elle ne m'a chargé de rien dire à monsieur, et elle n'a rien laissé pour lui non plus.

Ménéghin salua de nouveau, reprit son panier et fit comprendre par là que ses révélations étaient terminées.

— C'est bien! dit Francis, et il tourna le dos à l'Italien, dont un pâle sourire éclairait les yeux rusés. Il sentait bien que cet homme en savait davantage qu'il n'en voulait dire, que seulement il désirait qu'on y mît le prix; mais Francis ne pouvait s'abaisser à acheter l'espionnage du domestique,

quoiqu'il eût donné une forte somme pour calmer la jalousie soudaine qui s'était élevée dans son cœur et le remplissait de ses terribles tortures.

Il sortit du jardin et rentra à l'hôtel ; on servit son déjeuner, il n'y toucha pas. — S'asseoir seul a une table, dans une chambre banale, lui paraissait odieux.— Cet homme, qui le servait, le gênait et le fatiguait ; il fit emporter le plateau sans y avoir touché, et il s'assit près de la fenêtre, d'où l'on voyait la promenade et la mer... Où pouvait être cette femme pour laquelle il était devenu un paria, un malheureux? Pourquoi avait-elle feint une maladie la veille?.. le trompait-elle ? dans quel but?.. ne l'aimait-elle plus ?.. Alors pourquoi ces larmes jalouses, ces transports, ce sein oppressé, ces yeux brillants, ce sourire éperdu?

Bientôt l'inaction lui sembla insupportable ; quoiqu'il eût marché une partie de la matinée, il sortit sans motif, espérant que la fatigue du corps apaiserait les tourments de l'âme. Machinalement, il prit la route d'Italie : c'est aussi celle de Monaco. Il monta rapidement la côte qui conduit à ce petit village, où l'on voit Masséna peint sur le mur en

couleurs criardes. Là il se reposa quelques minutes; il eut la pensée de prendre le raccourci et de redescendre à Nice savoir si elle n'était pas revenue... Mais il eut peur d'une déception qu'il lui sembla n'être pas de force à supporter. — Il marcha encore longtemps, regardant dans chaque voiture qui passait pour voir s'il n'apercevait pas sa maîtresse.

La nuit était venue, il avait rebroussé chemin en face d'Ésa; il redescendait rapidement vers Nice, dont les feux s'allumaient comme des étoiles au bord de la mer. — Une voiture, lancée au grand trot de quatre chevaux, passa près de lui et l'effleura; il se retourna vivement, à la lueur des lanternes il crut voir, malgré son voile, un visage bien connu. Un homme était près d'elle. Il voulut dire d'arrêter, mais les paroles expirèrent sur ses lèvres; il venait de reconnaître, assis auprès d'Anna, le prince Nouridzin.

XI

Quelques minutes après, une seconde voiture, qui revenait vide de Menton ou de Monaco, passa devant Francis ; il la fit arrêter, et se fit conduire à l'hôtel; il monta dans sa chambre, fit sa toilette avec beaucoup de soin et sortit de nouveau ; il demeurait à dix minutes de chez madame d'Arbussan. — Il s'y rendit à pied, le visage très-pâle, mais très-calme ; un certain mouvement convulsif de sa lèvre indiquait seul l'agitation de son esprit.

Elle était rentrée, des lumières brillaient dans sa chambre, dans la salle à manger et le salon.

Francis sonna ; la grille était fermée ; d'habitude, on ne prenait cette précaution que très-avant dans la soirée.

Ce fut le valet de pied qui vint ouvrir.

Francis ne demanda rien et entra. Évidemment, il

n'y avait pas d'ordres donnés contre lui, car il n'y eut pas d'hésitation dans la façon dont le domestique, le précédant, lui ouvrit la porte du salon qui donnait sur la terrasse.

Elle y était, seule, — assise sur une ottomane très-basse avec une lampe posée sur un guéridon, et un livre à la main (Elle qui ne lisait jamais!..).— On eût dit, à la voir, qu'elle avait attendu Francis toute la journée ; sa toilette était fraîche, élégante, — c'était celle d'une femme qui reste chez elle et qui attend celui qu'elle aime.

D'un coup d'œil, Francis vit cela.

A son entrée, elle se leva et fut au devant de lui ; il ne prit pas la main qu'elle lui tendait, mais croisa, en la regardant, ses bras sur sa poitrine.

— Vous n'ôtez pas votre chapeau, dit-elle, en le regardant avec un grand sang-froid.

D'un mouvement violent, Francis l'envoya tomber sur le canapé ; puis il continua à la regarder, les yeux étincelants, et les lèvres serrées.

— Eh bien, dit-elle, avec insolence, vous ne me dites rien ? — Demandez-moi au moins d'où j'arrive.

— J'attends que vous me le disiez.

— Eh bien, asseyez-vous, reprit-elle, en souriant, les longues narrations demandent à être écoutées à l'aise. Vous voyez, je vous donne l'exemple.

Elle s'étendit sur son canapé.

— Parlez, dit Francis, d'une voix impérieuse.

— Eh ! de grâce, pas de mélodrame, n'est-ce pas?.. je vous en supplie, n'imitez pas Lafontaine dans *Dalila*, je ne suis pas princesse et vous n'êtes pas musicien. Nous ne ferions qu'un pâle pastiche de cette charmante comédie... Croyez-moi, nous sommes d'un monde où le drame est de mauvais goût, — asseyez-vous là tout tranquillement et écoutez mon histoire.

— J'écoute, dit Francis, mais d'une voix si altérée qu'elle le regarda.

— Eh bien, dit-elle, nous l'intitulerons, si vous voulez, l'histoire d'une femme qui s'ennuie. Hier au soir j'étais malade, triste, fatiguée ; — je vous dis de me laisser; — vous partez; — il fallait rester... Il y a des femmes qui aiment qu'on ne leur obéisse point, — je suis de celles-là... Vous vous résignez

donc à passer la soirée loin de moi. — A peine êtes-vous parti, que je trouve très-inconvenant à vous de m'avoir obéi si vite. Je me dis que si vous m'aviez aimée, vous seriez resté... Malgré moi, et dans mon dépit je commande une voiture et me voilà partie pour Monaco.

— Pour Monaco?

— Pour Monaco, — j'ai fait le trajet en trois heures, ce qui est rarement arrivé, puis là-bas, j'ai joué... j'ai causé... j'ai soupé, — ne m'en voulez pas, c'était fort innocent, je mourais de faim, n'ayant rien mangé depuis le matin.

— Vous n'avez pas soupé seule?

— Vous ne le croiriez pas, si je vous le disais; — j'ai eu pour invités le prince Nouridzin et un de ses amis.

— Ah! vraiment — le prince Nouridzin... et vous l'avez laissé là bas?

— Non, — il avait à venir à Nice, et j'ai été assez généreuse pour lui offrir une place dans ma voiture... Voyons, Francis, il n'y a pas là de quoi me regarder avec des yeux irrités. Ce n'a été, après tout, qu'un caprice, une sotte fantaisie dont je me

repens puis qu'elle vous a fait souffrir. Ne voulez-vous pas me pardonner?

Elle se leva, et fut vers lui, et jetant ses bras autour de son cou, la sirène le regarda doucement.

— Vous me brisez le cœur, dit enfin Francis, vous vous faites un jeu de mon amour, un amusement de mes tortures. Écoutez, Anna, cette existance ne peut durer ainsi, il faut qu'elle change de face; vous le savez, pour votre amour j'ai quitté ma femme.

— Vous me le reprochez?

— Je constate. — J'ai quitté ma femme, le monde et mes amis. J'ai commis plus qu'une mauvaise action en agissant ainsi... Car c'est un crime que d'avoir jeté seule dans la vie une jeune femme irréprochable.

— Je l'étais avant de vous connaître. Vous êtes le seul au monde qui n'ayez pas le droit de me mépriser.

— Nous nous sommes fait une position à part, — une femme honnête donne son honneur, donne sa vie, — je vous ai consacré la mienne. Demain nous partirons pour l'Italie.

— Vous voulez fuir vos souvenirs? dit-elle d'une voix railleuse.

— Et de quels souvenirs parlez-vous? s'écria-t-il avec colère. Croyez-vous que je mêle à l'existence que je mène aujourd'hui ceux d'autrefois. J'ai tout enseveli, le jour où vous vous êtes donnée à moi. Si je veux partir, quitter Nice, ne plus le revoir, vous emmener, c'est que dans un pays où nous serions inconnus tous les deux, nous pourrions commencer une vie nouvelle, en dehors des médisances, des calomnies.

— Au fond d'un bois?

— Au fond d'un bois, non.

— Vous auriez peur des gardes-chasse? Eh bien, écoutez-moi, je vous arrête de suite, n'aimant guère ni le temps perdu ni les paroles creuses. Ce que vous rêvez-là, mon pauvre Francis, est tout bonnement impossible. Je ne respire qu'à Paris, moi. J'ai vu tous les pays rêvés des amoureux; merci, on rôtit au soleil, on se gèle à l'ombre. Je ne puis souffrir le parfum des orangers ni celui des citronniers, je ne puis m'extasier sur les beautés de la nature, ni faire des phrases sur elle; il me semble,

après tout, qu'elle ne fait que ce qu'elle doit en produisant des arbres, des fleurs et des effets de lumière. Tout cela est vieux et n'amuse plus personne, excepté les bas bleus, qui vivent de tirades, et les anglaises, que cela fait digérer. Moi, le soir, je ne reste jamais dans le jardin, malgré les plus beaux clairs de lune, parce qu'il s'y promène de vilaines petites bêtes que je redoute mille fois plus que toutes les choses à l'abri desquelles vous voulez me mettre, et qui ne sont nullement dangereuses. Croyez-moi, vous n'êtes pas pratique, mon cher, pas du tout. Vous voulez vivre en dehors du monde, cela n'est pas possible, lorsqu'on y a vécu depuis son enfance. Si vous étiez né dans les Pampas, je ne dis pas, mais, à Paris, ce serait ridicule d'aller s'enterrer. Moi, d'abord, j'ai besoin d'être vue, d'être admirée, d'être flattée, d'aller au bal, au spectacle, aux courses. Vous passeriez-vous de votre club, de vos amis, de vos journaux? Vous êtes trop jeune, décidément! Vous voudriez sacrifier la bonne existence que nous avons dans notre vieux Paris pour un tas de sornettes qui ne valent pas la dernière robe que j'ai portée. C'est stupide.

— Je n'aurais jamais cru, dit Francis gravement, qu'on pût un jour regretter sa naissance et l'éducation que vos parents vous ont donnée. Eh bien, aujourd'hui, de toute mon âme, je voudrais être un portefaix.

— Pour emporter vous-même vos bagages? dit-elle en riant.

— Non, pour vous assommer là, d'un coup, et sur l'heure... Si je vous aimais vraiment je vous tuerais. Je viens de reconnaître que je vous aimais moins que je ne le croyais. Il y a une heure, quand je suis arrivé, votre vie ne tenait qu'à un fil. Maintenant, je vous laisserai vivre. Laissez faire.., le mépris et le dégoût tueront l'amour.

— Qu'est-ce ça? parce que je n'aime pas la campagne... Mais vous êtes fou...

— Je l'étais, oui. Vous avez cru, vous, que je vous aimais seulement pour cette belle enveloppe dont vous êtes si vaine, matériellement, stupidement, parce que vous avez des bras, des épaules et un visage superbes. Eh bien, vous vous trompiez. Ce que j'aimais en vous, vous l'avez perdu. C'était l'âme ardente, noble, généreuse, égarée par

l'amour, que j'avais cru reconnaître. C'étaient les mêmes aspirations brûlantes de jeunesse, de passion, d'amour. J'ai cru, à vos paroles de flamme, aux tremblements de vos mains, aux larmes qui tombaient de vos yeux, à la lutte entre le devoir et l'amour, lutte terrible, fatale, que je livrais moi-même, et dans laquelle j'ai succombé. Tout cela, chez vous, était une honteuse comédie; dans quel but l'avez-vous jouée? je l'ignore, mais il doit être mesquin et froid comme votre esprit.

— Qui vous dit que ce n'est pas à présent que je viens de jouer la comédie, et que la femme vraie, chez moi, est celle que vous avez aimée.

— Parce qu'une noble femme ne met pas volontairement un masque hideux sur son visage, parce que vous venez de parler sincèrement, abondamment, et que vos traits étaient d'accord avec votre langage. Je crois que je viens de vous voir telle que vous êtes véritablement; non pas parée des charmes que mon imagination seule vous prêtait; tenez, tandis que vous parliez, j'ai remarqué pour la première fois la dureté de votre regard, que vous savez cependant si bien adoucir, et l'expression de

vos lèvres, quand vous ne souriez pas, aurait dû m'éclairer. Je ne crois plus en vous; le charme dont depuis tant de mois vous m'avez enveloppé est rompu. Vous ne pourriez désormais me persuader les choses qu'il vous plaît de me faire accroire. Votre voyage à Monaco est du nombre. Qu'y êtes-vous allée faire? Vous n'êtes pas femme à être partie la nuit pour le seul plaisir d'aller jouer quelques louis. Il devait y avoir un autre attrait. Quelque autre stupide Valavran à séduire, je gage?

— Qui sait? fit-elle négligemment, vous venez de me dire d'assez jolies choses, pour que je ne vous prenne pas pour confident, — si confidence il y a; — mais une autre pensée m'inquiète et me préoccupe; quoi que vous en disiez, je vous ai aimé; la preuve irrécusable, c'est que je me suis donnée à vous. Eh bien, dites-moi maintenant, vous, l'homme austère, le grand prêtre du devoir et de l'honneur, que dirai-je à mon mari, lorsqu'il reviendra? Me croyez-vous assez tombée pour aller reprendre ma place auprès de lui, comme une honnête femme qui, loyalement, l'a attendu? Non, n'est-ce pas? Car, pour aussi mauvaise que vous me jugiez, je

ne le suis pas encore à ce point d'abuser de la confiance qu'on me témoigne, et d'en profiter si honteusement. Que ferai-je sans mari et sans ami pour me protéger. Vous parliez tout à l'heure de l'isolement de votre femme, et le mien, n'est-il pas plus dangereux? Elle a autour d'elle des parents dévoués et des amis aussi. Moi, je n'ai personne, ma famille me repousse ; mes amis m'en veulent de vous avoir préféré à eux. Si vous me quittez, Francis, sous les frivoles prétextes que vous venez de me donner, je vous le répète, que deviendrai-je?

— Si vous m'eussiez parlé ainsi, quand je vous ai proposé de partir pour l'Italie, cette discussion n'aurait pas eu lieu, Anna, mais, quand je vous l'ai offert, comment m'avez-vous répondu? par des railleries indignes de la situation grave où nous nous trouvons tous les deux. Aller vivre à Paris avec vous, *je ne le peux pas, je ne le veux pas;* pour ceci, je serai inébranlable. Mais, je vous le répète, allons en Italie, en Suisse, en Angleterre, où vous voudrez, je suis prêt à vous servir de protecteur et de l'ami dont vous avez besoin.

— Mais vous ne m'aimez plus, reprit madame

d'Arbussan, avec son plus beau, son merveilleux sourire.

— Je vous répondrai comme vous, tout à l'heure, qui le sait ?

— Si je vous disais, dit-elle en se rapprochant de lui, que j'ai été imprudente en allant à Monaco, mauvaise en parlant ainsi que je l'ai fait tout à l'heure. Si je vous disais qu'il y a de ces heures où moi-même ayant beaucoup souffert, j'aime faire souffrir. Une sorte de vengeance que j'exerce sans savoir pourquoi, mais dont je regrette toujours les suites. Si je vous disais, enfin, Francis, que je vous aime uniquement, me pardonneriez-vous?

— Je puis tout pardonner et tout oublier, si vous êtes vraiment sincère, Anna.

— Je le suis, regardez-moi, là, dit-elle en lui prenant les mains. Plongez vos yeux dans les miens, et lisez bien au fond, au-delà de mes prunelles. Qu'y voyez-vous, Francis ?

— Je ne sais, quelque chose de terrible comme la mer, soudain et changeant comme elle, je n'ose m'y fier...

— Et tu as tort, dit-elle en appuyant sa tête sur

l'épaule du jeune homme. La vraie femme est celle qui, dans toute la sincérité de son âme, te dit :

— Emmène-moi où tu voudras, ton pays sera le mien, ton Dieu sera mon Dieu.

Après cela, comment ne pas croire ? Il aurait fallu être Nouridzin, pour ne pas se laisser de nouveau entraîner par ses enchantements.

XII

En rentrant chez lui, Francis trouva une lettre d'Octave, qui l'informait qu'il se rendait à Valavran où, d'après quelques renseignements dont il n'avait pu encore contrôler la véracité, on avait, dans les environs, aperçu madame de Valavran et sa sœur.

XIII

Lucie à Madame de Veyrier.

Oui, j'ai eu tort, vous avez raison, chère mère, je n'aurais pas dû déserter si lâchement en face de l'ennemi. J'ai suivi le premier mouvement de mon cœur, qui m'inspirait de m'en aller bien loin cacher mon désespoir. Je le sens aujourd'hui, j'aurais dû rester; une femme ne quitte pas sa maison parce qu'elle souffre, qu'elle pleure, qu'elle est délaissée, qu'elle est méconnue; elle doit rester là où Dieu l'a placée, prête à accueillir le coupable. Qui sait, si je ne fusse pas partie, Francis serait peut-être revenu... et cependant, en songeant à ce qu'il m'a fait, je me demande avec effroi si je pourrai lui pardonner... je veux dire *oui*, parce que je répète chaque soir ma prière et que je veux, moi aussi, trouver

grâce et miséricorde devant mon souverain juge. *Pardonnez-nous comme nous pardonnons.* Je veux dire de cœur ces paroles sublimes, mais, malgré moi, tout mon être se révolte, et ce sont seulement mes lèvres qui les prononcent.

Comment oublier? Je ne le puis. C'est en vain que je l'essaye. Cette nuit brûlante et glacée se retrace sans cesse devant mes yeux. Que j'ai souffert! Quelle attente! quelles angoisses! D'abord, je l'ai cru mort, puis, peu à peu, la vérité apparaissait dans mon cerveau troublé. Je repassais les quelques semaines qui venaient de s'écouler. Ses fréquentes absences, ses préoccupations, ses alternatives de froideur et de tendresse, tout me fut expliqué, il aimait une autre femme. Je le pressentais depuis quelque temps; la veille, encore, j'avais eu je ne sais quelle défiance et quels soupçons. Les larmes m'étouffaient. Vingt fois je fus sur le point de me jeter dans ses bras, pour lui demander s'il m'aimait comme autrefois, s'il m'aimait toujours, mais mon invincible timidité, cette terreur de laisser voir ce que j'ai dans l'âme, m'ont retenue, pour mon malheur, et peut-être pour le sien. Si j'avais suivi mon

impulsion, qui sait si, touché de mon amour, de mes jalouses craintes, il ne fût pas resté près de moi, et si je ne serais pas aujourd'hui la plus heureuse des femmes.

Francis n'a jamais su combien je l'aimais, je ne le savais pas moi-même. La douleur en me frappant cruellement a fait éclore dans mon cœur cette fleur merveilleuse de l'amour, qui n'était qu'en germe. Mes larmes l'ont fécondée, aujourd'hui je ne vis que par elle. Ah! si Francis m'était rendu!.. si je pouvais oublier!.. s'il m'aimait encore!.. je lui montrerais mon cœur sanglant et déchiré, percé de mille glaives, mais brûlant encore de l'amour que j'ai pour lui...

Mais ce sont des rêves... des rêves que je fais tout éveillée, assise sur le bord du fleuve, regardant couler à mes pieds cette eau qui baigne Valavran. Je ne reverrai plus Francis... il s'est dégoûté de moi, de mon indifférence, une autre femme l'aime sans doute... elle sait le lui dire et il l'écoute avec joie.

Mère, savez-vous qu'à cette pensée, il me vient de folles envies d'aller me jeter entre leur bonheur,

en leur criant qu'il est le mien!.. qu'il me le faut et qu'on doit me le rendre... Mais je suis si faible, si incertaine, si promptement intimidée!.. Hélas! hélas! je ne puis que prier Dieu de me donner la force de l'attendre et de le voir me revenir. . .

. . . .

. . . .

Valérie à sa mère

Huit jours après.

Hier nous questionnâmes des bateliers qui passaient et qui firent une halte en face de notre maison. Ce sont des gens du pays, qui font un petit commerce de je ne sais quoi, dans un bateau à eux. Ils s'étaient assis sur l'herbe pour prendre leur repas. Moi, vous le savez, qui parle avec un chien plutôt que de ne causer avec personne, je lie vite conversation. — D'où venez-vous, où allez-vous? Que faites-vous?

Ils s'étaient arrêtés deux jours auparavant dans un petit village des bords de l'eau pour aller de là à une noce, chez un métayer d'une des fermes de Va-

lavran. Vous rappelez-vous, mère, cette jolie Miette, qui vous apportait de si beaux abricots? Eh bien! c'est à son mariage que ces braves gens ont assisté. En entendant le nom de Valavran, Lucie est devenue blanche comme la neige, mais c'est elle-même qui a demandé si le maître du château était de retour. Ils n'en savaient rien, mais ils ne le croyaient pas, car personne de chez eux n'avait assisté à la fête. Cependant un vieux bonhomme qui mangeait un oignon cru avec du sel et du pain noir, nous dit que tandis que les jeunes dansaient, son compère le métayer l'avait mené voir un champ où il avait fait du drainage et que de là il lui avait montré sur la hauteur le château, en lui disant que le jeune monsieur et la jeune dame allaient revenir, car un de leurs amis était déjà arrivé depuis deux jours et qu'il les précédait sans doute.

Cet ami, ce doit être M. de Valleroy, quel autre que lui irait ainsi s'installer à Valavran?.. Cela veut-il dire que Francis va revenir?.. Je crois qu'il le faudrait, mère, car notre chère Lucie s'en va lentement. Si elle pouvait crier, pleurer, cela lui ferait du bien; mais non, elle reste là toute tranquille,

pâle comme une morte, avec ses grands yeux fixes, sans parler; on sent que son âme est loin de ce pauvre corps, Souvent je m'approche d'elle, je l'appelle, elle ne m'entend pas... Je l'embrasse légèrement sur ses beaux cheveux blonds... Alors elle se retourne et me regarde avec un sourire. Quel sourire, mère!.. Il me navre le cœur, c'est celui d'une sainte pendant le martyre... Moi je fonds en larmes, je la serre dans mes bras, je l'embrasse à l'étouffer, je cherche à ranimer ses petites mains froides, ses joues blanches, je lui parle, je la gronde, je maudis Francis et le monde entier, jusqu'à ce que j'aie vu une légère rougeur remonter à son visage, et que je sois ainsi parvenue à faire revenir son âme envolée trop loin d'elle.

Mais cela ne peut durer, nous ne pouvons la laisser ainsi nous quitter, ma mère, il faut la distraire, la faire voyager. On doit essayer de tout. Quel malheur que vous soyez retenue loin de nous. Si nous allions vous retrouver, mère?.. Que pensez-vous de cette idée?.. Le voisinage de Valavran est mortel pour Lucie, il faudrait la faire partir d'ici. S'il arrivait lui, avec une autre... elle mourrait, mère, elle mourrait...

XIV

Le prince Nouridzin donnait ce soir-là un bal, c'était un événement, car la saison touchait à sa fin et les fêtes devenaient rares. De plus on savait que le prince avait un goût particulier pour l'éclat et la magnificence. Tout faisait donc présumer que ce bal serait le plus beau de l'hiver, et les femmes s'y préparaient avec toutes les ressources de l'or et de la coquetterie.

Anna d'Arbussan avait fait venir de Paris une toilette tout exprès et elle venait de la recevoir le matin même. Sa femme de chambre l'avait posée sur un meuble et elle s'occupait à en relever les garnitures merveilleuses, avec des exclamations d'enthousiasme pour la grâce et l'originalité de la jupe, pour l'élégance du corsage.

Roger de Beaufils et madame d'Arbussan cau-

saient ensemble, en regardant cette exhibition.

— Je mettrai avec cela des fleurs naturelles, dit Anna, quelque chose de vif et d'éclatant; non pas en couronne, mais en touffes, deux ou trois, que je placerai moi-même dans mes cheveux. Allez commander ma coiffure, Mariette.

La femme de chambre sortit.

Roger et la jeune femme demeurèrent seuls.

Elle se jeta dans un grand fauteuil près de la fenêtre ouverte. Du jardin inondé de soleil montaient les parfums des héliotropes, des œillets et de la malvarosa.

Roger s'assit en face d'elle.

— Allons fume! dit-elle; quand tu n'as pas ton cigare à la bouche, tu as l'air d'une âme en peine et tu n'écoutes et ne dis rien.

— Puisque tu le permets...

Il alluma un cigare.

— Là, dit-il, maintenant je suis tout à toi, parle. Pourquoi m'as-tu écrit de venir te voir ce matin, contre toutes tes nouvelles habitudes?

— Ça t'a dérangé?

— Non, mais étonné, puisque tu ne veux pas

vis-à-vis de Valavran avoir l'air de me connaître.

— Sans doute, on lui a dit que j'avais été ta maîtresse.

— Eh! le beau malheur! il est bien ton amant lui...

— Oui, mais tu sais qu'il a la prétention de l'avoir été, et de le rester seul.

— Nous l'avons tous eue dans notre temps cette folie, dit Roger en souriant, seulement nous en sommes revenus; mais dis-moi pourquoi tant ménager Valavran, puisque dans le fond, tu es décidée à le lâcher au premier jour?

— C'est difficile à expliquer. Quand il est dans ses moments de tendresse, il m'ennuie... je le trouve fade. L'amour n'a qu'une strophe, c'est toujours la même chose, n'importe qui la chante. J'ai la monotonie en horreur, alors pour la rompre, je lui fais une scène absurde, je lui dis tout ce qui me passe par la tête.

— Ce doit être joli.

— Mais ce n'est pas mal... Naturellement ce n'est plus du goût de Francis... il se monte, je l'excite de plus belle... Je me dis toujours que cette scène sera

la dernière et que le fil va se rompre. Puis la discussion s'anime, il pâlit, ses lèvres se contractent, ses yeux lancent des éclairs sombres, il a la figure d'un homme qui, croyant soulever le voile d'un ange, aperçoit tout à coup...

— Un de ces séraphins qui se révoltèrent contre Dieu, et qui devinrent les amis du serpent.

— Alors cela commence à m'intéresser vivement, si vivement même que, quand je n'aurais qu'à fermer mes lèvres pour le voir partir à tout jamais, je les rouvre pour le faire rester.

— Tu l'aimes peut être.

— Je ne crois pas — je n'aime rien.

— Lui as-tu enfin appris que tu étais veuve.

— Chut! pas un mot... aujourd'hui surtout... songe que je veux aller au bal. J'ai bien assez le temps de me couvrir de crêpes et de porter du noir; il me va mal; il éteint complétement ma figure. C'est stupide le noir, je le déteste.

— Tu seras très-belle ce soir, avec cette robe pourpre, c'est hardi mais ça t'ira.

— Oui, je le crois.

— Et Valavran va t'accompagner?

— Non. Il ne veut pas aller chez Nouridzin, et ne veut pas que j'y aille ; mais, tu sais, moi, ses volontés m'importent peu, — j'irai, je serai très-belle, et le maître de la maison très-enthousiasmé de moi; je suis contrariée, cependant, que Francis ne m'accompagne pas ; Nouridzin pour m'adorer a besoin de croire que ma conquête est entourée de difficultés; s'il me croyait libre, il ne me regarderait seulement pas... M. de Valavran fait plus dans son esprit que ma beauté tout entière. — Ce n'est pas qu'il recherche une rivalité dangereuse ou un duel. Non, il ne va pas jusque-là, mais son amour pour une femme se compose en grande partie du désespoir qu'aura l'homme auquel elle appartient ; il lui faut ce régal délicat pour remonter son palais blasé. Du moment qu'il n'y a qu'une femme à prendre et personne à tromper, il n'en est plus... donc Valavran...

— Je comprends, Valavran est là, comme dans certains tableaux on voit à côté d'une figure adorable, une tête noyée dans l'ombre...

— Non, ne cherche pas de comparaison poétique, dis-toi simplement que, sans Valavran, sans son

amour, sans sa haute position, je ne suis qu'une femme', tandis qu'aimée de lui je suis une conquête.., Comprends-tu?

— Oui — c'est très-dépravé. — C'est donc pour cela que tu lui as raconté qu'il avait quitté sa femme !

— Pour cela même. — Plus on m'a fait de sacrifices et plus je grandis aux yeux de ce stupide Russe dont je veux faire mon mari. Comprends bien que si j'avais été assez simple pour dire que j'étais devenue veuve et par la grâce de Dieu et la fatalité du choléra, je perdais un de mes charmes. J'étais à épouser, je me vêtissais de noir. Nouridzin de plus se méfiait de moi !.. *Hélas ! qu'il en a vu passer de jeunes veuves !...* Je rentrais dans la catégorie des femmes qu'il fuit; pour lui plaire, il faut que je conserve et mon mari et Valavran.

— C'est très-bien combiné, tu deviens une femme de tête, sais-tu? c'est égal, je plains ce pauvre garçon, que tu as si traîtreusement...

— Mis à mal, ajouta la comtesse en éclatant de rire... c'est pardieu bien dommage !.. je suppose que pendant ce temps sa femme se console avec

Valleroy. De cette façon lorsque je serai partie avec Nouridzin, Francis pourra aller la retrouver ; ils se pardonneront mutuellement ce que les gens de leur acabit appellent des fautes, ils vivront heureux et auront beaucoup d'enfants.

— C'est ce que je leur souhaite, dit Roger sérieusement. La femme de Francis est un ange véritable, — et je te déteste lorsque je pense à elle. Son visage est comme une belle matinée de printemps, il rafraîchit le cœur, rien qu'à le regarder. Si Dieu me donnait une femme comme cela, je ne la tromperais pas.

— Cela provient, mon cher ami, de ce que tu as une gastrite, et que tu bois de l'eau de Vichy ; mais Francis qui n'a pas surmené son estomac... Tiens, tu me ferais dire des sottises... va t'en, il va arriver.

XV

Valavran était seul à l'hôtel ; il savait qu'Anna, malgré qu'il lui eût témoigné le déplaisir que cela lui causerait, irait au bal. Il le savait et il était décidé à ne rien faire pour s'y opposer. Aussi n'irait-il pas chez elle, il resterait seul, avec ses souvenirs, ses remords et les résolutions qui lui restaient à prendre. Puisqu'il allait s'éloigner de France, il avait des ordres à donner, des préparatifs à faire, et tandis qu'il écrivait à son notaire, la plume lui tombait des mains à chaque instant ; il lui semblait qu'il signait sa condamnation à mort. Mais, c'était fini, il était attaché à cette femme, par la faute qu'il lui avait fait commettre. Il avait pris la responsabilité de sa vie, et maintenant, qu'il l'aimât ou non, tant qu'elle ne se montrerait pas indigne de son affection, il devait lui rester attaché. — C'était la

punition qui commençait; car, avec la nature honnête et droite de Francis, il souffrait cruellement de se trouver hors du droit chemin ; et quand il se cherchait une excuse, il n'en trouvait aucune qui militât en sa faveur. Il avait été vulgairement séduit par une femme vulgaire, dont l'âme ne répondait en rien à sa magnifique enveloppe, et il devait passer sa vie avec elle !.. Aussi longs que fussent ses jours ils lui étaient tous destinés... Elle n'avait aucun de ses goûts ; ils devaient vivre l'un à côté de l'autre sans jamais échanger leur âme. Sa beauté était toujours la même, un rêve d'Orient, mais pour un homme comme Francis, qui sous la forme cherchait le fond, que lui importerait maintenant ce beau visage menteur et ce corps animé par une âme mesquine !

Il était neuf heures du soir. Il sortit pour respirer la brise de la mer ; la journée avait été très-chaude et il se sentait accablé. Il s'assit devant le premier café venu et regarda machinalement les passants. On lui apporta un sorbet qu'il avait commandé, et le garçon, le voyant seul, posa un journal sur la table en même temps. Par désœuvrement Francis le prit, — depuis longtemps il n'avait rien lu, — il par-

courut l'article de fond et allait le reposer, lorsqu'un nom lui sauta aux yeux, dans les nouvelles du jour ; il lut plusieurs fois, avant de le bien comprendre, l'entrefilet suivant :

« Nous apprenons par une correspondance par-
« ticulière, la mort, au Caire, du comte d'Arbussan,
« bien connu à Paris ; il a succombé à une attaque
« de choléra le 10 de ce mois. La nouvelle de sa
« mort est allée surprendre sa jeune veuve à Nice,
« où des raisons de santé lui font passer l'hiver.
« Cette nouvelle aussi douloureuse qu'inattendue a
« causé d'unanimes regrets parmi les nombreux amis
« du comte d'Arbussan. »

Elle était veuve... elle l'ignorait, et elle allait passer la nuit au bal ! tout le monde aurait lu cet article et cette mort allait lui être annoncée entre deux quadrilles.

Francis se leva précipitamment ; il lui sembla que lui seul devait lui apprendre la perte qu'elle venait de faire, et le deuil qui la frappait ; elle n'avait pas aimé son mari, mais enfin, elle l'avait accepté, elle portait son nom : ils avaient vécu côte à côte... c'était toujours un déchirement et à la pensée de la

douleur d'Anna, il oublia ses griefs personnels et, sautant dans une voiture, il se fit conduire rapidement chez elle, le cœur serré par la pensée du coup qu'il allait lui porter.

On le laissa entrer jusque dans la chambre de la comtesse qui debout, au milieu d'un flot de lumière, regardait, devant une immense psyché, l'effet surprenant de sa brune beauté, se détachant sur la pourpre éclatante de sa robe... elle était couverte de diamants, de perles et de fleurs, jamais elle n'avait été si belle...

— Renvoyez votre femme de chambre, j'ai à vous parler, dit-il, à voix basse.

Elle fit un signe. — Mariette, accoutumée à s'en aller lorsqu'on arrivait, le comprit, et se retira sur-le-champ...

— Vous voulez m'empêcher d'aller au bal, mais je vous assure que c'est inutile, j'irai, Francis, dit la comtesse en agrafant ses bracelets.

— Non, Anna, non. — Vous jugerez vous même, quand j'aurai parlé; mais d'abord asseyez-vous là sur ce fauteuil.

— Pourquoi cela? je ne le puis sans chiffon-

ner ma traîne... voyez, elle est garnie de fleurs...

— Qu'importe! asseyez-vous, j'ai une nouvelle grave à vous annoncer.

La pensée ne lui vint pas qu'il savait qu'elle avait perdu son mari, mais une autre traversa son esprit. Lucie était morte!.. Alors elle l'épouserait peut-être... qui sait?.. Il était moins riche que Nouridzin, mais néanmoins, sans qu'elle pût se rendre compte de la raison, elle l'eût préféré.

Elle s'assit. Quelque chose comme une émotion passa sur son visage... Francis lui prit les deux mains et l'attirant vers lui, il lui dit tout bas la nouvelle qu'il venait d'apprendre.

D'un bond Anna fut sur pied.

— Bavards de journalistes, s'écria-t-elle avec colère, qui leur permet de raconter de pareilles stupidités?.. cela n'est pas vrai; si cela était, je le saurais évidemment. Il n'y a pas huit jours que j'ai reçu une lettre de mon mari. Non, non, Francis, j'irai au bal, on le donne pour moi. Je veux y aller. M. d'Arbussan n'est pas mort, vous dis-je... C'est inventé pour m'empêcher d'aller chez Nouridzin, mais j'irai quand même.

— En admettant que ce bruit soit une fausseté, vous ne pouvez sortir, Anna, tout vous le défend, jusqu'aux plus simples convenances.

— C'est un moyen de démentir cette absurde nouvelle. Voyez, Francis, si mon mari était seulement malade, je l'aurais su, n'est-ce pas? et dans sa dernière lettre, reçue il y a huit jours, il se portait bien, vous dis-je!

Francis s'était levé en même temps qu'elle, et le bras appuyé au chambranle de la cheminée, il la regardait aller et venir dans cette chambre, où sur le tapis blanc s'étalait sa somptueuse robe.

Elle riait nerveusement, tout en faisant tourner autour de son poignet ses bracelets de diamants.

— Quelle drôle d'idée!.. M. d'Arbussan mort... vous m'avez bouleversée et si je n'avais pas reçu ce matin même une lettre de l'homme d'affaires de M. d'Arbussan, vous m'auriez fait peur.

Francis qui machinalement regardait les bijoux épars sur le marbre où il s'appuyait, pâlit tout d'un coup affreusement. Il venait d'apercevoir une enveloppe chiffonnée, brûlée à moitié, qui reposait entre une croix de perles et une bague de saphir.

— Oui, continua-t-elle, toujours avec la même voix nerveuse, si je n'étais si pressée, je vous la montrerais et vous verriez que vos craintes sont absurdes. Il me donne de si bonnes nouvelles !

— Est-ce celle-ci par hasard ? demanda Francis, en s'approchant d'elle et en lui montrant l'enveloppe.

Elle portait le timbre bleu d'un cabinet d'affaires de Paris et l'adresse était ainsi conçue :

A Madame la comtesse VEUVE *d'Arbussan.*

Elle bondit et lui arracha le papier des mains. Sa figure était décomposée, ses lèvres blanches, ses narines dilatées, ses yeux ouverts démesurément. Elle voulut crier, sa voix s'arrêta dans son gosier, mais des sons rauques, inarticulés s'en échappèrent.

Francis la regarda longuement.

— Vous me faites horreur, lui dit-il !

Et la laissant, il quitta la maison.

Il partit le matin par le premier train, le lendemain il était à Valavran.

TROISIÈME PARTIE

I

Trois jours avant cette dernière scène, Valérie accompagnée de la femme de chambre de sa sœur, traversait une des rues les plus fréquentées de Bordeaux. Elle venait d'acheter quelques objets nécessaires à leur prochain départ. Répondant à l'appel de leur mère, les deux sœurs se disposaient à aller la rejoindre. Une voiture où elle déposait ses achats la suivait, et au moment où, pour la dixième fois, elle venait d'y déposer un paquet, un homme s'arrêta devant elle, et deux cris simultanés sortirent de leurs bouches.

— Mademoiselle Valérie !

— M. de Valleroy !

Leurs mains se touchèrent. La figure de Valérie, malgré les efforts qu'elle fit pour garder la contenance d'une femme, se couvrit de larmes.

— Votre sœur? demanda Octave.

— Supporte son malheur comme il convient de le faire, répondit Valérie, qui ne voulait pas livrer à l'ami de Francis le secret de Lucie.

— Elle n'est pas malade?

— Non, grâce au ciel! Pourquoi le serait-elle? On peut être indignement trahie et vivre.

— Ne pourrai-je la voir?

— Non, votre vue lui rappellerait des souvenirs encore trop récents, mais je lui parlerai de vous.

— Regardez-moi comme votre ami, dit Octave, oubliez que je suis celui de Francis, ne vous rappelez que de l'affection que j'ai pour vous, pour elle. Valérie, s'il est possible que je sois utile, employez-moi. Je vous suis dévoué, vous le savez?

— Je vous remercie, dit froidement la jeune fille, l'amitié et le dévouement sont choses rares, et ma sœur sera touchée de voir que vous ne l'avez pas oubliée, mais, pour le moment, la solitude est tout ce qui nous convient; d'ailleurs nous partons.

— Vous quittez Bordeaux ?

— Oui !..

— J'ai l'air d'être d'une indiscrétion sans égale et cependant, mademoiselle Valérie, je vous supplie de me dire où je pourrai adresser une lettre, soit à vous, soit à madame de Valavran ?

Valérie réfléchit un instant.

— Je ne veux pas vous tromper, dit-elle, nous quittons Bordeaux parce que c'est trop près de Valavran. Nous allons chez une personne de notre famille, mais si vous avez une communication à nous adresser, envoyez-la rue de Lille, 12, à l'appartement de ma mère, elle nous sera envoyée là où nous serons. Et maintenant adieu, dit-elle d'une voix émue, en tendant la main à Octave. Ne cherchez pas à nous revoir, sachez que ma sœur est aussi bien qu'elle peut l'être, mais que de nouvelles émotions lui seraient funestes...

Après un instant d'hésitation et en le regardant fixement :

— Vous êtes seul à Valavran ?

— Seul, dit Octave, en évitant ce jeune et loyal visage qui s'était levé vers lui.

— Vous n'y attendez personne?

— Non.

— Combien de temps y resterez-vous encore?

— Je vais repartir pour Paris. J'étais venu pour chercher à vous voir, je vous ai vue, je m'en vais.

— Bien, donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne partirez ni demain, ni après-demain.

— Pourquoi cela?

— Parce que je ne veux pas que Lucie vous trouve à la gare.

— C'est bien, dit tristement le jeune homme, je vous la donne.

— Vous êtes un ami. Si d'ici quelque temps je le peux, je vous écrirai dix lignes, et si nous allions plus tard à Paris...

— Si vous alliez à Paris?

— Eh bien, vous verriez ma sœur, je vous le promets.

II

Le bal était éblouissant chez le prince Nouridzin. Les plus jolies femmes de la colonie étrangère étaient là réunies sous les feux de mille bougies; les murs revêtus de fleurs et de verdure jusqu'au plafond, formaient un coup d'œil enchanteur. Une grande verandah donnant sur le vaste jardin était seule faiblement éclairée; on venait s'y reposer du bruit, de la musique et de l'éclat des lumières, en contemplant le ciel étoilé et la profondeur des allées où quelques femmes en robe blanche erraient au bras de leurs cavaliers.

Il était onze heures passées et madame d'Arbussan n'était pas arrivée. Le bruit circulait dans la foule que son mari était mort et que la belle veuve était partie subitement pour Paris. Plus d'une fois Nouridzin s'était approché de Roger de Beaufils et

lui avait demandé des nouvelles de la comtesse, mais celui-ci occupé d'une brillante princesse polonaise, ne prêtait que peu d'attention aux questions répétées de son hôte et à sa préoccupation.

Nouridzin était contrarié. Cette fête était pour elle, pourquoi donc ne venait-elle pas ? Son amant l'en avait-il empêché ? Son mari était-il vraiment mort ? En ce cas pourquoi ne pas écrire ? D'où venait ce silence, et le peu de cas qu'elle faisait de cette fête royale ?

Il ne l'aimait pas, mais elle lui plaisait avec son cynisme froid, sa dépravation, et sa beauté superbe. Il y avait dans ses yeux dorés une lueur étrange et fauve qui remuait l'esprit de ce petit-fils d'une louve ; elle l'attirait par ses mauvais côtés, son insolence, son mépris des choses honnêtes, et la façon altière dont elle le traitait. Elle ne lui avait pas dit, elle comme tant d'autres, avec des yeux mourants et une bouche en cœur, qu'elle l'aimait ; au contraire, un soir qu'il lui avait fait une brutale déclaration, comme il les faisait d'ordinaire, elle lui avait ri au nez, et s'était moquée de lui, sans lui en vouloir cependant, mais en en faisant plai-

samment ressortir le côté ridicule et grossier.

Il était occupé d'elle ; il daignait lui donner une fête ; l'orgueilleuse créature ne venait pas. Sa beauté disait-elle, valait sa richesse, et elle avait des caprices, elle le menait rudement, lui, devant lequel toutes les femmes s'étaient montrées si tendrement soumises... si empressées.

Minuit sonnait comme un domestique s'approchant du prince lui parla à voix basse.

Celui-ci tressaillit et traversant aussitôt le grand salon où il se trouvait, se rendit à l'étage supérieur où était sa chambre à coucher, qu'une vaste pièce tendue d'étoffe bouton d'or et servant de fumoir précédait ; devant une grande glace de Venise chargée de candélabres d'or, une femme enveloppée d'un immense manteau blanc était debout.

C'était la comtesse.

Il s'avança vers elle avec empressement.

— D'où me vient cet honneur de vous recevoir ici ? dit-il avec une certaine ironie.

— De ce que je ne puis aller en bas, répondit-elle aussitôt. J'ai reçu ce soir la nouvelle que j'étais veuve. Les stupides convenances ne permettent pas

à une femme de ne pas avoir l'air de pleurer son mari. Mais comme j'avais fait une toilette qui me va bien, et qu'elle était destinée à votre bal, j'ai voulu que vous en ayez au moins le coup d'œil. Voyez.

Elle jeta son burnous; sa robe rouge se colorait, à la grande clarté des bougies, d'une teinte claire et brillante. Elle collait exactement sur ses hanches développées et s'en allait à une grande distance derrière elle avec des fouillis remplis de fleurs. Son corsage laissait à peu près nu son buste merveilleux, où des diamants énormes jetaient des feux de toute couleur. Elle n'avait pas un bijou sur la peau; ils couvraient l'étoffe de sa robe, mais laissaient la chair blanche, chaude, couverte de larges veines bleues, s'étaler dans son orgueil; ses immenses cheveux sombres réfléchissaient dans leurs ondes de satin, la lumière éclatante qui tombait sur eux. Quelques fleurs rouges piquées çà et là parmi les tresses à moitié dénouées semblaient appeler les baisers; elle était ainsi si belle, que le prince en fut ému.

Il la prit par la main, la fit asseoir et prit place auprès d'elle.

— Je donnerais un million pour qu'on vous vît ainsi, dit-il, vous savez que je n'ai pas l'habitude de flatter les femmes, mais, je vous le déclare, je n'ai encore rien vu d'aussi beau que vous. Ils sont là en bas un tas d'imbéciles qui s'extasient sur la princesse polonaise. Que diraient-ils si vous entriez?

— Oui, mais je ne peux pas.

— Pourquoi cela? Que vous fait le monde, — on sait que vous avez des amants, donc vous ne pouvez regretter votre mari. — En vous voyant si belle, personne n'osera vous blâmer : ce sera une extravagance, si vous voulez, mais qui s'en permettra, si ce n'est vous? Allons! venez, je vous assure que personne ne songera à ce pauvre d'Arbussan.

— Je ne veux pas. Donnez-moi mon manteau, je m'en vais, et ce châle de dentelles, que je m'enveloppe le visage pour qu'on ne me reconnaisse pas.

— Non, ne partez pas, restez. Le prince de *** prétend que la plus belle femme du monde est cette actrice pour laquelle il se ruine et qu'il veut épouser, dit-on. Venez, je veux qu'il vous voie, il la trouvera affreuse en la comparant à vous. Ils sont là tous, mes amis du club, plusieurs sont arrivés de

Paris exprès pour ce bal ; pas pour rien au monde je ne vous laisserai partir.

— Il le faut pourtant.

— Non, quand je devrais vous en empêcher, et vous y conduire par la force. Je veux qu'on vous admire et qu'on dise que vous êtes la plus splendide créature du monde ; je l'ai mis dans ma tête, il faut que cela soit ; c'est la première chose que *je veux* depuis bien des années. Ce n'est pas la peine d'avoir des millions pour que je ne l'achète pas ; que voulez-vous pour venir faire le tour du bal avec moi ?

— Rien, je suis assez riche.

— Oh ! les femmes ne le sont jamais assez, et vous êtes trop intelligente pour ne pas profiter de la fortune que je vous offre ; les chanteuses vendent leur voix, les artistes leur œuvre, les femmes leur beauté, vendez-moi votre volonté, vous.

— Non. Vous n'y mettez pas le prix qui me convient.

— Lequel ? dites. Voulez-vous un million, des pierreries ? quoi ? parlez ? Oh ! si vous saviez avec quelle joie je sens un désir sauvage me ronger le cœur, vous n'hésiteriez pas à parler ! Quoi que ce soit que

vous demandiez, je vous jure de vous l'accorder.

— Eh bien, dit-elle, en se levant et en montrant sa beauté dans tout son complet épanouissement ; offrez-moi le bras, je consens à vous suivre, si vous me présentez à vos invités comme votre femme : ce sont nos fiançailles ce soir, dans huit jours nous serons en Italie où notre mariage aura lieu...

. . . .

Elle entra à son bras. Ce fut un cri d'admiration qui monta au cerveau du prince et acheva de le griser. Beaucoup de femmes s'en furent pour ne pas le saluer, d'autres restèrent ; on dansa jusqu'au matin.

Huit jours après, le prince Nouridzin épousait à Turin, après un mois de veuvage, madame d'Arbussan. Roger de Beaufils était au nombre des témoins.

III

Ce fut par une triste soirée d'avril, froide et pluvieuse, que Francis rentra chez lui ; quelques années auparavant, c'était à la même époque que, le cœur rempli d'amour et d'espérance, il avait amené Lucie, sa femme depuis la veille ; quelle différence ! il était jeune alors ; la vie souriait devant lui, lumineuse et large, avec ses amours bénies, ses devoirs de famille et la haute mission dont chaque homme est revêtu ; dans le fond de son cœur il remerciait Dieu de lui avoir fait la vie si belle et si facile, quand pour tant d'autres elle est stérile et froide. Comme il était fier alors, comme les chutes lui semblaient impossibles et le chemin du bonheur aisé à parcourir !

Il ne savait pas qu'avec tous les éléments donnés pour être heureux, l'homme ne parvient que diffi-

cilement à l'être; il ne savait pas que nous avons en nous-même nos plus grands ennemis, et qu'il est plus facile de lutter avec les hommes et de gagner la bataille que de remporter sur nos passions la plus légère victoire.

Mais aujourd'hui il savait tout cela; il l'avait appris aux dépens de son bonheur, de son foyer, de sa considération, et il rentrait chez lui, dans la vieille demeure de son père, le front baissé et le cœur meurtri. Que de souvenirs dans ces allées que la voiture parcourait !.. sa mère aux doux yeux... Lucie presque semblable à elle... les belles matinées d'été passées en famille sous ces beaux arbres... les réunions du soir sur cette terrasse sur laquelle s'assied le château... et les paysans qui l'ont vu naître et qui l'appellent encore « le jeune monsieur, » comme au temps où il croquait des pommes vertes en veste ronde et en souliers lacés!.. Et cela c'était le bonheur et la considération pour appui... et il avait joué tout cela et l'avait perdu... pour quoi?... pour qui?... pour une femme dont le souvenir ne lui laissait que le remords et l'isolement!

Octave était avec lui. Au moment où il se dispo-

sait à partir, il avait reçu un télégramme l'avertissant de l'arrivée de Francis, et il était resté. Les voilà seuls, les deux amis d'enfance. Ils échangent peu de paroles, mais ils sont heureux, néanmoins, de se retrouver, de se serrer la main, et de parler ensemble de ce cher passé évanoui, et qui ne reviendra jamais...

Octave avait raconté à Francis la rencontre qu'il avait faite de Valérie; la promesse qu'elle lui avait arrachée et celle qu'elle lui avait faite en retour. Tous ces détails lui brisaient le cœur, il n'osait pas dire à Octave d'écrire à l'adresse indiquée, mais il le désirait vivement. C'était le seul espoir qu'il eût d'entendre parler de sa femme.

Octave comprit le secret désir de Francis. Il écrivit à madame de Veyrier et, dans une longue lettre, il lui dépeignait les douleurs de son ami, son repentir, l'isolement où il se trouvait; il n'osa en dire davantage. Pour une première fois, c'était assez.

Mais cette lettre, ce premier pas vers une réconciliation peut-être, n'eut pas de suite. Madame de Veyrier ne répondit pas.

Octave et Francis partirent pour Paris. L'appartement de la rue de Lille était fermé, et la concierge n'avait pas d'ordre pour envoyer les lettres. Celle d'Octave était là encore. On prit des informations auprès des amis de madame de Veyrier. Chacun avait reçu des billets de faire part de la mort de son oncle, mais chacun ignorait où elle se trouvait en ce moment. Personne n'avait entendu parler d'elle...

Des avis mystérieux furent envoyés partout où on supposait que ces dames pouvaient être. On suppliait d'écrire. De nulle part on ne répondit.

Francis était au désespoir, il ne voyait personne, il restait renfermé chez lui, attendant à chaque instant des nouvelles, mais les heures lentes, lourdes, monotones, s'écoulaient sans apporter aucun espoir, ni aucune consolation.

Un jour que, rentrant chez lui, il traversait la place du Palais-Bourbon, il s'entendit appeler. Un coupé venait de s'arrêter près du trottoir, et madame d'Arbussan, maintenant princesse Nouridzin, en descendit. En la voyant, Francis fit un mouvement pour continuer sa route, mais elle, lui pas-

sant la main sur le bras, le força à rester en face d'elle.

— Vous m'en voulez beaucoup? dit-elle avec un sourire charmant.

— Oui, madame, dit gravement Francis.

— Mais, mon cher ami, songez donc. Que vouliez-vous que je fisse? Une liaison avancée et connue est chose dangereuse et, pour accomplir cet acte de courage qui vous sépare du monde, il faut trouver dans l'amour de puissantes compensations.

— Ne vous défendez pas, c'est inutile, dit Francis avec froideur, je ne vous fais pas de reproches.

— Mais ils seraient très-mal venus, je vous assure, car je n'en mérite aucun. En me mariant avec Nouridzin, je vous ai rendu la liberté de... revenir avec votre femme, ce que vous avez fait, je suppose.

— Madame, dit Francis, je désire rester étranger à votre existence, veuillez ne pas m'interroger sur la mienne. Je vous ai oubliée.

— Ceci n'est pas galant, dit-elle avec un éclair dans les yeux.

— Je vous ai oubliée, reprit Valavran, ne me for-

cez pas à me rappeler à quelle femme sans cœur j'avais sacrifié mon honneur et ma vie.

— Des grands mots, dit la princesse rêveuse, des mots vides de sens, des mots sonores, n'est-ce pas? Car, au fond de l'âme, de toutes ces belles idées on ne s'en inquiète guère. L'amour, la vertu, l'honneur, cela va de pair avec le chauvinisme.

— Vous n'y croyez pas ?

— Je ne crois à rien, dit-elle en reboutonnant un de ses gants, à rien ; il faut juger les choses d'après soi-même. Je suppose que je ne dois pas être une exception. Eh bien, mon cher, je vous dirai qu'à part le luxe et les triomphes de la beauté, je ne vois rien en ce monde. J'ai essayé de tout, naïvement, avec simplicité, et j'ai rapporté de mes expériences l'axiome que voici : Vanité des vanités. Vous savez, le reste est dans l'*Ecclésiaste*.

— Autrefois, dit Francis en la regardant en face, je vous aimais, puis...

— Puis ?

— Puis je vous ai haïe et méprisée.

— Et maintenant?

— Maintenant, je vous plains.

Il la salua et continua sa route.

Elle fit signe à son cocher d'approcher et monta en voiture.

— Il me plaint, se dit-elle, tandis que ses chevaux remontaient l'avenue des Champs-Élysées, et que chacun regardait son beau visage ; il me plaint. A quoi donc me sert d'être princesse, très-riche et très-belle, s'il y a une personne au monde à laquelle j'inspire de la pitié !...

. . . .

IV

Quand tous les moyens furent employés sans succès, c'était vers le milieu de l'été, Francis repartit pour Valavran, où il résolut de s'enfermer désormais. Il essaya de s'occuper, mais tout travail lui était impossible. Il prenait un livre, essayait de lire, tournait les pages machinalement, sans savoir ce qu'elles contenaient.

Il passa ainsi un terrible été, avec la même obsédante pensée : *Est-ce aujourd'hui que j'apprendrai ce qu'elle est devenue?*

Il marchait de longues heures, sans ressentir aucune fatigue, recevant la pluie ou le soleil avec la même indifférence. Un jour il traversa un ruisseau, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps, sans s'en apercevoir.

A l'heure où le facteur arrivait d'habitude, il

allait l'attendre, assis dans un chemin creux, et là, les yeux fixés sur le point où il devait apparaître, il restait jusqu'au moment où le brave homme arrivait sans rien lui apporter de ce qu'il attendait. Le lendemain il recommençait, et ainsi de suite tous les jours.

Il avait beaucoup changé. Quoiqu'il n'eût pas trente ans, il avait des cheveux blancs sur les tempes, et une longue ride se creusait sur ses joues. Ses yeux s'étaient agrandis; une tristesse morne en avait remplacé l'étincelante expression.

L'été se passa, l'automne arriva, et aucun changement ne s'était produit. Pas la plus petite nouvelle des fugitives. Cela était d'autant plus étrange, qu'elles ne pouvaient guère, en aucun lieu, passer inaperçues. La distinction de la mère, la beauté de Lucie et la brillante vivacité de sa jeune sœur, devaient être remarquées. Où donc étaient-elles?

L'automne s'écoula, on était aux premiers jours de novembre, lorsque Octave arriva. Il ne savait rien, il n'avait rien appris, sinon qu'elles étaient vivantes, puisque l'homme d'affaires de madame de Veyrier

touchait ses fermages avec des reçus signés par elle-même.

Octave fut effrayé du changement qui s'était opéré chez son ami. Il lui proposa de reprendre leurs longs voyages comme autrefois, après la mort de son père. Francis refusa.

Un soir, tandis qu'ils étaient assis tous les deux dans le grand salon du rez-de-chaussée, qu'Octave lisait et que Francis, absorbé, comme d'habitude, regardait vaguement le feu, où des figures bizarres se dessinaient, une tempête s'éleva soudainement, le vent se mit à souffler avec violence, on entendait craquer les arbres de l'avenue et tomber en mille éclats, sur la terrasse, les tuiles enlevées au toit... C'était comme le gémissement d'un être immense qui, de sa douleur et de sa colère, remplissait la terre et le ciel.

Francis se leva et ouvrit une des portes vitrées; le vent s'engouffra avec fureur, le renversa presque, éteignit la lampe et fit claquer les volets. A ce moment même, il fut victime d'une étrange hallucination. Il lui sembla voir une forme blanche s'envoler de la terrasse, et il crut entendre son nom

prononcé à voix basse, mais d'une façon très-distincte.

— Elle m'appelle, dit-il avec force, en saisissant le bras d'Octave, qui était venu se placer à ses côtés... N'as-tu pas entendu raconter que quelquefois ceux qui meurent viennent dire adieu à ceux qu'ils ont aimés?...

— C'est de la folie, Francis, dit tristement Octave.

— Oui, on traite ainsi toutes les choses qu'on ne comprend pas... mais j'ai entendu sa voix, et j'ai vu flotter une robe blanche au moment où j'ouvrais la fenêtre... Nieras-tu ce que mes yeux ont vu et ce que mes oreilles ont entendu?... Tiens, dit-il en lui saisissant violemment le bras, écoute, je l'entends encore...

Les deux hommes ne respiraient plus.

Au milieu des rafales du vent, du bruissement des branches, des cris de la tempête, une faible voix traversa l'espace, et le nom de Francis prononcé avec un accent d'angoisse vint frapper cette fois les oreilles d'Octave...

— L'as-tu entendu? s'écria Valavran dans un

accès de délire... C'est elle, elle m'appelle... et je vais la rejoindre... Il s'élança comme un fou pour se briser la tête contre un mur.

Octave le maintint d'un bras vigoureux. Un second cri, un second appel arriva jusqu'à eux.

— Insensé, dit tout d'un coup Octave, cette voix est une voix humaine... Francis, reviens à toi. Écoute, on appelle à la petite porte, derrière les sapins. Le vent aura cassé le fil de fer de la cloche de l'avenue, c'est quelqu'un qui a besoin de secours... Allons, viens...

Francis demeurait immobile.

Un apaisement momentané de la tempête lui permit d'entendre, cette fois, distinctement, les coups qu'on frappait à la porte pour essayer de l'ouvrir, et le bruit des grelots de chevaux de poste.

Francis et Octave s'élancèrent à travers les sapins... La tempête, un instant apaisée, reprenait de plus belle; des torrents d'eau les aveuglaient.

— On vient! crièrent-ils ensemble.

Ils ouvrirent la porte; sur le seuil une femme,

ruisselante d'eau, s'accrochait à un anneau de fer pour ne pas être renversée.

— Qui est-ce? demanda Octave.

— C'est moi, Valérie, je viens chercher Francis, pour voir ma sœur mourir.

V

Quelle nuit !.. Dans la chambre toute blanche d'une petite villa située au bord de l'eau, Lucie, étendue sur son lit, pâle comme la mort qui s'approchait, les tempes glacées et humides sous ses cheveux dénoués, baisait avec ardeur les pieds du Christ qu'elle tenait dans ses mains.

A genoux près d'elle, presque aussi pâle, et mille fois plus désespérée, sa mère, le visage couvert de larmes, regardait cet ange que le prêtre venait de quitter après l'avoir absoute et bénie... Un médecin était près d'elle. C'était un homme âgé, aux cheveux blancs, au fin visage... De temps à autre il approchait de ses lèvres altérées un cordial dont il lui faisait avaler quelques gouttes.

Le vent mugissait, on entendait le sourd roule-

ment de la rivière, dont les flots battaient les murs du jardin.

— Il ne viendra pas, mère, dit Lucie.

— Oui, ma fille, il viendra... mais on ne peut l'attendre d'une heure encore.

— Que je puisse le voir... Docteur, que je puisse le voir avant de mourir, n'est-ce pas ?...

— Tout n'est pas si désespéré, mon enfant, dit le médecin affectueusement.

— Non, non, mon sacrifice est fait. J'ai eu de la peine, mais il est accompli... D'ailleurs, vivre loin de lui... ce n'est plus vivre... Vivre sans son amour... je ne le pourrais pas... Pardonne-moi, mère chérie, pardonne à ta petite Lucie qui n'a pu rester ici pour toi seule...

Les larmes étouffaient la pauvre mère.

— Et Vava?... seule dans cette nuit épouvantable... Pauvre chère sœur... quand je pense, mère, qu'autrefois nous avions des craintes sur elle ! Aujourd'hui elle est notre orgueil et notre consolation.

— Ne parlez pas, dit le docteur, tâchez de dormir, de vous reposer, avant l'arrivée de la voiture.

— Dormir!... j'ai bien le temps de dormir et de me reposer !... Laissez-moi vivre, cher docteur. . j'ai si peu vécu dans ma courte vie!... Ce n'est que depuis que je meurs que je sais ce que c'est que de vivre... Le bruit de la rivière est si violent!... Cependant il me semble que j'entends les grelots des chevaux... Mère, mère, s'écria-t-elle avec un accent de joie intense, soulevez-moi... voici nos voyageurs... voici Francis!...

Un bruit de pas dans le jardin, une porte violemment ouverte et fermée, des voix basses, émues, tremblantes, qui interrogeaient.

Soulevée dans les bras de sa mère, pâle, couverte d'une sueur glacée, les yeux dilatés par l'angoisse, les lèvres entr'ouvertes par l'espérance, Lucie attendait.

La porte de sa chambre s'ouvrit.

Vava apparut.

— Eh bien? cria sa sœur.

— Il est là, dit-elle en se reculant. Une exclamation de joie lui répondit.

Une seconde après, la tête de Lucie reposait sur

l'épaule de Francis avec la même confiance que si elle ne l'eût jamais perdu.

. . . .

Cœur fidèle, cœur de femme, cœur de chrétienne, qui pourra dire ta noble miséricorde ?...

VI

Un an après, pendant une soirée de novembre presque semblable à celle que nous venons de décrire, le grand salon de Valavran présentait un tout autre aspect. La tempête grondait au dehors avec la même violence, mais personne ne paraissait y songer. Les accents brillants du piano et la voix légère de Valérie couvraient le bruit du vent et celui des branches cassées... Octave accompagnait la jeune chanteuse, dont la figure animée, souriante et gracieuse, faisait la joie de la maison.

Assise auprès de la table, madame de Veyrier brodait, avec beaucoup de soin, un petit bonnet d'enfant qui évidemment devait avoir une prompte destination, car elle y semblait uniquement occupée... Cependant, de temps à autre elle jetait un coup d'œil autour d'elle, et une douce joie se répandait sur son

visage que les années semblaient regretter de flétrir. Cependant ses cheveux étaient devenus plus blancs que la neige. Ce n'était pas la vieillesse qui les avait ainsi frappés dans toute leur séve et dans toute leur beauté...

En face d'elle, sur un canapé, Lucie était assise... Le bonheur l'avait ressuscitée. On a vu de ces choses-là... Dans les bras de son mari, sur ce cœur qu'elle avait senti désormais tout à elle, elle était revenue à la vie, non tout d'un coup, mais lentement, avec mille alternatives, pour les siens, de craintes et d'espérances. Enfin elle avait été sauvée, et sur son front rayonnant et doux, nulle trace de sa maladie n'était restée. C'est le privilége de la jeunesse, elle répare vite.

Francis était assis à son côté. Ils regardaient ensemble un album contenant des sites de divers pays. La souffrance l'avait marqué d'une main plus cruelle, mais une joie immense, contenue, éclairait ses nobles traits, en effaçait les rides précoces.

Ces quelques mois d'égarement, sa faute (il disait son crime, lui) avaient été non pas pardonnés, mais oubliés par sa généreuse femme. Une vie nouvelle

avait recommencé pour eux, — vie intime du cœur, union suprême, — deux êtres se complétant l'un par l'autre, *un* pour le regard de Dieu.

Assis au coin de la cheminée, enfoncé dans un immense fauteuil, le docteur que nous avons vu au chevet de Lucie rêvait ou sommeillait peut-être... La voix de Valérie l'arracha à ce repos...

— Vous dormez, dit-elle joyeusement, en agitant sa main devant ses yeux.

— Moi... pas le moins du monde, j'écoutais, mademoiselle, répondit le brave homme avec un tressaillement.

— Bah!... vous voulez m'en faire accroire... mais vous avez été trahi par vous-même, mon cher docteur... un tout petit ronflement est venu frapper mon oreille...

Tout le monde se mit à rire.

— Valérie, dit sa mère avec reproche...

— Chère maman, vous défendez toujours le docteur... Si vous continuez à avoir ainsi des préférences et à le prendre sous votre protection... je vais être jalouse.

Elle se pencha vers madame de Veyrier et

baisa ses beaux cheveux blancs avec tendresse.

— Eh bien, ajouta-t-elle en s'approchant de Lucie et en jetant un coup d'œil sur l'album qu'elle tenait, avez-vous enfin trouvé l'endroit où nous irons cet hiver reposer nos têtes?...

— Non, dit Francis, rien ne convient à ma femme...

— Quoi! cet enfant béni serait-il destiné à passer vulgairement l'hiver ici ? reprit Valérie en riant.

— Je le crois, répondit madame de Valavran, et si vous êtes tous de mon avis, nous ne quitterons pas notre vieille maison. Un palais en pays étranger ne vaut pas le toit qui vous appartient, pour aussi humble qu'il soit... et je suis persuadée que le meilleur air à respirer est toujours celui du pays...

— Vous avez raison, dit Francis en baisant la main de Lucie, nous resterons ici... A quoi bon s'en aller?... Nos pères voyageaient moins que nous; s'en trouvaient-ils moins robustes et moins heureux?... Cette vie dépensée ainsi sur les grands chemins est malsaine pour la famille, pour son

repos, pour sa considération, pour l'influence qu'elle doit exercer autour d'elle. Je suis bien aise que notre enfant naisse à Valavran, que ses premiers souvenirs, comme les miens, comme ceux de mon père, datent de notre maison, et puisque vous avez dit ce matin, docteur, qu'il n'était nullement besoin d'un climat plus chaud pour ma femme, nous resterons ici, si toutefois, ajouta-t-il en souriant, Valérie le permet.

— Si je le permets!... j'ai les déplacements en horreur, et j'adore la campagne l'hiver... Nous recommencerons nos promenades à cheval, Francis?...

— Et moi, que vais-je devenir? demanda Octave toujours assis derrière le piano, et d'un ton de voix lamentable.

— Vous resterez ici, dit Lucie d'un ton affectueux, si cela ne vous effraye pas... Vous savez bien que vous êtes des nôtres, n'est-ce pas?...

— Oui, dit Octave, vous êtes ma famille... je vous aime tous tendrement.

— *Et également?*... répondit Francis en riant.

Valérie rougit et se penchant vers sa sœur :

— Tu me laisseras quelquefois toucher au baby, n'est-ce pas?... dit-elle à voix basse.

— Tu seras sa petite maman, répondit Lucie avec des larmes dans les yeux.

Elle avait oublié ses souffrances, la douce créature, l'infidélité, l'abandon, la mort qu'elle avait entrevue de si près, mais la tendresse, le dévouement de sa sœur, son courage pendant cette affreuse nuit de tempête, courant au milieu de l'orage, à travers les rivières débordées et les chemins défoncés, et les terreurs et les dangers, pour ramener vers elle celui qu'elle aimait, cela, elle ne l'avait point oublié, et pour aussi longtemps qu'elle vive, ce souvenir ne sortira jamais de sa mémoire...

Lorsque ces dames se furent retirées dans leur chambre, que le docteur fut allé achever dans son lit son somme commencé, Francis et Octave restèrent seuls auprès du feu qui s'éteignait.

— Quelle nuit! dit Valavran, elle me rappelle...

— Quels changements ces douze mois ont amenés? répondit son ami.

— J'en remercie tous les jours Dieu! ajouta

Francis gravement. Il nous a tous sauvés, que son nom soit béni!...

Et ils rappelèrent ensemble les souvenirs navrants de cette époque de fautes et de douleurs. Le nom de Valérie revint plusieurs fois sur leurs lèvres.

— Quand je la rencontrai à Bordeaux, demanda Octave, elle me dit que sa sœur et elle devaient partir le lendemain... Comment se fait-il...

— Lucie, au moment de quitter cette petite maison à laquelle elle s'était attachée, tomba malade de nouveau, alors ma belle-mère, avertie par Vava, vint les retrouver, sans passer par Paris, sans donner des ordres pour ses lettres... C'est ainsi qu'elle n'a jamais reçu celle que tu lui écrivis...

Ils se levèrent pour quitter le salon, mais avant de se rendre dans sa chambre, Francis ouvrit la porte-fenêtre qui donnait sur la galerie, et appelant Octave, ils regardèrent le ciel qu'éclairait une lune funèbre et où de grands nuages noirs, chassés par un vent violent, couraient, s'entassaient, se nouaient et se dénouaient. On entendait le sourd roulement de la rivière qui grondait au bas des prairies, les sapins

se tordaient, les arbres craquaient en gémissant.

— Je ne puis oublier, reprit Octave en regardant le bois de sapins, je ne puis oublier, accrochée à ce mur, baignée par la pluie, glacée par elle, soulevée par le vent, cette enfant courageuse dont la faible voix se mêlait à celle de la tempête.

— C'est une brave fille, dit Francis, vaillante, généreuse, résolue... Abandonnée à elle-même, sans conseils, sans exemples ou mal dirigée, elle eût pu employer fatalement les forces qu'elle possède. Mais les douces vertus de sa sœur, ses malheurs, sa maladie, le dévouement qu'elle méritait, tout cela réuni a servi, au début de la vie de cette enfant, à lui montrer de quel côté étaient les joies véritables... Le devoir est un grand mot et une grande chose.

Il y eut un moment de silence.

— Tu sais que je l'aime, Francis, dit enfin Octave d'une voix émue.

. . . .

La nuit suivante personne ne dormit au château. Il y eut des allées et des venues sans nombre dans les corridors... On trouvait des bougies allumées

partout, et on rencontrait les domestiques effarés qui les cherchaient sans les voir... Debout sur le seuil de sa chambre, voisine de celle de sa sœur, Valérie, pâle, glacée, les yeux en pleurs, attendait un dénouement... Vers le matin, on entendit un grand cri suivi des vagissements d'un enfant nouveau né.

— C'est un garçon, dit le docteur en entr'ouvrant la porte.... La mère et l'enfant vont bien.

Une minute après, madame de Veyrier passa rapidement, la figure couverte de larmes.

— L'enfant est né. Lucie va bien, je vais remercier Dieu.

Puis, pour la troisième fois, la porte s'ouvrit et Francis parut.

— Ta sœur te demande, Valérie, dit-il d'une voix altérée, elle veut que tu embrasses son fils; puis, s'appuyant sur l'épaule d'Octave, accouru lui aussi, son cœur se fondit et il éclata en sanglots.

CONCLUSION

S'il y a une famille heureuse et bénie sous le ciel, c'est celle dont je viens de vous raconter l'histoire.

Francis a deux enfants... deux anges, deux amours...

Lucie est plus belle que jamais, et rien ne pourra séparer ces deux cœurs, pas même la mort, car ils croient en Dieu, le servent et l'adorent.

En se mariant avec Octave, Valérie n'a pas quitté sa sœur, ils ne forment qu'une même famille... Madame de Valleroy serait la plus heureuse des femmes si elle avait un enfant... En attendant ce bien si désiré, elle gâte ses neveux d'une manière horrible, en soutenant que c'est la seule manière de les élever... et avec le plus beau sang-froid du monde, elle se cite comme exemple...

Sa santé s'est affermie. Elle a l'éclat, la fraîcheur et la gaieté d'un beau jour de printemps.

Ils passent ensemble trois mois d'hiver à Paris, le reste de l'année à Valavran.

Lucie n'a jamais connu le nom de la femme par laquelle elle a failli mourir. Mais sa sœur s'en est si bien doutée, qu'une fois, ayant rencontré la princesse Nouridzin dans le monde, elle ne répondit pas à son salut, et que celle-ci ayant par mégarde touché à l'éventail de Valérie, oublié sur un coin de la cheminée, elle s'en aperçut, et s'approchant, le prit sous les yeux mêmes de madame Nouridzin et le lança résolûment dans les flammes...

Pendant la guerre, Francis et Octave ont fait partie tous les deux, en qualité de volontaires, de l'armée du général Chanzy... Pendant ce temps, Lucie, Valérie et leur mère ont soigné des blessés, recueilli des malheureux et dépensé pour eux des sommes considérables. A l'heure où j'écris ces lignes, Lucie attend son troisième enfant...

C'est Vava qui sera marraine.

LE
SOULIER DE ROSINE

A

EMMY

LE
SOULIER DE ROSINE

I

J'avais fait mon droit sérieusement. Je ne connaissais ni Mabille, ni la Chaumière; le soir, après mon maigre repas, je rentrais toujours seul dans ma mansarde du quartier Saint-Jacques; tandis que mes amis se répandaient gaiement dans les quatre coins de Paris, moi, je restais courbé jusqu'au matin sur mes livres; l'hiver j'oubliais, grâce à eux, la bise glacée qui faisait vaciller ma lampe et l'été les promenades au fond des bois, dans les campagnes vertes où me conviaient des camarades plus insoucieux et plus libres que je ne l'étais. Je n'avais point été gâté par la destinée. Pauvre, j'avais été rude-

ment élevé par un père sévère, maladif et d'une violence extrême. Je me savais dans l'avenir l'unique soutien de ma mère et de mes jeunes sœurs. Les tâtonnements, les défaillances, les faiblesses qui sont presque une grâce chez les jeunes gens favorisés de la fortune eussent été, dans ma position, un crime que ma conscience ne m'eût pas permis de commettre. Aussi travaillais-je comme un nègre, sans trêve ni repos, le cœur et les yeux fermés à toutes distractions; même la plus innocente me semblait un piége, et je l'éloignais avec la passion qu'un autre eût mise à la poursuivre.

Lorsqu'enfin je fus reçu avocat, avec quelque honneur, j'ose le dire, et que je rentrai à la maison paternelle, mon père me dit : « C'est bien! » sans me tendre les bras, mais avec une expression profonde qui me remua le cœur plus que je ne saurais le dire... Quant à ma mère, elle me serra longtemps sur sa poitrine avec un visage baigné de larmes... Ce fut la récompense de ces longues années de solitude et de travail, et je sais bien que, quoique aux yeux d'un étranger il eût sûrement manqué quelque chose à cette réception, pour moi

elle me satisfit si complétement que, même aujourd'hui que tant d'années ont passé sur ce moment, son souvenir amène des pleurs dans mes yeux et fait courir mon sang dans mes veines avec plus de rapidité.

Le soir de ce fameux jour, il y eut festin chez mon père. On y but une bouteille de vin de Bordeaux qui mit tout le monde en gaieté, ce qui n'empêcha pas mon oncle le vicaire de parler au dessert de la profanation des âmes et de la corruption de la jeunesse... Mes petites sœurs, un peu étourdies par le doigt de vin pur qu'on leur avait versé, s'endormirent, leurs têtes blondes sur la nappe blanche. Il fallut les emporter, cela fit diversion; le reste du sermon fut oublié et mon père termina la fête par un toast qu'il porta à mes succès futurs.

Le lendemain, encore un peu enivré de mon triomphe et des douceurs qu'il avait amenées, je dus me rendre chez M. Dar..., ancien ami de mon père, homme d'une grande réputation dans le faubourg Saint-Germain et chez lequel, d'après certains arrangements pris entre lui et mon père, je devais travailler... J'étais si bien recommandé que

mon patron me mit dès le premier jour à un travail colossal. Je n'avais guère plus de repos que quand j'étais étudiant. La besogne du jour terminée, je devais emporter chez moi de volumineux dossiers, les débrouiller et, par quelques notes concises et claires, en faire l'exposé. Ce fut pour moi très-pénible, parce que j'avais quelque penchant à faire de longues phrases et un certain goût pour les périodes sonores. Je dus renoncer à cette vanité, mais non sans efforts; M. Dar... me raillait impitoyablement de ma faconde et prétendait ne pouvoir reconnaître une affaire présentée avec tant d'éloquence. Il m'ordonna de me soumettre à une exposition courte, pourtant détaillée. Je dus chercher les côtés faibles et les signaler; en un mot, pour me servir de son expression, « lui donner une besogne toute mâchée. » Malgré mes débuts pompeux et mes recherches de style, mon désir de le contenter était si grand qu'au bout de trois mois j'étais devenu son favori. Cette préférence lui donnait le droit de m'accabler de travaux et de me gronder d'une voix tonnante. Chaque matin, avant de partir pour le Palais, il *s'entraînait* avec moi par

une mercuriale dans laquelle il appelait ordinairement sur ma tête toutes les malédictions que lui suggérait son imagination méridionale ; mais je n'avais plus aucune frayeur, car sous ces torrents d'invectives, je savais démêler l'affection que le brave homme éprouvait très-réellement pour son humble protégé.

Du reste il ne tarda pas à m'en donner la preuve en me mettant entre les mains une affaire considérable concernant deux familles puissantes de la noblesse. Non-seulement cette fois-là je devais faire un travail spécial, mais encore il fallait me mettre en relations avec le client de mon patron, et mener l'affaire jusqu'au jour où elle serait plaidée.

Ce procès traînait en longueur depuis plusieurs années; mais la mort d'un des adversaires avait changé la tournure des choses. A la place d'un vieux gentilhomme venait se placer un jeune héritier en grand renom, disait M. Dar..., dans le monde élégant et dont chacun vantait la grâce généreuse et fière. La lutte eût pu cesser faute de combattants, car le premier adversaire avait précédé de quelques jours seulement son ennemi dans

la tombe ; mais celui-ci avait laissé pour lui succéder sa femme, qui annonça l'intention de reprendre les hostilités et de les poursuivre jusqu'à la fin. Sur le champ de bataille restait donc d'une part :

Le marquis Robert de Roquebrune, jeune homme de vingt-cinq à trente ans, homme à la mode, sportman accompli ;

De l'autre :

La comtesse Lucie-Marie-Louise-Anne de Kervadec, veuve de Jean-Isidore-André de Kervadec, marquis des Rives, comte de Saint-James, baron du Mollac, décédé par la grâce de Dieu et de ses soixante-dix-sept ans, après trois ans de mariage avec son arrière-petite-nièce, une des plus jeunes et des plus belles personnes de l'aristocratie vendéenne.

Ces détails me furent donnés par M. Dar... lui-même au début de l'affaire ; nous défendions M. de Roquebrune, mais madame de Kervadec était connue par mon patron depuis son enfance, et je vis, d'après ses instructions, que je devais faire tous mes efforts pour amener un accommodement entre les deux parties. L'homme d'affaires de madame de

Kervadec nous avait remis en son nom et d'après ses ordres un ultimatum très-serré; tout dépendait donc de la facilité que mettrait notre client à l'accepter. Il s'agissait d'une immense forêt dont chacun revendiquait la propriété et dont un chemin de fer projeté allait centupler la valeur. Il était donc temps de s'entendre et je fus expédié à cette fin.

— Vous allez, me dit M. Dar..., vous rendre tout de suite chez M. le marquis. Ne perdez pas un seul instant. Si, par votre incurie, vous manquiez l'heure de son déjeuner, vous ne pourriez le rattraper de la journée et ce serait vingt-quatre heures perdues. Je vous ai déjà accrédité près de lui. Soyez clair, si vous pouvez, bref autant que possible; ne donnez des conseils que si on vous fait l'honneur de vous en demander. Annoncez l'arrivée de madame la comtesse à Paris. Un mot d'elle ce matin me l'a appris. Je me rendrai ce soir chez elle après le Palais pour lui présenter mes devoirs. Nous nous reverrons avant... Vous me mettrez au courant des dispositions du marquis... Tâchez de savoir ce que vous dites. Ne vous laissez pas intimider; nouez mieux que cela votre cravate... et que Dieu vous bénisse,

mon garçon, mais vous avez l'air d'une bête...

Ce fut sur ce compliment que, muni d'un énorme dossier, je quittai l'étude de mon patron pour me rendre chez son noble client.

Quoique j'eusse vécu très-isolément, je n'étais point si timide que j'en avais l'air, n'ayant aucune espèce de vanité, ni de recherche de moi-même. Je savais que j'étais un pauvre diable ; mais j'espérais bien vaincre un jour la mauvaise fortune et prendre dans la société la place que tout homme honnête et laborieux est en droit d'y acquérir... Je n'avais aucune idée du luxe et des prodigalités de la vie. Je me trouvais très-heureux du modeste ordinaire de ma famille, et je n'avais pour les orgies joyeuses du quartier latin qu'un goût des plus médiocres. J'étais une manière de sauvage dans ce Paris brillant, car si l'on m'eût dit que les deux cent mille francs de rente de M. de Roquebrune étaient loin de lui suffire, je fusse demeuré stupide d'étonnement, moi qui croyais ne manquer de rien depuis qu'au moyen de quelques louis j'avais introduit chez mon père l'usage de manger de la viande à notre repas du soir... Cependant, comme, quoique

absorbé, je n'étais pas aveugle, j'avais bien entrevu vaguement et par lueurs la splendeur des hôtels, la beauté des chevaux, la richesse des équipages, l'éclat des magasins; mais pour moi, tout ce luxe était sans prix; il pouvait être aussi bien le partage de ceux qui possédaient un demi-million que de ceux qui, comme le marquis, en avaient plusieurs. Un habitant de Pontoise ou d'Agen n'aurait eu ni plus de candeur ni plus d'ignorance...

Le marquis de Roquebrune habitait, avenue Montaigne, un magnifique hôtel entre cour et jardin.

De la rue du Bac au rond-point des Champs-Élysées la course n'est pas longue, aussi l'eus-je bientôt franchie. Je humais l'air du matin avec un sentiment tout particulier de libre jouissance. Depuis que j'avais été investi de ma nouvelle mission, j'avais pris à mes yeux une sorte d'importance, et je marchais fièrement, comme si le monde eût dû m'appartenir. Ce fut alors que je remarquai pour la première fois la beauté de cette longue promenade, terminée par l'Arc de triomphe, que voilait mystérieusement un reste de brouillard. Quelques beaux chevaux menés par leurs grooms montaient

et descendaient l'aristocratique avenue. Un coupé d'un vert sombre, très-élégant, s'en allait, stores baissés, vers l'obélisque ; sur la chaussée, quelques promeneurs recherchaient les rayons du soleil caché par les nuages, mais d'une action sensible ; l'air était plein d'harmonies inconnues et mon cœur s'éveillant battait sans savoir pourquoi; par un mouvement spontané, plein d'une joie inconnue, j'ouvris subitement les bras comme pour embrasser la vie nouvelle qui m'arrivait ; j'oubliai momentanément dans cet excès de vitalité l'énorme paquet de papiers griffonnés que je portais sous le bras et ils roulèrent en s'éparpillant à mes pieds. Ce petit incident, qui fit rire une jeune femme qui passait, me rappela enfin à moi-même, et ce fut tout à fait grave et reconquis à la raison que j'arrivai à l'hôtel de Roquebrune.

Je fus tout d'abord surpris du nombre de gens en livrée du matin qui encombraient la vaste cour et les antichambres. Les airs insolents et dédaigneux de tous ces grands valets à l'aspect de mon petit habit noir râpé, au lieu de m'intimider, me donnèrent du courage. Grâce au nom de mon patron, je

fus promptement introduit dans un petit salon très-orné où un valet de chambre vint m'avertir que M. le marquis me priait d'attendre dix minutes qu'il eût terminé son déjeuner, après lequel il serait à ma disposition. Il approcha une table légère avec quelques journaux, et après avoir jeté dans la cheminée deux ou trois morceaux de bois, le domestique s'éloigna me laissant seul.

C'était la première fois que j'entrais dans un appartement élégant. Je ne pouvais rassasier ma vue de ces meubles dorés, de ces tableaux de choix, de ces armes resplendissantes, de ces étoffes moelleuses ; peu à peu mon esprit s'ouvrait à la volupté de ces choses nouvelles ; mes doigts frémissants s'appuyèrent sur le satin du fauteuil, ma tête se renversa sur ses molles rondeurs, mes yeux, enivrés, flottèrent avec ivresse de l'un à l'autre de ces objets épars sur les étagères et les tables... J'oubliais mon vieil habit, mes souliers grossiers, ma cravate mal attachée et l'austère pauvreté, compagne de mes premiers jours, pour me livrer à la fascination étrange qui s'emparait de mes sens vierges... Un bruit mal étouffé de voix joyeuses

m'arracha à peine au magnétisme que je subissais ; j'écoutais en rêvant cette harmonie dans laquelle dominait un rire argentin, lorsque la porte s'ouvrit brusquement et M. de Roquebrune parut sur le seuil...

Le marquis passait à bon droit pour un des plus beaux hommes de Paris ; sa taille élevée un peu forte, mais pleine de noblesse, le port altier de sa tête bourbonienne, la douceur de ses yeux, la finesse de sa moustache blonde l'eussent fait remarquer en tout temps et en tous lieux... Son accueil ouvert et cordial me gagna le cœur. Il avait les façons libres et franches, la voix nette, la parole claire, le geste dégagé. Quel avocat eût fait M. le marquis !...

Après que je lui eus exposé le motif de ma visite, nous causâmes longuement de l'affaire en litige. Il la raisonnait parfaitement et avait même une connaissance du droit qui m'étonna chez un homme aussi élégant. C'était, je crois, une de ces natures heureuses qui n'ont pas besoin d'étudier longuement et que rebuterait d'ailleurs la stérilité des débuts ; mais il s'assimilait parfaitement la fleur de

chaque chose et la faisait sienne avec beaucoup de justesse et d'originalité.

Je lui annonçai l'arrivée à Paris de madame de Kervadec.

— Oh! oh! dit-il après avoir allumé son cigare (j'avais refusé celui qu'il m'avait offert), ma terrible cousine vient donc me relancer jusqu'ici... (Je dis cousine, car vous savez que nous sommes parents par alliance contractée en 1723 entre nos deux familles...) Tudieu!... quelle Clorinde!... et comme elle veut la guerre!..

— M. Dar.... pense, monsieur le marquis, que la présence de madame de Kervadec à Paris rendra un arrangement peut-être possible... Son homme d'affaires ne veut point de concessions, mais...

— Mon cher monsieur, madame de Kervadec est Bretonne et d'une race guerroyante. Sa mère, habillée en homme, a porté des dépêches à l'armée vendéenne; son père fut un des plus ardents soldats de cette guerre d'enthousiasme. Sans connaître personnellement ma cousine, je puis donc vous répondre de la ténacité, de la persévérance qu'elle mettra à défendre ce qu'elle croit être son droit... Elle ne

cédera pas d'un pouce, sachez-le bien... et nous n'avons qu'à fourbir nos armes pour nous préparer au combat... Quant à moi, pourquoi agirais-je différemment d'elle? Je ne suis pas assez riche pour abandonner une fortune qui m'appartient selon le droit et la justice, ni assez chevaleresque pour ne pas vouloir combattre et vaincre une femme. J'eusse peut-être faibli devant une jeune veuve timide; mais, par le Dieu vivant! celle-ci qui laisse au printemps son château pour venir activer une méchante affaire, sans souci des rossignols qui chanteront sans elle et de ses lilas qui fleurissent, est une gaillarde qui doit être traitée comme un homme... Donc, mon cher monsieur, soyons aussi raide qu'elle... et que votre mot d'ordre soit : « Je maintiendrai. »

Je me levai sur ces paroles si nettes. Le marquis en fit autant.

— Avez-vous déjeuné? me dit-il.

Je pensais au sou de lait et au petit pain qui quatre heures auparavant avaient fait mon repas, et je répondis courageusement :

— Sans doute, monsieur le marquis.

— Mais vous ne me refuserez pas une tasse de café et un verre de liqueur qu'on nous servira pendant que je chercherai quelques papiers importants que j'ai à vous remettre. Voulez-vous que nous passions dans mon fumoir ? Le meuble qui les renferme s'y trouve...

Je suivis machinalement ce beau jeune homme aux façons doucement impérieuses; nous traversâmes une splendide salle à manger... on n'avait pas encore desservi... Je remarquai qu'il y avait deux couverts... Évidemment mon hôte avait eu un convive, et quelques fleurs laissées sur la table me dirent éloquemment que c'était une femme... Je sentis mon cœur se serrer... pourquoi?... et qu'y avait-il de commun entre ce grand seigneur et moi?... Son salon m'avait grisé, ce petit couvert si élégant, si intime, si gracieux, me fit mal...

Nous arrivâmes enfin dans une pièce arrangée en forme de tente dont un divan très-bas formait le tour. Comme nous entrions, j'entendis un petit cri et une robe blanche et légère, un flot de mousseline parfumée se jeta derrière une draperie... Je fis un pas en arrière... mais le marquis souleva en sou-

riant la portière et ferma la porte... J'étais tout confus... Je regardais machinalement devant moi, un pied en l'air et avec l'air d'un idiot accompli.

— Entrez donc, me dit le marquis...

— Mais, c'est que je crois... je crois, dis-je lourdement et de plus en plus bête, que j'ai dérangé une dame...

— Pas du tout... pas du tout. Voici le café... servez-vous un verre de liqueur des Barbades tandis que je vais fourrer mon nez dans ce secrétaire... Que le diable emporte les affaires! je ne sais plus où j'ai mis ces maudits papiers... Buvez donc !...

J'avalai mon café brûlant, je bus d'un trait ma liqueur des Barbades. Cet homme m'eût fait avaler des charbons ardents et manger la bougie à laquelle il allumait son cigare. Il y avait en lui tant de jeunesse et d'énergie qu'il m'avait absorbé.

Je le regardais faire.. Il chantonnait entre ses dents serrées pour retenir le cigare... Ses mains bouleversaient avec calme son bureau, une légère contraction du front creusait une ligne entre les deux sourcils... un rayon de soleil traversait la chambre et venait dorer l'extrémité de ses cheveux

blonds. Tout son être respirait la force calme d'un être sûr de lui... Il me vint une sensation pénible lorsque mes yeux quittèrent cette brillante image pour se reporter sur moi-même, et je les détournai avec humeur de ma chaussure ternie, lorsque j'aperçus là, devant moi, à trois doigts de mon soulier lacé, s'étalant sur le tapis, une pantoufle de satin rose... mais si rose, mais si petite, mais si jolie, que je demeurai stupéfait à sa vue... mon verre à la main, sans savoir ni le poser, ni le porter à mes lèvres et les yeux fixés sur cette bienheureuse mule...

On faisait donc des pantoufles roses? Et quelle étoffe brillante!... Comme elle est à l'intérieur douce et moelleuse!... Mais vraiment y a-t-il un pied assez petit pour un semblable joujou? Et n'est-elle pas encore trop grande, puisque c'est en fuyant qu'on l'a perdue? Pour avoir une pantoufle rose il faut avoir un pied bien blanc?... Quel joli bas doit envelopper ce pied délicat... et si mince... qu'il doit ressembler à ces biscuits qu'on donne aux petits enfants... Comme je voudrais voir ce pied!...

Tout d'un coup, je me reportai en pensée aux bas

que tricotait ma mère durant les longues soirées d'hiver... J'éprouvai un frémissement d'horreur.

La jolie pantoufle ! Le joli soulier !... Comme il se salirait, le pauvret, sur le carreau rouge de ma chambre sans tapis... Ah çà, mais... est-ce bien une chambre que j'ai jusqu'à ce jour habitée ? Où sont mes dorures, mes beaux meubles de laque, mes tableaux de prix ?... Malheur ! je suis un paria... j'ai cru vivre au soleil comme tout le monde et je végétais dans la boue... Ne suis-je donc pas de la même espèce que cet homme que je vois devant moi paisible possesseur de ces choses dont hier encore j'ignorais l'existence !... Quoi ! j'ai pâli dix ans sur des livres arides, j'ai veillé de longues nuits à la lueur d'une lampe fumeuse, succombant sous la fatigue de mon corps lassé... J'ai lutté, j'ai souffert... J'ai macéré mon âme, j'ai enchaîné mon esprit, je l'ai tenu bridé par une volonté plus forte que ma jeunesse, plus puissante que les passions qui s'éveillent au matin de la vie dans le cœur des jeunes hommes... et pendant que, misérable et chétif, je m'épuisais dans le silence des nuits solitaires... lui, jeune, dormait paisiblement dans son lit somptueux;

ses greniers s'emplissaient, ses coffres se gorgeaient d'or; ses maîtresses se paraient... Si je le tuais!... là... tandis qu'il sourit et qu'elle l'attend dans la pièce voisine. Sur cette table il y a un poignard dont la lame doit être bonne... Un bon coup bien appliqué entre les deux épaules, et...

— Par le ciel! s'écria le marquis, je les ai enfin trouvés... Les voici, vos papiers... prenez-les... Mais comme vous êtes pâle!... Souffrez-vous? Voulez-vous que je sonne?

Je me sentais défaillir.

— Tenez, dit-il en approchant un verre de mes lèvres, buvez, cela vous remettra. Comment vous sentez-vous?

— Monsieur le marquis, mieux... Merci, excusez-moi, mais l'impression de ces premières chaleurs...

— Croyez-vous que c'est cela? N'est-ce point plutôt... Ah! de par tous les diables!... elle aura encore fait brûler ici ces détestables parfums... Voyons, comment allez-vous?...

— Tout à fait bien... N'y songez plus, de grâce...

— Voilà qui vous remettra encore mieux, dit-il en ouvrant largement la fenêtre qui laissa entrer un flot d'air pur. Les femmes ont la manie des parfums, ce n'est pas cependant... Mais que vois-je ! ajouta-t-il en éclatant de rire ; voilà un meuble fort singulier dans la chaste maison d'un célibataire... *Shocking... shocking...*

Et prenant gaiement du bout des doigts la pantoufle rose, le marquis la fit follement sauter au plafond.

— C'est la pantoufle de Cendrillon, m'efforçai-je de dire en riant bêtement.

— Comme petitesse elle peut lui être comparée, s'écria le marquis en riant, mais je doute que sa maîtresse eût, comme la filleule des fées, supporté patiemment le coin du feu... Mais que ceci, dit-il en la jetant dans un coin de la chambre, ne me fasse pas oublier que j'ai une signature indispensable à vous donner... et rappelez-vous mon dernier mot : « Maintenir rigoureusement mes droits. »

— Bien, monsieur le marquis.

— Et la guerre, mordieu !... la guerre acharnée... Vous viendrez me dire demain si M. Dar... a vu ma

cousine et dans quelles dispositions il l'a trouvée... Je sais qu'il est son ami, quoique je le force à plaider contre elle... On la dit fort belle, mon ennemie ! Quel dommage seulement qu'elle soit si belliqueuse !

II

Quand M. Dar... rentra à l'étude, j'étais à peine dégrisé ; cependant je pus lui parler avec quelque bon sens de ma visite chez notre client et de ses dispositions peu conciliantes. A son tour, M. Dar... me dit que, quoiqu'il n'eût point voulu causer d'affaires avec la comtesse, il avait compris qu'elle était décidée à aller jusqu'au bout, et qu'une visite de son homme d'affaires venait encore de confirmer sa pensée. Le procès allait donc recommencer; il me fallait en instruire le marquis.

Il me tardait d'être rentré chez moi. J'avais hâte d'être seul. Pour la première fois depuis que j'étais chez ma mère, je trouvai le repas nauséabond. Cette soupe aux navets, ce bœuf filandreux me soulevaient le cœur. Je faillis rudoyer ma mère qui me pressait de manger et me trouvait l'air pâle et fati-

gué. Mon père, qui était très-changé vis-à-vis de moi et me témoignait beaucoup de bonté, s'inquiéta lui-même. On parla de me faire un gilet de flanelle. Il s'agissait bien de flanelle, vraiment! Il ne manquait plus que cela.

Après le dîner, mon père sortit comme d'habitude et nous laissa seuls, ma mère, les enfants et moi. Ordinairement je montais dans ma chambre, où je travaillais jusqu'à minuit ; mais ce soir-là je n'avais goût à rien. Je restai assis sur ma chaise, les coudes sur la table, le menton dans ma main. Ma mère prit son ouvrage et s'assit à mon côté. Mes petites sœurs regardaient un livre d'images et se parlaient tout bas. Leurs longs cheveux blonds retombaient sur leurs visages. C'était pourtant un doux tableau d'intérieur. Par la croisée ouverte on entendait le bruissement des feuilles, et l'air tout embaumé des senteurs du jardin sur lequel notre appartement avait vue, montait jusqu'à nous.

— Ma mère, dis-je tout d'un coup en relevant la tête, vous avez été jeune, vous avez été belle, dites-moi, avez-vous jamais porté des pantoufles de soie rose ?

— Jamais! dit ma mère avec solennité, mais sans manifester d'étonnement pour cette question.

— Et avez-vous jamais ouï dire qu'une de vos amies en eût porté ?

Ma mère accentua la dénégation avec encore plus d'énergie.

— Moi, j'ai vu une poupée qui en avait de bleues, dit timidement Emmy, ma petite sœur. Elles étaient brodées avec des petites choses qui brillaient... qui brillaient... et puis il y avait une belle bouffette blanche dessus ; si bien que j'ai rêvé la nuit d'après que tu m'en donnais de toutes pareilles.

J'attirai l'enfant sur mes genoux. Elle, toute honteuse d'un si long discours, cacha dans mes bras sa petite tête ronde et frisée. Je l'embrassai tendrement, et souhaitant le bonsoir à ma mère, je me retirai dans ma chambre. Jamais elle ne m'avait semblé si laide. Je fus pris d'un amer découragement. Moi qui avais résisté à tous les entraînements de mon âge, moi qu'on appelait le Caton de Saint-Jacques, moi fier de mon austérité, de mon honnête misère, de ma vie laborieuse et patiente, j'étais vaincu par la première tentation de l'opulence.

Moi qui la veille encore me cro yais l'égal de chacun je me sentais désormais misérable et rabaissé. Devant ce beau marquis aux façons conquérantes, ma personnalité d'homme intelligent et laborieux s'évanouissait, et je comprenais ses parents, qui autrefois donnaient aux miens des coups de canne. Je me fusse volontiers jeté à l'eau, dans le désespoir de ma laide misère ; je n'avais plus ni le courage moral, ni la force physique nécessaires pour lutter avec ces brillants fantômes. A demi mort de fatigue, d'ennui, de colère impuissante, je me jetai sur mon lit en criant contre l'injustice de ma destinée d'amers blasphèmes ; mais à travers les pleurs qui s'échappaient de mes yeux, je voyais là — devant moi — comme dans un mirage — un tapis moelleux, blanc, délicat, où s'agitait, dans des mouvements voluptueux, une étroite pantoufle rose.

Un pâle soleil se levait tristement devant ma croisée lorsque mes paupières se fermèrent ; mon réveil ne me laissa de cette nuit d'angoisses qu'un souvenir d'abord confus. Je m'habillai en toute hâte, car l'heure où je devais me rendre à mon travail était déjà presque passée. Je ne déjeunai

pas. Quand j'arrivai à l'étude, mes yeux gonflés, mon visage défait, attirèrent l'attention de mon patron, qui ne manqua pas de m'adresser une de ses plus foudroyantes mercuriales qu'il finit par cet axiome connu :

— Qui veut se lever matin doit se coucher tôt.

— J'étais dans ma chambre à dix heures.

— Alors, dit-il malignement, vous avez trop dormi, et je puis sans remords doubler votre besogne. J'ai vu le marquis hier soir à l'Opéra, vous lui avez beaucoup plu ; il vous trouve un air intelligent.

— Il est bien bon, pensais-je, souriant malgré moi.

— Et il m'a prié de vous envoyer de préférence aux autres chez lui. Je crois, Ferdinand, que j'ai eu une bonne pensée en vous recommandant à M. de Roquebrune ; ce sera pour vous un protecteur excellent s'il veut vous adresser à ses amis. Vous pourrez faire votre chemin, mon garçon ; d'autres sont plus mal partis que vous et sont arrivés loin... mais souvenez-vous que...

— Oui, monsieur, dis-je en riant, que l'honnêteté, le travail constant... je sais le reste.

III

Quelques mois s'écoulèrent; mon sang s'était calmé, mais une tristesse vague m'accablait. Je fuyais toute société, même celle de ma famille. Je vivais retiré dans ma chambre, où le souvenir de ce mince soulier de femme suffisait à animer ma solitude. Quelques jolies filles de mon quartier m'envoyaient bien en passant, soit un sourire, soit un coup d'œil; mes yeux, attirés par la fraîcheur ou l'éclat de leur visage, s'arrêtaient un instant, captivés par elles, mais lorsque je descendais jusqu'à leurs pieds pour y chercher l'idéale chaussure, je ne rencontrais le plus souvent qu'une bottine mal faite, ou qu'un soulier noir dont la forme carrée ne me rappelait en rien la pantoufle de soie rose.

Cependant notre procès allait son train. J'étais revenu souvent chez le marquis; à ma première

visite, après celle où je m'étais montré si bête, le cœur me battait un peu; mais lorsque j'eus pris l'habitude d'y aller, sans apercevoir le moindre vestige de pantoufle, ma folie finit par disparaître, comme s'étaient enfuis les rêves malsains et dangereux qui, au début de ma vie laborieuse, avaient failli me perdre. Je m'étais tout à fait reconquis, et, nonobstant une certaine mélancolie, j'étais heureux.

Je m'absorbais dans le travail et j'y trouvais de fiévreuses jouissances. Le marquis me témoignait beaucoup d'amitié et de confiance; peu à peu il me chargea de régler avec ses fournisseurs, de compter avec ses fermiers; il m'investit de toutes ses affaires. Je puis dire qu'il y régnait ce qu'on appelle un beau désordre. Je parvins à faire jaillir la lumière de ce chaos. Comme il était volé de toutes parts il se trouvait souvent à court d'argent. — Je remédiai à tout cela, je lui fus utile; il me crut indispensable et ne put plus se passer de moi. Il m'offrit même un appartement chez lui, mais j'étais trop attaché à M. Dar... pour le laisser. — Je prenais un peu sur mon sommeil, et tous mes loisirs furent consacrés à les contenter l'un

et l'autre, et je puis dire que j'y réussissais.

Le marquis, dans sa bonté extrême, s'informait souvent de ma famille, de mes moyens d'existence, et lorsque je lui dépeignais ma vie dont le but était encore si loin, il me disait en me serrant la main :

— Bah! bah! vous êtes un brave garçon, les petites sœurs seront bien mariées... Tudieu!... Lorsqu'on voit tant de coquins réussir, il est sain pour la morale de rencontrer quelquefois un honnête homme faisant son chemin — et je vous y aiderai, moi, mon bon garçon, car je suis votre ami.

Souvent j'avais envie, en lui entendant me raconter quelques folies, de lui parler, en riant, du trouble qu'avait jeté en mon esprit une pantoufle égarée ; mais ce souvenir n'était pas tellement éteint que j'osasse en faire le récit, — et puis encore, je redoutais les moqueries dont il n'eût pas manqué de m'assaillir, — et, soit par cette raison, soit pour une autre, je tins mon aventure secrète.

Un matin que j'arrivais à l'hôtel plus tôt que d'habitude, le valet de chambre, au lieu de m'introduire dans la chambre à coucher comme il le faisait chaque jour, me conduisit dans le fumoir en me

priant d'attendre quelques minutes, une personne étant chez M. le marquis... Je ne sais pourquoi, ce matin-là (étais-je plus nerveux que d'habitude?), mais la sensation de ma première visite me revint fortement... C'est-à-dire que je revoyais, comme si elle fût encore là, la pantoufle endiablée. — Je m'amusai un instant de ce souvenir; je jouais avec lui comme un chat avec une pelote de laine. — Je me sondai aussi profondément pour savoir s'il ne me restait aucun de ces mauvais sentiments d'envie que j'avais éprouvés et qui m'eussent conduit au délire si le travail forcé ne les eût matés. Je fus heureux de reconnaître que je ne ressentais en face de toutes ces belles choses que la satisfaction qu'éprouve un esprit bien fait, à contempler l'ordre, le confort et le luxe... d'ailleurs j'avais, depuis peu, fait poser dans ma chambre un tapis modeste et des rideaux d'un vert doux et sombre... Le marquis m'avait fait cadeau de deux magnifiques gravures qui ornaient les murs de mon appartement, — ma mère avait placé sur ma fenêtre quelques fleurs d'apparence simple, mais dont le parfum m'était cher. — Ce petit intérieur, studieux et recueilli,

me plaisait et, ma foi! je ne l'eusse peut-être pas changé contre ce luxueux salon où il n'y avait ni livres de droit, ni casiers verts, ni *tout ce qu'il faut pour écrire.*

Vous le voyez, le diable m'avait abandonné, — je le croyais du moins; — mais qu'il faut peu de chose pour tourner le cœur de l'homme!... et qu'il est fou celui qui se glorifie de sa sagesse avant d'avoir passé par les épreuves de l'eau et du feu!

Il faisait beau temps... Je m'approchai de la fenêtre pour regarder le ciel bleu, ou pour chercher dans mon dossier une lettre que j'avais à communiquer au marquis, — je ne sais, — toujours est-il que j'avais le dos tourné quand j'entendis, dans le salon, le léger frôlement d'une robe. Je me retournai vivement : une femme sortait de la chambre du marquis; mon cœur battit avec force, car, à je ne sais quelle grâce à peine entrevue, je venais de la reconnaître, et elle m'apparaissait telle que je l'avais rêvée.

Un ovale de Raphaël; — sur un visage pâle deux yeux noirs, immenses, éclatants, lumineux; — des joues délicates, une bouche pensive, un nez droit aux narines roses. — Tout enveloppée de velours

noir, si blanche dans ce deuil, cette femme me sembla céleste. — Je me reculai jusqu'au mur pour la laisser passer; je ne demandais qu'à m'anéantir en sa présence; mais elle, sans m'apercevoir, avec cette démarche des déesses

Marchant sur les nuages,

traversa lentement le salon et disparut sous la portière... Je me précipitai à la fenêtre pour la voir monter en voiture. — J'avais le corps presque en dehors pour l'apercevoir plus vite... Ah! je ne pus le méconnaître ce pied rêvé, ce pied mignon, ce pied divin!... Je le voyais enfin *réellement* et tout semblable au fils de mon imagination. — Un bas de soie rose l'entourait de ses fines mailles, un soulier de satin noir l'emprisonnait. — Dans mon admiration je voulus faire un geste, lever un bras vers le ciel, comme pour attester mon amour; je faillis perdre l'équilibre et tomber sous les pieds de ses chevaux; — le brusque mouvement que je fis en arrière me sauva la vie; mais quand je revins impétueusement vers la fenêtre, la voiture tournait l'angle de la porte cochère.

Miséricorde, qu'elle était belle!.. Mais ce que j'aimais bien avant sa forme divine, c'était l'âme qu'elle laissait deviner; la pâleur de ses traits, ces yeux noyés, cette taille languissante, ces lèvres sérieuses, ce charme triste et poétique des mourantes créatures, me révélaient une de ces organisations d'élite, moitié femme, moitié fleur, qu'un souffle brise et que l'amour tue. Une si parfaite créature appartenait plus au ciel qu'à la terre et je m'étonnais qu'on ne se prosternât point devant elle. Pour un homme qui est devenu notaire j'étais bien poétique, mais nous nagions en ce temps-là en plein Lamartine et j'avais, moi-même, quelquefois, bien rarement, parlé en vers de douze pieds du vague de l'âme, de la profondeur des flots et des lointains rougis par un soleil couchant...

J'étais encore plongé dans ces rêveries lorsque je me sentis frapper rudement sur l'épaule... A ce coup fortement appliqué et qui me fit fléchir sur les deux jambes, je ne pus méconnaître la main amicale du marquis. — C'était sa manière de me dire bonjour...

— Je vous y prends, mauvais sujet, dit-il; — il a plu hier, le pavé est mouillé, la porte de l'hôtel

grande ouverte et vous voyez passer de jolies jambes qui ont peur de se crotter... La passion des jolies jambes!... ne vous en défendez pas; — c'est un goût que j'ai eu comme vous, — il est des plus délicats.

— Monsieur le marquis, je vous jure...

— Ne jurez pas. — Vous savez que les serments de vos pareils ont mauvaise réputation. — Du reste, je vous dirai, mon cher ami, que pour moi tout est fini. Je suis un homme rangé... Depuis que je vous ai vu, il n'y a pourtant pas plus d'une semaine... bien de l'eau a passé sous les ponts...

— D'autant plus que la Seine est haute.

— Bon, cela m'inquiète peu. — Si vous n'étiez pas venu ce matin, je vous faisais chercher dans tous les coins de Paris. — J'aurais remué, pour vous trouver, et le ciel et la terre...

— Mais qu'est-ce donc?...

— Mon cher Caton (lui aussi m'appelait Caton), allez, de ce pas, chez notre ami M. Dar... C'est après-demain qu'on plaide, n'est-ce pas?...

— Oui, après-demain.

— Eh bien, qu'il jette ses paperasses au feu... Nous ne plaidons plus.

— Quoi !

— Nous-ne-plai-dons-plus. — Comprenez-vous?... Il faut me laisser condamner. J'étais un âne, un bélître, pire que cela même, un homme de mauvaise foi... J'ai presque mérité les galères... La forêt appartient à notre adversaire et je ne sais pas comment vous défendez de si mauvaises causes... Comment dès le premier jour ne m'en a-t-on pas fait sentir toute l'inconvenance?... Est-il noble, mieux, est-ce honnête de réclamer par toutes les trompettes possibles ce qui ne vous appartient pas? Ne me suis-je pas exposé à passer pour un voleur, et vous autres pour mes complices?... car enfin...

— Monsieur le marquis, m'écriai-je en riant, de grâce, un mot seulement : Vous avez vu madame de Kervadec?

— Et quand cela serait?... Y trouveriez-vous à redire, par hasard?... Oui, je l'ai vue et c'est la plus belle et la plus persécutée des femmes!... s'écria le marquis avec enthousiasme... Jamais, non jamais on ne vit sur la terre un être aussi stupide que moi... aller plaider contre elle!... lui disputer quelques vieux arbres et une poignée de touffes de

bruyères quand je voudrais... Mon vieux Caton, il faut courir chez notre avocat... Je m'en remets à lui pour arranger toute l'affaire selon les désirs de madame de Kervadec. — Oh ! mon cher, comme j'étais loin de me douter de tout cela ! Savez-vous comment cela est arrivé ? Non, n'est-ce pas ? Attendez, j'allume un cigare, et je vais vous raconter l'histoire. Auparavant, pour que je sois tranquille, écrivez un mot à M. Dar... et dites-lui bien que tout soit arrangé aujourd'hui même...

— Je sais, monsieur le marquis, je n'avais pas encore eu le temps de vous en prévenir, que, ce matin, M. Dar... a reçu un mot de madame la comtesse, le priant de se rendre chez elle sans délai.

— J'espère qu'il y est allé, hein ?

— Comme je me rendais ici, il montait en voiture.

— Votre mot est-il écrit ?... Dites à Baptiste de le porter immédiatement, et maintenant écoutez-moi :

IV

— C'est aujourd'hui samedi, n'est-ce pas? Eh bien jeudi soir, j'allais, *in prima sera,* chez madame de Moron, ma tante, comptant qu'elle était comme d'habitude entourée de son petit cercle d'amis; je fus, après l'avoir saluée, m'asseoir auprès du baron de B***, auquel j'avais à parler. Nous causions d'une façon assez animée, il s'agissait d'une affaire de club, lorsque mes yeux, qui machinalement faisaient le tour du salon, vinrent à s'arrêter sur une femme accoudée sur le velours d'une table et feuilletant, d'un air hautain, un album de photographies. — Je la trouvai de suite la plus belle personne du monde. — M. de B*** ne venait que d'arriver et ne savait pas son nom; mais il déclara qu'elle avait les plus beaux cheveux qu'il eût encore vus. Je m'approchai, par une manœuvre pleine d'habileté, de madame de

Moron, afin de lui demander le nom de cette dédaigneuse inconnue, sur les lèvres sérieuses de laquelle la conversation animée du salon n'amenait pas un sourire.

— Ah ! vous voulez savoir son nom... me dit madame de Moron en souriant... Que vous importe ?

— Il m'importe beaucoup.

— Elle est étrangère et ne veut avoir aucunes relations.

— D'où vient-elle ?

— De son pays.

— Ah ! mauvaise ! Est-elle Française au moins ?

— Je vous dis qu'elle est étrangère.

— Mais dites-moi, comment se fait-il que vous, si Parisienne, et qui ne sortez jamais, comment se fait-il que vous ayez connu cette belle personne ?

— Recommandée très-spécialement à moi, par la duchesse d'Isola Bella.

— Elle est donc Italienne ? Quel magnifique visage !... Sûrement elle parle français...

— C'est ce qui vous trompe... elle n'en sait pas le premier mot.

— Quel bonheur, je parle le plus pur toscan... Je

l'ai appris à Florence même... Faites-moi la grâce de me présenter.

— Je doute qu'elle veuille...

— Essayez.

— Si elle refuse...

— Vous insisterez.

— Quel démon vous faites! — Vous savez qu'elle ne passe qu'une quinzaine de jours à Paris et... qu'elle est mariée.

— C'est un accident. — Je me sens le désir de revoir l'Italie... Décidément Paris est froid. — Mon médecin me trouve la poitrine délicate. — Quelle ville me conseillez-vous?

— Je vous conseille Paris... — L'air de l'Italie est mauvais cette année... Il y pleut des duels.

— Mais si on y récolte de jolies femmes... j'irai me mettre sous les gouttières. — Allons, obtenez pour moi un regard de ces beaux yeux.

— Écoutez, me dit ma tante, rappelez-vous que c'est vous qui m'avez forcée; que j'ai fait une résistance plus qu'honnête, et s'il vous arrive des choses désagréables, dites-vous bien...

— Tout ce que vous voudrez. — J'assume sur ma tête les responsabilités les plus terribles. — Vous faut-il un écrit?...

— Ma foi ! j'en ai presque envie.

Cinq minutes après j'étais présenté.

Depuis neuf heures jusqu'à une heure du matin je suis resté près d'elle. Nous avons causé dans cette *dolce lingua dell' amore* qui passe sur les lèvres comme un baiser. — Je la croyais Florentine. — Nous avons naturellement parlé d'art, — peintures et chansons ont posé tour à tour devant nous, — on ne cause pas d'autre chose en Italie...

— Excepté de politique...

— Dans les antichambres seulement. — Nous nous trouvâmes être, ma belle inconnue et moi! de goûts très-semblables... Bref, sa beauté sans rivale, sa grâce fière, dédaigneuse même, le son profond de sa voix ont fait qu'à la fin de la soirée j'étais éperdument épris.

— Vous, monsieur le marquis !

— Moi-même, mon cher... Vers minuit, nous n'étions plus que quatre ou cinq personnes ; ma tante, qui semblait prendre un malin plaisir à nous

voir si occupés, pria sa jeune amie de chanter... J'eus peur, parce que je déteste généralement la façon dont chantent les femmes du monde.. il y avait de quoi me désillusionner... et je suis sûr que j'étais pâle lorsque je la conduisis au piano. Elle préluda très-simplement ; puis d'une voix contenue *a fior di labbra*, comme disent les Italiens, elle nous chanta cette divine inspiration de Bellini que je ne puis entendre sans pleurer :

Casta diva...

Quelle voix !... Quelle méthode !... Quelle âme !... Nous étions suspendus à ses lèvres inspirées, trop émus pour applaudir... Quand elle eut fini, elle se leva et je vis qu'elle était tremblante et pâle comme la prophétesse sur son trépied... Madame de Moron, qui lui prit la main dans son enthousiasme, s'écria que cette main était moite et glacée...

— Ah ! dit-elle , je ne puis chanter Norma... c'est une folie que j'ai faite et dont quelques jours de migraine me feront repentir. C'est trop beau pour des voix humaines...

— Madame, dis-je, très-profondément troublé,

me permettrez-vous, demain, d'avoir l'honneur de me présenter chez vous?

— Je ne reçois pas, répondit-elle, je suis de passage à Paris; vous me trouverez sortie. — J'ai ici une foule de choses à faire.

— De grâce, permettez-moi d'essayer, et si je réussis une fois sur mille, je m'estimerai encore trop heureux.

— Non, je ne puis ainsi abuser... cela me gênerait; demandez à madame de Moron, et elle vous dira que c'est impossible.

Ma tante, qui est née à Turin, parle l'italien comme sa langue maternelle.

— Bon! dit-elle en riant, il y a moyen d'arranger les choses. Vous dînez, je pense, ma chère?

— Sans doute, tous les jours même.

— Eh bien, venez dîner ici demain, ou plutôt aujourd'hui, car ma pendule marque deux heures. J'enverrai chercher des partitions nouvelles; mes doigts ne sont pas trop rouillés, j'espère, nous ferons un peu de musique.

— Non, pas demain, ni après...

— Pourquoi?

— Dois-je ainsi abuser?... Non, vraiment, j'ai des lettres à écrire.

— Je ne veux pas de raisons — celles-là sont mauvaises. J'entends que vous veniez, et si c'est ce garçon qui vous ennuie, nous le mettrons à la porte... voilà tout!...

Mais j'étais décidé à ne pas m'y laisser mettre, et je priai tant, et de si bon cœur, qu'il fut convenu que le lendemain, à six heures, nous nous retrouverions chez madame de Moron. Vous pensez si je fus exact. Je retrouvai mon inconnue plus belle encore que la veille... Nous fîmes un dîner délicieux, car ce fut de l'ambroisie qu'on nous versa. A ma prière, madame de Moron fit défendre secrètement sa porte et nous passâmes la soirée à faire de la musique. Certes, j'ai entendu de grandes artistes, des plus célèbres et des plus vantées, mais rien n'est au-dessus de la perfection de ce chant qui découla de ses lèvres... C'était pur, large, puissant. Une voix de velours... une âme de feu... une enveloppe d'ange...

— Et vous ne parlez pas français, vous?... dis-je. Cela vous irait pourtant si bien! — Vous n'avez pas l'air d'une Italienne, quoique vous chantiez comme

elles rêvent de le faire. — Vos cheveux blonds, vos yeux rêveurs, votre physionomie si mobile et pourtant si retenue, votre mise si élégante, ces petits pieds...

— Qu'est-ce à dire? Nieriez-vous la beauté des filles de mon pays?

— Non, plaise au ciel! mais ce n'est point votre genre; — vous êtes infiniment plus distinguée que vos compatriotes... au moins d'après l'idée que nous autres Français nous faisons de la distinction; — une certaine élégance de geste... de toilette... Me comprendriez-vous si je vous disais quelque chose en français?

— Non.

— Laissez-moi essayer... Tenez, je vais parler bien lentement : Vous êtes belle, et... j'ajoutai un autre verbe... qu'il est inutile de répéter.

Elle rougit beaucoup, et se leva pour cacher son trouble.

Le vieux valet de chambre de madame de Moron entra dans le salon, et, s'approchant de la jeune femme qui regardait une jardinière où fleurissaient des camellias :

— La voiture de madame la comtesse est arrivée, dit-il.

— C'est bien, dit madame de Moron, venant à son aide, servez le thé, Jean. — Vous ne comptez pas partir sitôt que cela, Clémence ? continua-t-elle en français.

— Mais, madame, il est près de minuit... répondit-elle dans la même langue.

Je poussai un cri, ma tante éclata de rire, mon inconnue rougit de nouveau et baissa la tête.

— Vous vous êtes trahie, ma chère, dit madame de Moron, en souriant avec bonté... Faut-il, maintenant, dévoiler tout le mystère ?

— Non... non... de grâce...

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que M. de Roquebrune va me détester maintenant. Vous savez que nous sommes ennemis...

— Moi, votre ennemi ! madame, moi ! m'écriai-je en me levant précipitamment... Au nom du ciel... moi qui vous adore !

— Ah ! mon Dieu ! dit ma tante, une déclaration... Vit-on jamais chose pareille !...

— Madame, dis-je en pliant un genou devant madame de Moron, je vous en conjure, dites-moi son nom — vous voyez bien que maintenant elle me cache jusqu'à son visage — et puisqu'elle ne veut ni me voir ni m'entendre, dites-lui, vous, son amie, que je n'ai pas voulu l'offenser... Comment pourrais-je être son ennemi ?...

Tout à coup il se fit jour dans mon esprit obtus. Ces beaux yeux verts, ces grands cheveux blonds, cette mine fière... Je la reconnus... et comme je me suis agenouillé devant elle, que j'ai baisé ses belles mains, que j'ai entendu sa voix plus douce que celle du rossignol, vous allez me faire le plaisir de jeter ces paperasses au feu et de vendre votre âme au diable si l'homme d'affaires de M. de Kervadec vous le demande.

Faut-il le dire ? Je n'étais pas content. J'aimais le marquis de toutes mes forces — et je craignais, avec ma vilaine âme d'homme d'affaires, qu'on ne l'eût joué ; — le grand nom de madame de Kervadec ne m'arrêtait pas. Il y a, me disais-je, d'effrontées coquines dans toutes les classes et on a tendu, probablement, un piége à sa loyauté bien connue...

Que diable ! c'est un grand enfant... je ne peux pas le laisser pourtant écorcher ainsi devant moi... et je ne serai pas si facile qu'il le croit.

— Monsieur, me dit Baptiste en ouvrant la porte du fumoir, voilà la réponse de M. Dar... qui vient d'arriver.

Je la pris, et le plus vif étonnement se peignit sur ma figure en lisant le billet, écrit à la hâte, qu'il m'envoyait.

— Qu'est-ce? dit le marquis, en fronçant le sourcil, Me Dar... ferait-il quelques observations?

— Tenez, lisez, dis-je en lui tendant le papier.

Il n'y avait que ces mots :

« L'homme d'affaires de M. de Kervadec sort d'ici. — Il fait toutes les concessions que nous avons demandées. — Le procès est désormais inutile ; prévenez le marquis. »

— Je n'entends pas cela, s'écria M. de Roquebrune avec feu. Courez, Ferdinand, courez chez M. Dar... C'est nous qui devons accepter les conditions de M. de Kervadec ; il y va de mon honneur, ne perdez pas une minute.

— Et s'il n'accepte pas, dis-je, en rassemblant

précipitamment ma canne et mon chapeau, faudra-t-il faire un nouveau procès ?

— Si cette affaire n'est pas terminée ce soir, dit le marquis presque furieux, c'est moi qui m'en mêlerai, et vous verrez que je sais faire de la meilleure besogne que vous...

— Je pars, criai-je... mais il n'y aura qu'un moyen de terminer convenablement l'affaire, monsieur le marquis.

— Et lequel? Je l'accepte d'avance.

— Alors, dis-je en riant, il faut que j'aille prévenir votre notaire de faire un contrat de mariage entre...

Le marquis me mit à la porte.

Le surlendemain, le notaire fut mandé et le mariage fixé à deux mois ; le temps nécessaire pour réparer et meubler le château de Roquebruue.

V

— Ah çà ! me dit-il un matin, il faut encore, mon pauvre garçon, faire quelque chose pour moi... c'est un service d'amitié que je vais vous demander — quelque chose de très-difficile — de très-ennuyeux, et ma foi ! quoique j'aie souvent abusé de vous, aujourd'hui j'ose à peine.

— Ah ! mon Dieu ! vous m'effrayez, monsieur... Avez-vous quelqu'un à faire assassiner ? Je vous prendrai très-cher, je vous avertis...

— Sur mon honneur ! j'aimerais mieux avoir dix duels que d'aller moi-même... Il s'agit d'une femme, Ferdinand. — Avez-vous beaucoup d'argent en caisse ? Il vous en faudra, mon ami... et encore je ne réponds pas que vous ne rapportiez quelque égratignure... mais vous ferez cela pour moi... Vous vous souvenez bien du jour où vous êtes venu

ici pour la première fois, n'est-ce pas?... et d'une pantoufle que nous trouvâmes sur le tapis... Eh bien, c'est sa maîtresse qu'il vous faut aller voir, mon brave garçon, c'est elle qu'il faut consoler... voici son adresse. Allez-y aujourd'hui même... Tenez, il y a dans la cour un coupé tout attelé... J'ai déjà envoyé, ce matin, un souvenir d'amitié sous la forme d'un bracelet très-constellé de diamiants. — Maintenant, munissez-vous d'un petit portefeuille élégant... tel que celui-ci (il mit quelque chose enveloppé d'un papier de soie sur la cheminée). Mettez-y une somme très-raisonnable, et que Vénus vous protége!... Moi, je cours au Bois où m'attend madame de Kervadec... Adieu, maître Ferdinand, au revoir... Attendez-vous à des cris et à des grincements de dents... ne vous laissez pas effrayer... Vous savez ce que dit le vieux William : *Much ado about nothing*. C'est justement cela... surtout que je n'entende plus parler de cette affaire... Ne me racontez rien — vous doublerez la grâce du service. Voici son adresse :

Mademoiselle Rosine, *rue Neuve-des-Petits-Champs*, 33.

Et là-dessus, le marquis de Roquebrune, m'envoyant encore un salut du bout des doigts, ouvrit la porte du fumoir et descendit dans la cour en chantant l'air trop fameux de :

Pour tant d'amour ne soyez pas ingrate !...

Comme je le suivais machinalement :

— A propos, me dit-il, en s'asseyant dans son phaéton et tandis qu'il rassemblait les rênes de ses deux alezans... je songe à une chose... ne prenez pas d'argent. Vous avez déposé chez mon notaire les fonds provenant de la vente d'Aigues-Belle, n'est-ce pas ?

— Oui, selon vos ordres.

— Eh bien, arrangez-vous pour placer cette petite somme sur la tête de Rosine, de façon que, sans toucher le capital, la rente lui en soit toujours assurée. Sans cette précaution elle pourrait, demain, se trouver dans la gêne. — De cette façon, une vie honnête lui est assurée. Engagez-la à se retirer en Savoie... elle sera riche, là, au milieu des siens, et pourra peut-être devenir un jour une bonne... Mais vous saurez mieux que moi ce qu'il faut lui dire, monsieur le Caton. — Caté-

chisez donc l'enfant, — mais, comme elle a des nerfs de princesse, faites attention à vos yeux, et que les dieux protecteurs de la vertu vous conduisent.

Et là-dessus, touchant légèrement, du bout de son fouet, les reins souples de ses deux chevaux, le marquis partit pour le Bois, où l'attendait sa noble fiancée.

VI

J'étais resté pétrifié au milieu de la cour, tenant encore dans la main le petit portefeuille que M. de Roquebrune m'avait remis. — Je ressentais une souffrance inouïe. Quoi! cette femme que j'avais rêvée si belle et si douce, je la voyais traitée avec cette légèreté égoïste et joyeuse!... Sans doute, madame de Kervadec était belle, mais que sa beauté hautaine, pleine de santé et de force, était loin de la grâce maladive de Rosine! Malgré ce que je venais d'entendre, comme mon âme volait vers cette jeune créature à laquelle on envoyait, par mes mains, sa sentence de mort! Je haïssais la comtesse d'être noble, d'être riche, d'être heureuse, d'être aimée. Qu'elle me semblait, dans son orgueil, moins pure que Rosine, que l'amour avait perdue! l'amour des premiers matins de la vie, celui qui

s'éveille avec le cœur, qu'on ne ressent qu'une fois, dont on se souvient toujours, pour aussi longue que soit notre existence. — Madame de Kervadec, à l'heure où Rosine sacrifiait sa douce vertu, sa candide innocence à un amour qu'elle s'imaginait devoir durer comme le sien, madame de Kervadec, dis-je, échangeait, contre l'or de son vieux mari, sa splendide jeunesse. L'une s'est donnée, l'autre s'est vendue !... et, sur ce thème toujours nouveau, mon imagination s'exaltait et prenait, pour ma raison, d'effrayantes allures.

Avant de me rendre chez Rosine, je rentrai chez moi. — Je devais me préparer à cette entrevue. Je la désirais et la redoutais à la fois. Je sentais bien que j'allais faire un pas décisif dans ma vie; car depuis trop longtemps cette femme m'occupait pour qu'elle ne me devînt pas dangereuse. Je ne pouvais l'épouser, cependant, comblée des bienfaits du marquis, et, d'un autre côté, je n'étais pas encore en position d'exiger qu'elle les refusât. Ma situation était cruelle, car je n'y voyais point d'issue. Je fus un instant tenté de décliner la tâche qui m'était imposée. Évidemment c'était le

parti le plus sage à prendre. Mais j'étais jeune, amoureux, et le désir de revoir encore une fois cette beauté touchante et poétique me prit tout d'un coup si vivement le cœur que je résolus d'y aller sur-le-champ. Il devait être, je crois, huit heures du soir. Ce n'était pas le temps convenable pour me présenter, mais mon esprit fut fertile à me trouver, pour agir tout de suite, d'excellents prétextes.

Le cœur me battait violemment quand j'arrivai dans la rue Neuve-des-Petits-Champs. Je me maudissais d'y être passé si souvent avec indifférence. A la porte de son hôtel, le courage faillit me manquer et ce fut en tremblant que je demandai si Madame était chez elle. L'esprit humain est ainsi bêtement fait que j'espérais presque une réponse négative. Mais quand on m'eut dit que je pouvais monter, je m'élançai comme un fou dans les escaliers, les montant quatre à quatre... Je sonnai à la porte de l'appartement que m'annonçait une double porte de velours. — On m'ouvrit aussitôt. — Un valet de chambre prit ma carte qu'il remit à une jeune femme qui traversait l'antichambre en

portant sur ses bras des flots de blanche mousseline.

— Mon nom est inconnu à Madame, dis-je, mais veuillez lui dire que je suis envoyé près d'elle par M. le marquis de Roquebrune.

Je tremblais de tous mes membres.

Au nom du marquis, le valet de chambre m'ouvrit la porte d'un petit salon très-éclairé qui ne le cédait en rien, comme richesse, à celui du marquis... mais je ne pus en distinguer les détails, car mes yeux étaient comme voilés par mon émotion.

Au bout de trois minutes, la jeune soubrette souleva une portière et montra sa tête fine et rusée.

— Madame est très-souffrante, dit-elle, mais, cependant, elle recevra monsieur...

— Je suis désolé de la déranger, dis-je, et je reviendrai quand il plaira à Madame de m'indiquer son heure.

— Bah ! dit la jeune fille en me riant au nez, la voici ! et elle s'effaça pour laisser entrer sa maîtresse dans toute sa suave beauté ; encadrée par le rouge vif des portières, Rosine me sembla plus belle que je n'avais pu l'imaginer.

Elle était idéalement vêtue de neiges blanches. Ses bras, ses épaules, une partie de sa poitrine apparaissaient à travers le vaporeux tissu. Un voile léger comme le souffle du printemps enveloppait ses noirs cheveux largement ondulés et voilait à demi son front pâle... Elle me fit un geste pour m'inviter à m'asseoir, tandis qu'elle se couchait en face de moi sur un divan large et bas ; elle attendit, sans prononcer une parole, que j'eusse exposé le motif de ma visite improvisée.

Ainsi vêtue de blanc, étendue sur du satin d'un rouge violent avec ses grands yeux immobiles et sa bouche pensive, elle était vraiment éblouissante et d'autant plus dangereuse que je venais d'apercevoir sous les dentelles de sa jupe, une mule de soie que son petit pied semblait prêt à abandonner. Mes yeux, une fois attirés sur cette maudite pantoufle, ne purent s'en détacher. J'étais absorbé, muet ; elle, impassible. Ce silence devenait inouï ; mais je ne savais comment le rompre. Que dire à cette belle créature, sinon que je l'adorais? Comment lui apprendre la fatale nouvelle ? De quel œil verrais-je couler sur ce beau visage les larmes que j'allais lui

faire répandre ? Et ma langue se refusait à parler.. J'étais rouge comme un coq ; je me sentais étouffer ; ma langue desséchée s'attachait à mon palais...

— Madame, dis-je avec avec un effort violent, je suis envoyé par le marquis...

Au diable le marquis ! son nom me brûlait la gorge.

— Pour vous apprendre... croyez bien que je suis désespéré, — vous êtes si belle, — d'être porteur, — oui, madame, tout mon sang — depuis que je vous ai vue — cette pantoufle rose...

— Qu'est-ce ? dit-elle en se soulevant, non sans quelque effroi, cet homme est fou...

Comment, fou !... Hélas ! oui, je l'étais ; mais, reprenant mes sens, et, avec ce courage qui n'appartient qu'aux poltrons révoltés, tout d'une haleine, cette fois, je débitai mon chapelet les yeux baissés et les mains froissant mon chapeau que je prenais pour mouchoir de poche... Je finis...

D'un bond elle fut sur ses pieds. Je n'aurais jamais soupçonné cette délicate créature d'une énergie semblable. Ses yeux étincelaient sous leurs paupières soulevées, sa bouche entr'ouverte lais-

sait voir ses petites dents blanches serrées à se briser; ses mains, ses belles mains diaphanes se tendirent vers moi dans un mouvement convulsif. Machinalement je reculai. Sa gorge contractée ne semblait pouvoir laisser échapper aucun son ; mais bientôt les paroles se firent jour. — Je demeurai abasourdi, stupéfait, anéanti devant le torrent d'invectives énergiques et colorées qui s'échappèrent à flots pressés de cette bouche d'ange... Les mots les plus audacieux de la langue française lui semblèrent trop doux ; elle en emprunta ou en inventa qui me brûlèrent la gorge... Je fermai les yeux malgré moi comme lorsque l'éclair déchire la nue, et je retins ma respiration comme si j'eusse pu ainsi arrêter la sienne. Cela dura cinq minutes ou une seule, je ne sais. Mais je suis sûr que mes cheveux blanchirent durant ce moment extrême... Enfin, lasse de parler, ou trouvant les paroles insuffisantes pour peindre son courroux (et Dieu sait pourtant qu'elle s'y entendait !), mon héroïne me lança à la tête tout ce qu'elle trouva sous sa main : une statuette de Pradier, une coupe en bronze, des porcelaines de Sèvres, une boîte de pastilles, un

vase de fleurs, une garniture de cheminée pièce à pièce, jusqu'au moment où, n'ayant plus rien à sa portée, épuisée de rage, folle de colère, elle jeta autour d'elle un regard pour s'assurer de nouveaux arguments... Sa pantoufle rose était à terre, mignonne toujours, et si douce et si jolie !... A cette vue, la fureur de mon Ariane sembla redoubler ; elle s'en saisit fiévreusement, et, se rapprochant de moi à demi caché sous la portière dont je tâchais de me faire un rempart, elle m'en frappa au visage.

— Tiens ! s'écria-t-elle, voilà ma réponse... Porte-la à ton maître, insolent...

Je lui arrachai la pantoufle des mains, cette fois, presque aussi furieux qu'elle, et, me sauvant avec sa mule sous le bras, je dégringolai encore plus vite que je ne montai... Ses cris me poursuivirent jusqu'au bas de l'escalier où j'arrivai haletant, sans chapeau, ma cravate à moitié arrachée... La portière, effrayée, me sauta dessus en criant à la garde... D'un vigoureux coup d'épaule je me dégageai de ses griffes, et, toujours courant, j'arrivai chez moi.

Ainsi finit ma première histoire d'amour...

Je gardai précieusement la pantoufle de Rosine pendue à un clou doré à côté de la glace de ma chambre à coucher. Le marquis, auquel cette fois je racontai toute l'histoire, en rit au point de se tordre. Je ne sais pas ce que devint l'héroïne de ma folle passion, mais je doute fort qu'elle soit dans un pensionnat de demoiselles pour leur enseigner les belles manières.

Il y a quelques jours de cela, comme nous étions, ma femme et moi, au coin du feu... (car je me suis marié ; grâce à la protection du marquis, à son amitié, et, j'ose le dire, à mon travail consciencieux, j'ai maintenant une belle position, l'estime de mes confrères et celle de beaucoup d'honnêtes gens), ma femme sembla remarquer tout à coup, et pour la première fois, la petite pantoufle un peu jaunie, mais toujours mince comme un biscuit à la cuillère...

— Qu'est-ce que cette affreuse chose ? — une pantoufle chinoise ou qui prétend l'être, dit-elle.

— Hum ! hum ! elle vient de Pékin, — on me l'a assuré du moins, ma chère amie. — Tu sais que les Chinois enferment le pied de...

— Vous êtes un menteur, reprit-elle tout en colère, voyez plutôt...

Et ma femme, arrachant la pantoufle du mur, me montra, d'un doigt triomphant, sur la semelle menue, le nom d'un célèbre fabricant de Paris.

Je restai confondu.

— Je ne comprends pas, dit-elle suffoquée par son émotion, que, quand on a le bonheur d'avoir chez soi une honnête femme, une mère de famille, on ose garder ainsi et étaler comme un trophée le souvenir d'une coquine... de sa maîtresse... Si nous n'avions pas d'enfants, cria-t-elle, arrivée au paroxysme de sa colère, je me retirerais chez ma mère... oui, monsieur, je le ferais!

Elle appelait cela un trophée!...

Je calmai ma femme avec peine. Elle versa un déluge de pleurs tandis que je gazais l'histoire de mes amours, mais elle finit par en rire.

— Me crois-tu, lui dis-je en l'embrassant, et m'en veux-tu encore?

— Non, mais cependant, comme un jour ta fille (elle a trois mois) pourrait s'étonner qu'un semblable objet fût dans sa chambre et qu'il ne serait pas

convenable qu'elle en connût l'histoire, je vote pour que cette petite horreur soit jetée par la fenêtre...

Je la regardai suivre la voie qu'elle venait d'indiquer avec un sentiment de tristesse.

Ma femme s'en aperçut.

— Tu la regrettes sans doute? me dit-elle, les yeux étincelants et prête à reprendre feu.

— A Dieu ne plaise! répondis-je; *au contraire*..

Malgré tout, je vous avoue que je mentais un peu.

FIN

TABLE

Imprimerie D. Bardin, à Saint-Germain.

RÉPUBLIQUE

OU

DESPOTISME

PAR

ÉDOUARD DE SONNIER

CONSEILLER GÉNÉRAL DE LOIR-ET-CHER

Prix : 50 centimes

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
48, RUE BONAPARTE, 48

1876

